





1327



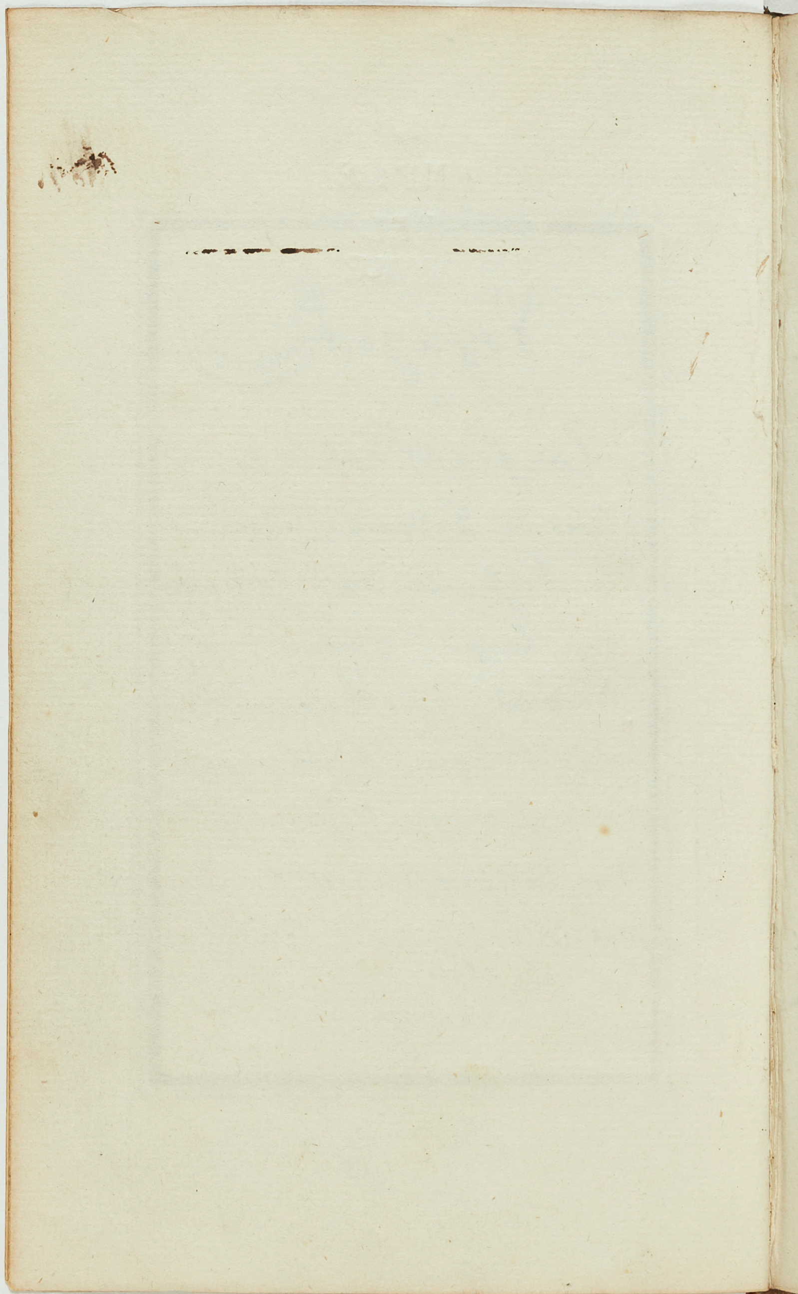
Voyages à Conſtantinople,

dans la Turquie d'Aſie, la Perſe, la Mer Noire, La Turquie d'Europe, La Walachie, la Moldavie, La Pologne, l'Allemagne. Les Provinces Illyriennes &c &c.

Dans les années 1804, 1805, 1806, 1807, 1809 et 1811.

Tancoigne





Voyage à Constantinople. 1804.

Je partis de Paris le 18 Août 1804 (28 Thermidor an 12) ayant pour compagnon de Voyage M. D.... Nous sortimes de la Capitale par la barrière de Charenton : à 3 heures 1/2, nous arrivames à Melun où nous dinames. Cette ville est peu peuplée et n'a rien de remarquable. à dix heures du soir, nous passames à Montereau, et à la pointe du jour à Sens. Nous déjeunames le même jour à Joigny jolie petite ville sur l'Yonne, et dinames à Auxerre ville ancienne bâtie sur une hauteur. Nous nous arrêtames deux heures le lendemain à Autun, et arrivames le surlendemain à Châllons-sur Saône.

Châllons sur Saône est une jolie ville très marchande et remarquable par de beaux quais. Nous nous embarquames le même jour sur la Saône dans la diligence d'eau, et arrivames le soir à Mâcon. Les bords de la Saône jusqu'à cette ville sont couverts de jeunes filles coëffées

de petits chapeaux rabattus qui leur vont à merveille, et qu'elles mettent par dessus leur coëffure et sur l'oreille. En arrivant à Mâcon, nous fumes assaillis d'une multitude de filles d'auberge qui s'emparèrent de nos bagages, et nous forcèrent pour ainsi dire à les suivre. Elles étaient toutes passablement jolies, et ce fut l'hôtel du Sauvage sur le Quai qui eut la préférence probablement par la vertu séduisante des petits chapeaux, et des minois agaçans de celles qui les portaient. Quoiqu'il en fut, il fallut cependant nous arracher de ce séjour enchanteur le lendemain à quatre heures du matin, et l'impitoyable Patron du Coche donna le signal du départ.

Mâcon est célèbre par ses bons vins. Sa situation sur la Saône au bord d'une colline en fait un séjour fort agréable. Il y a à l'extrémité du Quai une jolie promenade plantée qui est très fréquentée par les dames de la Ville.

Notre journée fut moins ennuyeuse que la précédente. La variété des jolis Paysages qui bordent la Saône du coté de la Bresse et de la

Bourgogne, servit à nous distraire de la monotonie d'un semblable voyage. à 2 heures après-midi, nous nous arrêtames à Trévoux capitale de l'ancienne Principauté de Dombes, et autrefois siège d'un Parlement, pour y prendre un renfort de quelques dames qui se rendaient à Lyon, et nous débarquames sur le quai de cette dernière ville à trois heures.

Lyon. En arrivant à Lyon, nous fumes de nouveau assaillis, non pas de jolies filles, mais de crocheteurs et de garçons d'hôtels qui se disputaient l'honneur, les uns de nous conduire chez leurs maîtres, et les autres de porter ~~ou~~ peut-être de voler nos malles. Nous eumes beaucoup de peine à les mettre d'accord, et nous ~~nous~~ rendimes à l'hôtel des Célestins sur le Quai de la Saône.

Lyon l'une des plus anciennes des villes de la France, est grande, belle, bien peuplée et très-commerçante. Elle est célèbre par ses manufactures de soie et de galons d'or. On y remarque un grand nombre de beaux édifices, parmi lesquels on distingue particulièrement, l'Hôtel de Ville, l'Hôtel-dieu,

l'Hopital de la Charité, la Cathedrale où l'on voit une Horloge extraordinaire, les Ponts et les magnifiques Quais du Rhône. La Superbe Place de Bellecour autrefois environnée de batimens Majestueux dans le genre du Garde-Meuble de Paris, n'est plus aujourd'hui qu'un vaste amas de décombres. L'Hôtel de Ville a beaucoup souffert aussi pendant les troubles Revolutionnaires. On sait que cette Ville a soutenu contre les Terroristes un Siège à la suite duquel on voulait la raser entièrement. Il s'est commis des horreurs dont le souvenir seul fait frémir, et que les malheureux habitans n'oublieront de longtemps. Il y a à Lyon deux Spectacles, le meilleur est fort médiocre, le second ne vaut pas la peine qu'on en parle.

On ne doit pas passer sous silence la Place des Terreaux vis à vis l'Hôtel de Ville, la Bibliothèque de la Ville, les allées dites des Brotteaux etc.
Les environs en sont charmans et couverts de Jolies Maisons de Campagne, la plupart sur les bords de la Saône. Le Confluent du Rhône

de la Saône est à une demi-lieue sud de la ville.

Départ de Lyon. Après trois jours de séjour à Lyon, nous quittames cette ville pour nous rendre par le Rhône à Avignon et de là à Marseille. Le voyage ne fut pas aussi agréable que celui de Challons à Lyon. Les coches du Rhône du Sieur Desvieux sont fort incommodes et fort sales. Les égards et les commodités que l'on trouve dans les diligences d'eau de la Saône, y sont entièrement inconnus, et pendant trois jours que dure la navigation de Lyon à Avignon, on a à essuyer mille desagrémens, tant de l'insolence des Mariniers que de la Société mêlée dans laquelle on se trouve. Je me suis bien promis, si jamais je repassois par là, que le Sieur Desvieux ne ferait plus d'affaires avec moi, ni avec ceux qui voudront suivre mon Conseil. Avis au Lecteur.

à Dix heures du matin, le Premier Jour nous arrivames à Condrieux petite ville renommée

par ses vins blancs délicieux ainsi que par le beurre de Givors village voisin. Un peu plus loin, sur la rive gauche, on voit Vienne en Dauphiné. Le soir, nous soupâmes et couchâmes à Tain village situé vis à vis Tournon. Je traversai le Rhône pour visiter cette ville célèbre par son Ecole Militaire, mais qui est fort sale et fort triste, quant au reste.

Le lendemain, nous passâmes sous le terrible Pont S.t Esprit dont le nom seul fait frémir les plus intrépides marins du Rhône.

le Pont a vingt-six arches très-étroites contre lesquelles la violence du courant fait souvent échouer les embarcations dirigées par des Pilotes maladroits; mais grâce à Neptune, au Neptune du Rhône s'entend, ou pour parler plus chrétiennement, à S.t Nicolas, nous passâmes sans accident.

Mais si nous échappâmes aux écueils du Pont-S.t Esprit, nous ne pûmes le lendemain échapper à une tempête violente qui nous jeta sur

un banc de sable où nous restames cruellement engravés pendant deux heures. À force de travail et d'efforts, nous en fumes encore quittes pour la peur, et nous arrivames sains et saufs à Avignon entre onze heures et midi.

Avignon. Cette ville présente de loin un aspect fort agréable. Ses remparts surtout dont vous connaissez la célébrité, ne contribuent pas peu à la beauté du coup d'œil, mais le pont est rompu par la moitié.

Nous logeames à la porte St. Omer, à l'hôtel du Palais Royal immortalisé par les aventures de Monsieur D'assoucy.

L'Eglise qui se trouve sur cette place a été convertie en salle de spectacle, mais malheureusement, les comédiens étaient en campagne, et il fallut se contenter des Fantoccinis Italiens et des marionettes qui nous régalèrent de la caravanne du Caire et de la barbe bleue. Toutes les autorités civiles et militaires assistaient à cette représentation une des plus brillantes qu'on ait vues de

mémoire d'homme dans Avignon.
Les rues d'Avignon sont toutes coupées à angles droits, et la ville est ce qu'on appelle dans le pays bâtie en Iles. On appelle ainsi une certaine quantité de maisons entourées de rues de tous les côtés. L'ancien Palais Papal est aujourd'hui une caserne de cavalerie. Le château fut bâti par Jean XXII.

On remarque à Avignon de jolies Promenades Publiques sur les bords du Rhône
Le Lendemain, de grand matin, nous partimes dans une mauvaise diligence pour Marseille. A dix heures, nous traversâmes dans un bac la Durance dont les bords si chantés ne valent guère suivant moi la peine qu'on les chante, du moins dans cette partie de la Provence. Peut-être sont-ils plus beaux dans le Languedoc, c'est ce que je ne puis vous affirmer, mais ce que je puis vous certifier bien positivement, c'est que Orgon village où nous fumes condamnés à diner, est le lieu de la terre où l'on

fait la plus mauvaise chère ; Dieu vous préserve d'Orgon ! Les chemins sont épouvantables jusqu'à Lambese autre vilaine ville où nous soupâmes aussi mal que nous avions dîné, et où les lits étaient à l'avenant.

Aix. à 4 heures du matin, nous partimes pour Aix où nous arrivâmes à midi.

Aix qui était avant la Révolution, la capitale et la Résidence du Parlement de Provence, est une fort jolie ville dans une vallée remplie d'Oliviers qui produisent la meilleure huile de toute la France. Elle est traversée par le Cours qui est la Promenade de la Ville, et sur lequel se trouvent plusieurs jolies Fontaines, entre autres une d'eau chaude.

Nous partimes d'Aix à deux heures après midi,

Marseille. et nous arrivames à Marseille à 6 heures du soir, le 29 Août 1804.

Marseille chef-lieu du département des Bouches du Rhône, Résidence d'un Préfet, d'un Commissaire Général de Police, d'un Archevêque, d'un

Agent des Relations Extérieures et de Plusieurs tribunaux &c &c. est partagée en ville haute et ville basse ou ville vielle et ville neuve, et coupée par le cours et la Canebière. La ville vielle est sale et mal bâtie, mais la nouvelle est fort belle; les Rues sont en Iles, coupées à Angles droits, et garnies de beaux et larges trottoirs en briques.

On remarque à Marseille; 1°. Le Port qui est un des plus surs et des plus fréquentés de la mer méditerranée surtout par les vaisseaux du Levant, et qui est défendu par deux forts, le Fort St. Jean à Droite, et le Fort St. Nicolas à Gauche. Ces châteaux servent aussi de prisons: 2°. L'Hôtel de ville sur le Port dont le rez-de chaussée est ce qu'on appelle la Bourse. 3°. Le Cours, les Allées de Meilhan et les nouveaux Boulevards qui servent de Promenades Publiques.

4°. Le Lazaret à une Demi-lieue de la ville au bord de la mer.

L'ancien couvent des Bernardines qui est très vaste a été converti en Lycée, et l'Eglise en Museum de tableaux. L'académie des Belles-Lettres y tient ses séances publiques. J'assistai à l'une de ses séances. On voit dans ce Musée quelques beaux tableaux et quelques statues.

Toute la Ville de Marseille était dans la gaîté à l'époque de notre passage. C'était le temps de la Foire St. Lazare qui dure trente jours qui sont une suite continuelle de Fêtes. Cette Foire qui est très brillante se tient sur le Cours, et attire un grand concours d'Etrangers, tant Marchands et acheteurs que curieux. C'est le moment le plus favorable pour visiter Marseille.

Nous étions recommandés à Monsieur Famin Agent des Relations Extérieures qui était chargé de nous trouver une occasion pour passer à Constantinople. J'eus occasion de connaître Monsieur Thulis Directeur de l'Observatoire qui eut la bonté de nous montrer cet établissement

dans tous ses détails, et qui plus est, de nous faire voir des Etoiles en plein midi. Monsieur Brack Directeur Général des Douanes nous présenta à Monsieur Thibaudeau Conseiller d'Etat, Préfet du département. Nous fumes aussi comblés de politesses par plusieurs négocians auxquels nous étions recommandés.

Le Fort de Notre-Dame de la Garde situé sur un Rocher voisin dans une position formidable est défendu par une garnison de quatre soldats commandés par un Caporal. Il sert à signaler les Batimens.

Il y a à Marseille trois théâtres, le Grand théâtre, le Théâtre Français, et le Théâtre des Variétés ou du Pavillon. En parlant de Pavillon, n'oublions pas le Pavillon Chinois qu'on peut appeller le Frascati de Marseille; c'est un Café en forme de Pavillon Chinois, environné d'un petit Jardin, et dans lequel se réunit toute la bonne société de Marseille pour prendre des Glaces après le Spectacle. Je ne sais s'il existe encore ou s'il a dégénéré,

Je parle de l'année 1804.

Le caractère des Marseillais est naturellement gai, mais indépendant, et la classe du peuple est pire qu'en aucun lieu du monde. Les femmes Provençales sont communément assez jolies, et ont toutes un air agaçant particulier à ce pays; mais il n'est pas de ville où il y ait plus de femmes publiques.

Départ de Marseille. Après être restés trente six jours à Marseille, nous trouvâmes un bâtiment Ragusais qui allait à Smirne, et sur lequel nous nous embarquâmes le 3 Octobre 1804 (11 Vendémiaire an 13). Nous mîmes à la voile à dix heures du matin. C'était la première fois que je m'embarquais, car ma navigation sur le Rhône et la Saône, la Tempête, le Pont St. Esprit, le banc de sable, tout cela n'était encore rien en comparaison de ce que vous allez voir par la suite.

Nous fûmes bientôt hors du Port de Marseille, et le lendemain matin, nous étions déjà devant la Sardaigne, à 5 ou 6 lieues de cette Ile.

Sur ces entrefaites, le vent contraire s'étant élevé, nous fumes contraints de tirer des bordées pendant quatre jours.
Pendant que nous louvoyons, il faut que je vous fasse le portrait de notre Capitaine et de son Equipage. C'était un gros homme âgé d'environ 60 ans, qui naviguait depuis près de cinquante ans, et qui par conséquent devait connaître son métier. Quoiqu'il fut souvent venu en France, il ne savait pas un mot de Français, parlait mal l'Italien que je ne comprenais pas alors. Nous n'avions donc d'autre ressource pour nous entendre que de parler Latin tant bien que mal, et de deviner mutuellement ce qu'il y avait d'intelligible pour lui dans ma prononciation Française, et pour moi dans son Galimathias mêlé le plus souvent d'Italien et d'Illyrien. Il était excessivement dévot, et comme il voyait très-mal aux yeux, un prêtre Lazariste passager sur le même bâtiment invoquait

avec lui Sainte Apollinaire, et l'aspergeait d'eau Bénite qu'il faisait dans un verre. Son lieutenant était une espèce d'imbécille qui n'était bon qu'à tirer des quarts de cercle. Le reste de l'équipage était composé de douze hommes. Nous étions trois passagers. Le Poëte, Monsieur L*** et Moi.

Le cinquième jour, le vent de Nord s'éleva de nouveau, et nous doublames la Sardaigne. Jusqu'alors aucune rencontre ni bonne, ni mauvaise, Mais voici du mieux.

Le sixième jour, au lever de l'aurore, nous découvrîmes dans le lointain une Escadre de Onze Batimens que nous reconnûmes bientôt pour des Algériens. Le Premier s'avança à la portée du pistolet en demandant en langue franque à notre capitaine qui il était, d'où il venait, et où il allait. Celui-ci lui répondit qu'il était Ragusais, qu'il venait de Marseille et qu'il allait à Smirne. Le Premier Vaisseau retourna porter cette Réponse aux dix autres qui étaient restés en arrière, et que nous vîmes

bientôt après, défiler successivement devant Nous.
Quand le dernier fut à la portée du Porte-voix, il
ordonna à Notre Capitaine de venir lui montrer le
Ferman du Grand-Seigneur qui lui permettait de
voyager sur la Mer méditerranée. Ces Barbares
exigeaient des Ragusais qui étaient Tributaires de
la Porte, l'Exhibition de ces Fermans sans lesquels
ils étaient exposés à voir leurs Batimens pris,
et à être eux-mêmes avec leurs équipages,
conduits en esclavage à Alger.
Notre Capitaine qui heureusement, était en règle,
obéit, et se rendit à bord des Algériens, quoique
la Mer fut fort grosse, dans un canot qu'il fit
mettre à la Mer. Le Pirate baisa respectueuse-
ment le Ferman, le porta à son front, et
nous laissa ensuite passer paisiblement, après
que Notre Capitaine fut revenu à bord.
Quatre jours après, nous découvrîmes la Sicile
à notre Gauche, et Malte à Notre Droite.
Nous étions alors en présence des Anglais. Quoique
le Consul-Général de Raguse nous eût donné
des Passeports dans lesquels nous étions désignés

comme Sardes, moyennant un i qu'on avait ajouté à nos noms, nous aurions indubitablement été faits prisonniers, et conduits à Malte ou en Angleterre, s'il leur eut pris fantaisie de nous visiter; d'abord parceque nous ne savions pas un mot d'Italien ni l'un, ni l'autre et ensuite parceque le capitaine aurait peut-être été le premier à nous vendre, de peur de se compromettre. Il ne nous arriva cependant rien de malheureux parceque notre capitaine eut le bonesprit de passer sans aucune défiance au milieu d'une escadre Anglaise à travers laquelle le vent nous poussait.

Nous fumes ensuite sept jours contrariés par les vents, et battus par la tempête. Pour cette fois, c'était bien sérieusement Neptune qui nous persécutait, peut-être de la part de quelque déesse ou de quelque Nymphe que nous avions offensée sans nous en douter. Telle on vit sur les mêmes flots le fils d'Ulysse éprouver la vengeance de l'implacable Calypso,

et le triste Enée erres pendant sept ans, sans savoir comment cela finirait. Enfin le huitième jour, les vagues baissèrent tout d'un coup leur tête altière à la vue de l'Isle de Cythère, ce qui ne nous permit plus de douter de la protection spéciale de Venus, et pour l'en remercier et nous le rendre favorable le reste du Voyage, je lui adressai une fervente prière à laquelle elle eut selon toute apparence fort peu d'égards, car la Tempête recommença de plus belle le Lendemain.

Pour en revenir à l'Isle de Cythère, cette Isle qu'on appelle aujourd'hui Cérigo fait partie des sept Isles Ionniennes, et n'a rien d'intéressant que le souvenir de ce qu'elle a été autrefois, car Hélas! Les amours se sont envolés de ce séjour jadis délicieux et leur aimable mère les a suivis. On ne sait pas encore précisément en quels climats elle a transporté sa cour.

Cette Isle est séparée de la Morée autrefois

le Péloponnèse par un Canal de peu de largeur, Les Côtes de la Morée sont bordées de Montagnes d'une hauteur si prodigieuse, qu'on les prendrait de loin pour des nuages.

Nous apperçumes à Notre droite dans le lointain l'Isle de Candie autrefois la Crète et plusieurs petites Iles ou Rochers. Nous doublames enfin le Cap St. Ange, et entrames avec un bon Vent dans l'Archipel ou Mer Egée.

Nous passames successivement devant les Iles de Milo, Anti-Milo, autrefois Mélos et Anti-Mélos; Naxie, autrefois Naxos, Scyro, Tine, Délos, Scio autrefois Chios &c &c. Deux jours après, nous découvrimes l'Asie Mineure, et nous nous trouvames à l'entrée du Golphe de Smirne où sans la prudence de Notre Capitaine, je devenais la proie, non pas d'une Syrène, mais d'un énorme Requin qui suivait notre batiment depuis plusieurs Jours. Il faisait alors calme plat, et je voulais en profiter pour prendre un bain de Mer, J'étais même déshabillé et prêt à me jetter à l'eau sans faire attention

au Monstre marin, lorsque le vieux Nautonier arriva et m'arrêta tandisqu'il en était temps encore. Un moment plus tard, c'était fait de moi, j'éprouvais le sort de Jonas.

Le calme plat nous retint encore deux jours à l'entrée du Golfe de Smirne. le Golfe qui a quinze lieues de profondeur, est très-dangereux quand on ne le connaît pas. Il est en certains endroits, tellement hérissé d'écueils et de bancs de sable que l'on ne peut avancer que la sonde à la main.

Enfin le 6 Brumaire An 13, (27 octobre 1804), nous entrâmes dans la rade de Smirne à 7 heures du soir.

Malgré l'impatience où nous étions d'aller à terre, il fallut encore rester à bord jusqu'au lendemain matin. Les personnes qui ont voyagé sur mer, peuvent seules se faire une idée du désir immodéré qu'on éprouve de marcher lorsqu'on a été comme nous vingt quatre jours et vingt quatre nuits

sans toucher la terre.

Le Lendemain matin, nous descendimes chez Monsieur Choderlos Consul-Général de France.

Smirne. Smirne est éloignée de plus de cinq cents lieues de Marseille; sa Rade entourée de montagnes, a quatre lieues de Profondeur, et une Lieue et Demie de Largeur. Cette Rade est magnifique, et les Vaisseaux y sont à l'abri de Tous les Vents. Elle est fortifiée à l'entrée par un mauvais Château dont la Garnison ressemble à celle du Fort de Notre-Dame de la Garde.

Le Quai de la Ville est Beau, et Bordé de Maisons et de Magasins appartenant aux Européens; mais l'Intérieur est fort laid. Les Rues en sont si étroites qu'on y pourrait à peine passer deux hommes de front, et qu'on peut se donner la main, et même s'embrasser au besoin des fenêtres des deux côtés de la Rue.

Les Quartiers Turcs sont ce qu'il y a de pis.

Les Mosquées sont petites et Mesquines.

Dans les Quartiers Grecs, nous visitames une

Eglise fort Riche, et dans les Quartiers Arméniens une Eglise Arménienne fort bien décorée.

Le Papas ou Prêtre Arménien nous reçut fort poliment, et nous montra ses ornemens et ses habits sacerdotaux qui consistaient en une couronne d'argent et des Etoles qui ressemblaient assez à celles de nos Prêtres. Dans la Rue des Francs, il y a deux grandes Eglises. Celle des Capucins qui est la plus Belle et la plus Riche appartient à la France. Aux environs de Smirne, se trouvent quelques Jolies campagnes, entre autres le village de Bournaba où l'on fait de très bon Vin, et où les Européens vont passer la Belle saison.

Les Personnes qui connaissent bien Smirne, assurent que la Société y est très-agréable. Je n'ai pas été à même d'en juger, parceque je n'y suis resté que huit Jours, m'attendant à chaque instant à partir,

et ne cherchant point par conséquent à y
faire de connaissances

Après avoir séjourné huit jours à Smirne,
nous partimes de cette ville le 14 Brumaire
an 13, (4 Novembre 1804) sur une Sacolève
turque chargée d'environ cent Individus
tant Turcs que Grecs et Arméniens. Nous
eumes pour comble de désagrémens presque
toujours des vents contraires jusqu'à Cons-
tantinople où nous arrivames le 17 Novembre
1804.

Nous avions séjourné en route à Fochia petite
ville de l'Asie Mineure, et à Metelin autrefois
l'Isle de Lesbos célèbre par la Beauté de ses
femmes. Il y a aujourd'hui peu de Turcs
dans cette Isle, presque tous les habitans
sont Grecs. Nous passames aussi près de l'Isle
de Tenedos célèbre par ses bons vins, et près
de la côte de Troie que nous n'eumes pas
le loisir de visiter.

Lorsque nous eumes passé le Détroit des
Dardanelles ou l'Hellespont, nous fumes

arrêtés deux Jours par le Vent contraire à Gallipoly ville située à l'entrée de la Mer de Marmora. Nous laissames ensuite à Notre gauche la ville de Rhodosto dont les habitans font un grand commerce de Vins.

Constantinople. Le Vent de Nord ne permettant pas à notre Bâtiment d'entrer dans le Port de Constantinople, nous primes un Caique ou petit Batteau un peu au dessus des Sept Tours, et nous cotoyames ainsi le Sérail du Grand-Seigneur et une grande partie de la Ville. Si l'on ne savait que le Sérail est un Palais Imperial, on ne s'en douterait guères à en voir les dehors. Mais de loin, il présente un très-joli coup d'œil par la quantité d'arbres et de coupoles dorées dont il est couronné.

Constantinople offre de loin un aspect magnifique. Sa situation en Amphithéâtre au bord de la mer, ses Mosquées et leurs Minarêts qui ressemblent à autant de flèches,

produisent un effet merveilleux. Mais quand on entre dans la Ville, l'illusion de sa Magnificence exterieure cesse aussitot. Des maisons bâtie de bois, des rues étroites et sales ne donnent pas une haute idée de la Capitale de l'Empire Ottoman.

Galata. Nous debarquames au Faubourg de Galata que l'on pourrait appeller une ville, et où demeurent presque tous les Négocians Européens qui le préfèrent à Pera, parcequ'il est plus près de la mer, et l'on nous conduisit à Pera au Palais de France où nous fumes présentés à Monsieur le Maréchal Brune alors ambassadeur de France.

Pera.

Pera.

Le Faubourg de Pera est habité par tous les Ministres étrangers et presque tous les Francs ou Européens excepté quelques Négocians, qui, comme je l'ai déja dit, préfèrent Galata à raison de sa proximité du Port.

La Rue de Pera est étroite, sale et mal Pavée. Les maisons n'ont pas ordinairement plus de deux Etages. Quelques unes sont en Pierres. Elles sont

passablement bien bâtïes.

L'ambassadeur de France reçoit le dimanche, et l'Internonce d'Autriche le Jeudi.

Les Promenades Publiques sont les cimetières hors de la Ville, et l'on y voit un grand Concours d'Individus de toutes les nations, surtout le dimanche.

On appelle Francs à Péra et dans tout le Levant, tout Individu portant l'habit Européen, et comme il y a beaucoup de Grecs et d'Arméniens qui ont obtenu avec la protection de plusieurs Ambassadeurs, la permission de porter notre costume, et un plus grand nombre encore qui pour éviter les vexations des Turcs, l'ont pris de leur pleine autorité, je vous laisse à penser ce qui doit résulter de ce mélange confus de nations. ajoutez à cela que presque tous les autres Francs, quoique réellement fils, petits-fils ou même souvent arrière-petits-fils d'Européens, sont cependant nés dans le pays, n'en sont jamais sortis, et ne sont par conséquent pas plus Européens que les Précédens dont ils ont toutes les mœurs et même le

langage. Un étranger qui vient à Constantinople a donc le désagrément de se voir confondu aux yeux des Turcs avec cette espèce de race croisée. Il ne faut plus alors s'étonner du dégoût que la plupart d'entre eux montrent pour le pays; et je sais par expérience combien il est difficile de le surmonter.

Les assemblées ont lieu le Dimanche, comme je l'ai dit plus haut, chez l'ambassadeur de France, et le Jeudi chez l'Internonce d'Autriche. On y passe la soirée à prendre du Thé et à jouer ou à danser dans le carnaval. Si l'on ne joue pas, ou qu'on n'ait pas de connaissances particulières, il vaut beaucoup mieux n'y pas aller, car on s'y trouverait abandonné à soi-même et l'on y ferait fort mauvaise figure. L'on ne connait point ici cette Politesse Franche qui ~~est~~ en France, surtout est l'aimable partage des Maîtres de maisons, même parmi les plus opulens. Ici tout est morgue, orgueil et ostentation de la part des Hommes en place, et bavardage ou silence stupide de la part des Femmes. ~~Le haut~~

sont de la Conversation est la propriété exclusive d'une foule d'insolens intrigants, de vils flatteurs et de méprisables Bouffons.
Les Gorotes sont de très-mauvaise foi au Jeu, et y sont généralement très-adonnés. Cette remarque est commune aussi bien aux femmes qu'aux hommes. Un mot sur le sexe de Gorà.

Sauf le respect dû aux dames, je ne puis en conscience, faire l'éloge de celles de Gorà. Je mentirais effrontément si j'en disais du bien, et comme la véracité est la base de mon caractère, je vais, ne leur en déplaise, en donner une légère esquisse.
Les femmes Gorotes ont généralement peu d'esprit, on peut même hardiment trancher le mot. La plupart sont extrêmement sottes, et ont fort peu de ressources dans la société. Si j'étais mauvaise langue, je dirais que l'or, qu'un beau schall ou de belles etoffes, un collier ou des bracelets - - . . . . - Mais silence, faisons comme Grégoire, passons notre

chemin, ~~Mais comment~~ allier cela avec leur dévotion? comment la même femme que vous prendriez pour une sainte à l'Eglise, est-elle un démon chez elle? comment? ...... Je n'en finirais pas si je voulais m'étendre sur ce sujet, tout cela se devine avec un peu de réflexion. Il faut bien laisser quelque chose à faire au Lecteur.

Si vous faites des complimens à une dame ou à une demoiselle, elle les reçoit d'un air niais et guindé et toujours en rougissant. Quelle pudeur! Elle ne répond jamais à vos questions que par Oui et par Non, ou bien ne dites pas cela, vous voulez vous moquer de moi et mille autres semblables gentillesses, si toutes fois elle est assez polie pour ne pas vous tourner le dos, ou vous donner de son coude par le nez, en disant Ouf!

Si l'on joue à ces insipides petits jeux qui demandent si peu d'esprit, leur pénétration ne pourra jamais s'élever si haut. Il n'en est presque aucune qui jouant au Corbillon, ne soit capable de répondre Tarte à la crême. Mais si elles ont de commun avec l'Agnès de Molière

niaiserie et la sottise, elles ne lui ressemblent guères en innocence ni en douceur. Ce sont des Langues de vipères dont la seule occupation est de déchirer ceux qui savent les apprécier. Allez deux jours de suite chez une dame, on vous dira éperduement amoureux d'elle, elle le croira peut-être elle-même, et on dira comment vous lui avez fait votre déclaration. Fréquentez une maison où il y ait des demoiselles, donnez le bras à l'une d'elles à la Promenade, vous êtes sur que dès le lendemain, vous serez l'objet des bavardages de Péra et de Galata. On dira le premier jour que vous lui faites la cour, le second vous serez déjà à la veille de l'épouser, souvent même le troisième on vous dira fiancé ou marié, et vous serez quelquefois tout étonné le quatrième de recevoir des complimens sur votre prétendu nouveau mariage.

Pour leur éducation, elle est si négligée qu'il n'est pas rare d'en trouver qui ne savent pas même lire. Leur principale occupation est

de rester à leur Tchakmichin (fenêtre avancée sur la rue) à regarder les passans.

Je ne prétends cependant point prouver que toutes les femmes de ce pays-ci ressemblent à ce portrait, il n'y a point de règle sans exception, et il en est quelques unes qui ne manquent ni d'esprit, ni d'amabilité, ni même d'un peu d'instruction. Mais hélas! qu'elles sont rares au milieu de ce gouffre de corruption.

Tous les Pérotes Hommes et Femmes parlent entre eux et même dans la société le Grec Moderne qui est un mélange barbare de mots Grecs corrompus le plus souvent, Turcs, Italiens &c. dont l'ensemble produit un langage peu harmonieux. Les aimables de Péra qui ne le cèdent en rien en Politesse aux dames, ne leur parlent jamais qu'en Grec devant les Etrangers qui n'entendent point cette Langue, ce qui passerait pour une grossièreté partout ailleurs. Mais ici c'est le bon Genre.

Je ne parlerai point de l'Etiquette de Péra qui est tout ce qu'on peut voir de plus absurde,

surtout quand il s'agit de se placer à la danse.
Je ne vous parlerai point non plus de la ridicule
Noblesse de ce pays là, de ses orgueilleuses pré-
tentions, de son insultante hauteur. Que pourrois-je
dire, de ces misérables Hobereaux. Il faudrait en
venir à des personnalités, Il faudrait faire le
portrait de chacun d'eux en particulier : ce serait
sans doute leur faire trop d'honneur que de
m'occuper d'eux plus longtemps. Laissons donc
les Nobles, et passons encore une fois notre
chemin.

Dans la belle saison, les dames vont passer
six mois à leurs maisons de campagne de
Buiukdéré, de Tarapia &c. dans le Bosphore, aux
Iles des Princes pendant le Printemps et l'Au-
tomne. Ce sont des endroits charmants pour
lesquels la nature a tout fait, mais la Nature
veut être secondée, et que peut-on attendre
de l'industrie des Levantins.

Belgrade et St. Stephano villages voisins de la
Capitale offrent le premier une superbe forêt et
de beaux aqueducs bâtis par Justinien, le

second beaucoup de chasse dans les mois de mai, et de septembre. Belgrade est dans les terres, à 5 lieues de Constantinople et deux petites de Buiukderé, St. Stéphano est à une lieue de la ville au bord de la Mer de Marmara.

Des Turcs. Venons maintenant aux Turcs et à la ville de Constantinople proprement dite.

On ne peut pas se plaindre de la beauté du Pays, il est impossible de trouver dans l'Univers deux positions comme celle de Constantinople. Cette ville offre de loin le coup d'œil le plus imposant et le plus magnifique par la variété des tableaux brillans qu'elle présente. Toutes ses maisons de bois peintes de diverses couleurs, la quantité prodigieuse de cyprès et d'arbres de toutes espèces, ses minarets qui étonnent par leur hauteur et leur légèreté, ses Mosquées recouvertes de coupoles en plomb et surmontées de croissans dorés forment un spectacle enchanteur quand on voit la ville de dehors.

Située entre deux mers, les deux canaux des Dar-

danelles et de la mer Noire, semblent ne former qu'une vaste Rade dans laquelle les vaisseaux de toutes les nations vont et viennent continuellement. Son superbe Port peut contenir des milliers de navires, et les plus gros vaisseaux de guerre peuvent mouiller contre terre. L'Europe et l'Asie séparées par le Bosphore qui n'a pas plus d'une demi-lieue de large, sont sans cesse en communication par d'innombrables caïques ou bateaux dirigés par des Rameurs d'une force et d'une adresse inconcevables. Mais il est inutile de répéter ici ce que nous avons déjà dit ailleurs, et il existe plusieurs descriptions de Constantinople assez véridiques que l'on peut consulter pour le reste.

Les environs de Constantinople sont charmans et seraient très-fertiles, s'ils étaient cultivés partout; mais ils sont en certains endroits, absolument nuds et deserts, excepté les rives du Bosphore qui offrent les points de vue les plus agréables, surtout la côte d'Asie par le

Multitude de Villages et de Palais de Bois peints qui ressemblent à des Palais de Fées. On va d'Europe en Asie en dix Minutes, et l'on y rencontre souvent des Européens en partie de plaisir.

Les Sujets du Grand-Seigneur sont partagés en deux classes principales. Les Sujets Musulmans que nous appellons Turcs, et les Grecs, Arméniens, Juifs &c. que l'on comprend sous la dénomination générale de Raïas (ou Sujets). Les Turcs sont le peuple le plus barbare qui éxiste. Leur horrible fanatisme est la Source de tous leurs Vices. Ils ont le plus profond mépris pour tout ce qui ne croit pas à Mahomet, et ce mépris est toujours porté jusqu'à l'affectation même par ceux qui observent le moins les ridicules pratiques de leur Religion. Ils sont dès longtemps au dessus de la Loi qui leur défend de boire du Vin, et ils en font des excès dont les suites sont souvent plus que sérieuses.

On sait que le Coran est le seul Code de Lois Civiles et Religieuses de ces Peuples. Ils

sont persuadés que hors de ce Livre, il n'est point de Salut, et qu'il suffit d'être Mahométan pour pouvoir tout faire impunément. Ils font un grand usage de Bains d'Etuves. les Bains pris modérément sont très-sains; mais quand on en fait un usage immodéré comme les Orientaux, ils deviennent nuisibles, dessèchent et Rident de bonne heure la peau, ce qui fait qu'en Turquie, une femme de trente ans paraît souvent en avoir plus de cinquante. les Bains sont un point de Religion de même que les fontaines publiques qui sont en très-grand nombre dans tout l'Empire ottoman; il n'est point de Rue où l'on n'en trouve deux ou trois, et toutes les Grandes Routes en sont fournies à peu près de quart de Lieue en quart de Lieue dans les endroits même les plus deserts. Elles sont toujours garnies d'une tasse de cuivre étamé attachée à une Chaîne, et couverte d'inscriptions en Lettres

d'or. On en voit aussi près des tombeaux des Grands des Fontaines en marbre fondées par le mort après desquelles un homme donne à boire à tous les passans.

Les cimetières Turcs sont des forêts de cyprès remplies de sentiers tortueux. Les tombeaux sont décorés de deux pierres, l'une à la tête et l'autre aux pieds. Ceux des ~~hommes~~ sont recouverts d'un turban en pierre ou en marbre, et ceux des femmes sont simplement arrondis par le haut. On lit sur ces tombeaux des inscriptions en lettres d'or. Les cimetières de Péra servent de promenades publiques aux Européens et l'on y trouve des cafés. Les plus beaux cimetières sont ceux du Fauxbourg d'Eiup et ceux de Scutari en face du couvent des Derviches.

Les Derviches ou Religieux Turcs ne sont point comme nos Moines, assujétés à des règles sévères, au célibat, ni à la pénitence. Ce sont les plus corrompus de tous les Turcs, et tout leur est permis. Les Derviches peuvent se marier et même avoir

des Concubines.

Il y a plusieurs espèces de derviches. 1°. Les Mevlevis ou tourneurs qui tournent au son d'une musique douce pendant près d'une demi-heure sans changer de place. Ils sont vêtus d'un grand bonnet de feutre blanchâtre arrondi par le haut en forme d'œuf. 2°. Les derviches hurleurs qui tournent en poussant des hurlemens horribles.

Il y a d'autres derviches qui font des tours de force sur les places publiques, comme nos bateleurs en France.

Ramazân. Les Turcs ont une espèce de carême de trente jours, nommé Ramazân du nom de la lune dans laquelle il tombe, mais ce carême ne ressemble en rien au nôtre. Depuis le lever du soleil, jusqu'au coucher ils ne peuvent ni manger, ni boire, ni même fumer, ou prendre du tabac, mais dès que le soleil a disparu, ils s'en dédommagent amplement, et passent une partie de la nuit dans de véritables orgies. Pendant tout ce mois, les mi-

narêts des Mosquées sont illuminés. Les Cafés
turcs sont ouverts presque toute la nuit, et
sont remplis de peuple qui vient entendre
les Meddahs espèce de mauvais plaisans
qui racontent en faisant beaucoup de
gestes ridicules des histoires plus ridicules
encore, mais qui font rire les Turcs à
gorge déployée. Les Cafés de Tophana au
bord de la mer produisent un coup d'œil
assez agréable.
Les gens du peuple qui se permettraient
de rompre le jeûne pendant le Ramazân,
seraient punis de la bastonnade, et l'on
en voit souvent des exemples.
On a remarqué que pendant le Ramazân,
les Incendies sont plus fréquens que dans
le reste de l'année, on prétend que la cherté
des vivres en est la cause, et que le Peuple
et les Janissaires témoignent de cette
manière leur mécontentement.
Rien de plus commun en Turquie, etc.

Constantinople que les Incendies. On en voit quelquefois deux ou trois par semaine, et dans certains temps, on n'en a pas d'exemples pendant plusieurs mois. Quand il n'y a que deux ou trois cents maisons de brulées, on n'y fait pas d'attention.

Voici comment se fait la Police pendant les Incendies.

Il y a deux Tours, l'une à Constantinople, la Tour des Janissaires, et l'autre à Galata sur lesquelles on entretient sans cesse une garde obligée de veiller toute la nuit. Au bas de ces Tours, se trouvent des Bèktchis ou Passewands crieurs publics. cette garde est tellement accoutumée à reconnaître les quartiers même pendant la nuit, qu'elle ne se trompe jamais sur le lieu de l'Incendie. Sitôt qu'on apperçoit une flamme, on bat sur de gros tambours pour en donner avis aux Passewands qui se répandent alors dans la ville en frappant le Pavé avec de

gros bâtons ferrés, et criant Janguin
var....... (Il y a du feu à tel endroit).
Le but de ces cris est d'avertir les négocians
et les propriétaires de veiller à leurs maisons
ou magasins. Il y a en outre des crieurs
particuliers qui vont frapper et avertir d'abord
dans les Palais des Grands qui au premier
signal, sont obligés de se rendre au lieu
de l'Incendie, les inferieurs avant les supérieurs,
et il y a des amendes très-considérables pour
les Officiers de la Porte qui arriveraient
après d'autres Officiers d'un Grade supérieur
au leur. Dans les grands Incendies, le
Grand-Seigneur Lui-Même se fait un
devoir de paraître. Les Pompes portées par
les Pompiers arrivent de tous les quartiers de
la ville, et même des Villages du Canal
de la Mer Noire. Les Gardes se répandent
autour du quartier Incendié, et se dispu-
tent avec les Pompiers à qui pillera le
plus; mais ces brigandages sont punis

très-sévèrement lorsqu'ils sont découverts par les ministres de la Porte qui font jetter dans les flammes les coupables sans autre forme de procès.

Il y eut pendant mon séjour à Constantinople trois incendies terribles à Galata, et un à Constantinople même qui réduisit en cendres près de deux mille maisons.

Quelque temps après le premier de ces incendies, je fus témoin de la fête du

Courban-Baïram. Courban-Baïram.

On peut appeller cette fête la Pâques des Turcs. Un Hasséki ou officier du sérail de notre connaissance qui avait une maison sur la place de l'Hyppodrôme où devait passer le cortège, nous invita à venir chez lui pour voir la cérémonie.

Dès la pointe du jour, les rues étaient bordées de deux haies de Janissaires armés de bâtons. Cette milice n'a aucune espèce

d'Uniforme. Ils s'habillent, chacun à sa volonté ; la seule chose à laquelle on les reconnaisse dans les Jours de Cérémonie, est un Bonnet de grosse étoffe garni par devant d'une plaque de cuivre, et par derrière d'une pièce de feutre blanc qui leur tombe sur les Epaules. Notre Turc nous reçut dans un salon meublé de riches sofas et de tapis, et orné de peintures représentant des Jardins, des Chateaux &c. &c. Bientot après, lorsqu'on nous eut offert la pipe et le café, on nous engagea à nous mettre à la fenêtre pour voir défiler le cortège.

On vit d'abord plusieurs Voitures couvertes dans lesquelles se trouvaient les femmes du Grand-Seigneur qui se rendaient à la Mosquée du Sultan Achmet où devait avoir lieu la cérémonie. Dans l'une de ces Voitures, on voyait le Scheik Ul Islam ou Grand-Mufti précédé de deux files de Tchoadars ou valets de pied. Aux portières

deux de ses gens distribuaient de l'argent aux pauvres.

Un demi quart d'heure après, le cortège du Grand-Seigneur commença à paraître.

La marche était ouverte par les Hasseki du Sérail, tous à cheval, deux à deux, avec leurs bâtons blancs à la main.

Venaient ensuite les Tchaouchs ou Huissiers de la Porte avec leurs bonnets de Cérémonie surmontés de panaches.

Ils étaient suivis de tous les Ministres et de tous les grands Officiers de l'Empire, tous à cheval, deux à deux, et entourés de leurs gens à pied.

Le Grand-Seigneur était précédé du Janissaire-Aga, du Capitan-Pacha et du Grand-Visir.

Ses Pages et ses Eunuques marchaient à pied devant lui.

Le Sultan Sélim III qui régnait alors, était vêtu d'une pélisse jaune avec des agraffes de diamans, et son turban ou kaouk était surmonté d'une riche aigrette

de pierreries. Il montait un cheval magnifiquement enharnaché et il était environné de Tchorbadjis (Faiseurs de soupes) ou Colonels dont les Casques sont surmontés de panaches d'une hauteur extraordinaire. Ses valets de pied ou Tcheadars vêtus de robes neuves de soie et portant au lieu de ceintures de superbes schalls de Cachemire, le suivaient immédiatement. Le Selikdar-aga (Porte Epée) portant le sabre du Grand-Seigneur enrichi de pierreries, et plusieurs autres officiers portant les plus beaux turbans du Grand-Seigneur, jetait de l'argent au peuple.

La marche était formée par les Baltadjis (Fendeurs de bois), les Confiseurs et les cuisiniers du Grand-Seigneur tous coëffés de bonnets pointus et dont le nombre est prodigieux.

Le Grand-Seigneur après une prière d'une demi-heure, repasse dans le même ordre pour retourner à son Palais.

Note. Note nous engagea alors à passer dans une chambre voisine, et nous pria de

prendre part avec ses amis à un déjeuner qui était tout servi sur une petite table ronde haute d'un demi-pied. Nous assîmes avec les Turcs sur des coussins étendus à terre, on tira du vin d'une armoire mystérieuse, et chacun des convives mit sans façon les doigts dans le plat, et mangea comme nos premiers Pères; car vous savez sans doute déjà que les Turcs ne font usage ni d'assiettes, ni de fourchettes, et que les plus grands Seigneurs comme les plus pauvres, mangent ainsi à la gamelle, ce qui n'est pas de la plus grande propreté, mais la civilité exigeait que nous fissions bonne contenance, et que nous ne parussions dégoutés de rien. Pour nos convives, ils célébrèrent on ne peut mieux le Courbam-Baïram, et plusieurs d'entre eux, surtout un vieux Poète à barbe grise, furent incapables de se montrer en public le reste du jour. Après le festin,

on nous servit, suivant l'usage, la pipe et le caffé, puis nous primes congé du maître de la maison. Avant de retourner à Péra, nous parcourumes plusieurs quartiers de la ville. Nous commençames par l'Hyppodrôme.

Hyppodrôme. Cette place que l'on nomme en turc Atmeïdân (la place aux chevaux), est presque aussi longue et aussi large que la place du Carousel à Paris. La Mosquée du Sultân Achmet en fait le principal ornement. Le reste est entouré de bâtimens assez irréguliers. On y voit un Obelisque égyptien d'un seul morceau de granit rouge d'environ soixante pieds de hauteur et couvert de figures hyéroglyphiques; une colomne formée de trois serpens de bronze entrelacés. Le sommet de cette colomne qui étoit formé des têtes des serpens, a été coupé disent les Turcs, d'un coup de Cimeterre par un de leurs Sultans. On voit près de cette colonne un Obelisque en pierres qui tombe en ruines. A peu de distance de l'Hyppodrôme, dans un caffé fort, nous

trouvames la Colonne brulée, ainsi nommée parceque'elle est noircie depuis longtemps par la fumée des Incendies.

Nous primes le chemin des Basars et des Bésestins. Ce sont de longues galaries voutées en pierres de taille, remplies de boutiques où l'on voit étalées les plus riches marchandises de l'Orient.

Nous passames ensuite devant la grande Porte du Serail qui donne son nom à tout l'Empire Ottoman. Elle ressemble plutôt à la Porte d'un hopital ou d'une maison de force qu'à celle d'un Palais de Souverain. Elle est décorée de deux Colonnes de porphyre. Les battans sont de fer, et garnis de clous énormes. Des deux côtés il y a deux niches dans lesquelles on place les têtes des Pachas ou autres grands Personnages que le Grand Seigneur fait décapiter. Elles y restent exposées trois jours pour donner l'exemple. Vis à vis cette porte, et sur la place, on remarque une assez jolie fontaine couverte d'inscrip-

tions en lettres d'or. Sur la même place, se trouve la Mosquée de Sainte Sophie. Notre promenade finie nous revînmes à Péra.

Il y a à Péra un vaste batiment nommé Galata-Seraïl (Palais de Galata). Cette maison dotté par le Grand-Seigneur, est une espèce de collège pour les Itchoglans (Enfans de l'Interieur). Ce sont des Jeunes gens auxquels on apprend à lire, à écrire et à chanter, et qui, leur education finie, deviennent Pages du Grand-Seigneur, Muezzins ou Crieurs des Mosquées Imperiales, et peuvent même par la suite parvenir aux premières dignités de l'Etat. Cette maison renferme en outre d'autres Jeunes Gens qui apprennent à faire la cuisine pour le Grand-Seigneur, et qui vendent tous les jours sur la Porte de ce Palais, des ragoûts de leur façon à un prix très-modéré à peuprés comme les regrattières de Paris.

Il y a à Constantinople et dans presque toutes les villes et villages une quantité prodigieuse de cafés qui sont ordinairement tenus par

des Janissaires qui font en même temps le métier de Barbiers. On y fume, on y prend du café et du tcherbèt ou sorbet, on y joue aux dames, on y politique comme partout, et qui plus est, on s'y fait raser. Il y a d'autres cafés dans les promenades publiques et quelquefois même jusque sur les grands chemins.

Raïas. Je vais laisser un moment les Turcs pour vous parler des Raïas ou sujets non Mahométans du Grand-Seigneur. Ils sont fort nombreux et forment à Constantinople près de la moitié de la population. Il y en a de plusieurs nations. 1°. Les Grecs. Ce nom seul ne vous annonce rien de bon : les Grecs sont fourbes, menteurs, superstitieux et de si mauvaise foi qu'on ne peut jamais compter sur leur parole. Leurs Papas ou Prêtres sont les premiers à autoriser et à donner l'exemple de tous les vices. Ils ont à Constantinople un Patriarche qui est nommé par le Grand-Seigneur à la

Noblesse Grecque qui est copiée sous certains rapports par celle de Péra, est un mélange de bassesse et d'insolence. Elle est remplie d'une morgue et d'un orgueil insupportables. Les Turcs ne lui laissent cependant guère oublier que tout Grec, de quelque rang qu'il soit, n'est qu'un esclave. C'est parmi les Princes Grecs que le Grand-Seigneur choisit les Princes de Valachie et de Moldavie, et les Premiers Drogmans de la Porte et du Capitan-Pacha. Les Grecs des Iles de l'Archipel sont appellés par les Turcs Taouchans c'est à dire Lièvres, parceque, disent-ils, lorsqu'ils firent la conquête de cette Iles, ils s'enfuirent dans les montagnes comme ces animaux devant les chasseurs. Dans quelques unes de ces Iles, ils sont connus pour leur adresse à se servir du Stylet, et l'on a souvent à Constantinople des exemples de semblables assassinats.

Les Armeniens sont une autre espèce d'hommes. L'argent est leur Dieu. Ce sont les plus avides de tous les humains. Ils vendraient leurs Pères et

leurs Mères pour un peu d'or. Allier cela avec une excessive dévotion. Voilà encore matière à Réflexions.

On trouve dans le Levant une très grande quantité de Juifs presque tous Portugais d'origine. C'est la classe la plus avilie des Raïas. Ils sont accablés du poids des vexations, non seulement des Turcs, mais encore des Grecs et des Arméniens. Quoique plusieurs soient fort Riches, ils n'osent paraître dans les Rues que couverts de haillons dans la crainte d'être rançonnés. On les reconnaît à cette figure qui les caractérise dans tous les Pays, à leurs barbes et à leurs Kalpaks ou Bonnets. Pendant la semaine sainte, ils n'oseraient paraître dans les Rues sans s'exposer à être lapidés par les enfans Chrétiens excités par des Prêtres fanatiques. La plupart sont courtiers des Négocians Européens. Quelques uns sont Négocians eux-mêmes ou Banquiers. D'autres vendent dans les Rues

des Epingles, des aiguilles, du Fil des Onguents et autres objets semblables. Ils ont à Constantinople quelques Synagogues fort petites et fort pauvres. Ils habitent des quartiers particuliers. Le plus grand nombre réside à Khass Keui (le Village des Oies) près de l'arsenal, et à Arnaout Keui dans le canal de la mer noire. Les Juifs du Levant sont aussi Juifs que partout ailleurs. On voit à Constantinople quelques Juifs Polonais, Russes ou Allemands.

Les Grecs sont passionnés pour la Musique et pour la danse. Leur Musique qui est à peu près la même que celle des Turcs, s'accorde parfaitement avec le peu de civilisation de ce peuple, ~~leur~~ ignorance, leur mauvais goût et l'enfance de tous les arts où ~~se trouvent~~ trouvent ~~cette~~ Nation qui s'obstinent à ne vouloir rien apprendre de ce qui est bien. On n'en peut voir de plus barbare, surtout leur musique guerrière. C'est un Charivari à faire fuir à dix lieues à la ronde.

La Musique Grecque a beaucoup d'analogie

avec celle des Turcs. Ce sont les mêmes instrumens auxquels on ne peut guères donner de noms en François. Pour le chant, il vaut mieux se taire que d'en parler.

La Danse n'est point en usage chez les Turcs parmi les gens d'une classe un peu élevée. Ils s'étonnent même de voir les Européens danser, et surtout les ambassadeurs. Il n'y a guères parmi eux que les Esclaves et les Paysans qui dansent. Leur Danse est lascive et leur plait infiniment. Parmi les Danses Grecques, la plus commune est celle qu'on appelle le Roméka. Rien n'est plus ridicule que cette Danse. Les Hommes et les Femmes, mêlés indistinctement, forment ensemble, tenant par la main ou par des mouchoirs, une chaîne qu'ils étendent ou resserrent alternativement en sautant tous ensemble sur le même pied. Cette Danse a lieu au son de la Musette.

Les Grecs ont hors de Constantinople, du

Côté du Château des Sept tours une Chapelle souterraine nommée Baloukli; ainsi nommée de quelques poissons que les Papas Grecs y entretiennent, soit-disant, depuis la prise de Constantinople par les turcs. Ils font accroire aux Grecs que ces poissons, sont rôtis d'un côté et bouillis de l'autre, sans que pour cela ils cessent d'être vivans, et qu'ils se réfugièrent dans cette chapelle à l'arrivée des turcs. Je vis ces poissons sacrés qui ne sont autre chose que des merlans qu'on remplace par d'autres exactement semblables à mesure qu'ils meurent. Rien n'est plus plaisant que de voir les Grecs agenouillés devant ces saints Merlans auxquels ils adressent de ferventes Prières, lorsqu'ils veulent obtenir le succès de quelque entreprise ou la guérison de quelque maladie.

A l'extrémité occidentale de Constantinople, près la Porte d'Andrinople et au bord de la Mer de Marmara près de cette Chapelle, se trouve le Château des Sept tours qui forme un

des trois Angles de la Ville. le Chateau est
ainsi nommé de sept tours qui se trou-
vent dans son enceinte. Il est fort délabré,
et ne sert plus guères aujourd'hui qu'à ren-
fermer les Ambassadeurs des Puissances avec
lesquelles la Porte est en guerre.

Il y a à Constantinople une quantité pro-
digieuse de Caïques, espèce de bateaux d'une
construction toute particulière. Ils sont
très-allongés et étroits, et les deux extrémités se
terminent en pointe. La Menuiserie in-
térieure est sculptée, dorée et peinte de
diverses couleurs. On met à ces bateaux autant
de Luxe qu'on en met en Europe aux Carosses
et autres voitures. Les Caïques Publics et ceux
des particuliers ne peuvent dans aucun cas,
être couverts; cet honneur n'est réservé qu'au
Grand-Seigneur et à ses femmes et à
Deux ou Trois des Principaux Personnages
de l'Empire. Encore chacun a-t-il une
couleur qui lui est affectée. Les seuls
Caïques du Grand-Seigneur et de ses

femmes sont couverts d'un Cendelet Rouge.
Le nombre des Rameurs est aussi fixé pour chaque Rang comme chez nous le nombre des chevaux. Ainsi par exemple le Grand-Seigneur a vingt-cinq Paires de Rames, le Grand-Visir Vingt, le Capitan Pacha quinze et ainsi de suite. Les Ambassadeurs en ont sept.
Il y a une autre espèce de bateaux nommés Sacolères ou Saïques qui font le Voyage de Smirne, de l'Archipel et de la Mer Noire. Ils servent de Batimens Marchands, et portent jusqu'à cent Passagers, et souvent même plus.
Le Grand-Seigneur quitte pendant l'été son Serail pour venir habiter dans le Bosphore un Palais d'été nommé Beschik-Tach. On jouit alors tous les matins du Spectacle du Djirid dans la Plaine de Dolma-Baktché. Le Djirid est un long baton blanc que l'on saisit par le milieu. L'adresse consiste à le lancer le plus loin qu'on peut en courant

au Galop, et à toucher son adversaire.
Cet exercice est cependent très-dangereux,
en ce qu'on peut se crève un œil, se
blesser à la tête ou même se casser les reins,
ce qui arrive assez souvent, mais les Eunu-
ques noirs du Grand-Seigneur passent par dessus
toutes ces considérations, et s'y exercent des
heures entières, jusqu'à ce plusieurs d'entre
eux soient hors de combat. Jousouf Pacha
le Grand-Visir actuel perdit dans sa jeu-
nesse un œil à cet exercice qui retrace
sous plusieurs rapport les Anciens tournois.

Relation des Audiences du Grand-Visir et du
Grand-Seigneur.

Le Jeudi 11 Septembre 1806, tous les Fran-
çais et autres Sujets de la France qui se
trouvaient à Constantinople, se rendi-
rent à dix heures du matin au Palais de
France où se trouvaient déjà le Chaouch-
Bachi (Un des Ministres de la Porte) avec

plusieurs de ses Tchaouchs portant des
Turbans surmontés d'une plume d'autruche,
et environ deux cents Janissaires de la Garde
du Grand-Seigneur. L'Ambassadeur Monsieur
le Général Sébastiani fit lire à haute
voix dans la Principale Salle du Palais
l'ordre que devait suivre le cortège, et l'on
partit.

La Marche était ouverte par les Janissaires,
venaient ensuite les Officiers de la Porte, la
Livrée de l'Ambassadeur, l'Ambassadeur avec
toute sa légation, et enfin les négocians
et tous les Nationaux. On se rendit à pied
jusqu'à Tophana où l'on trouva des caïques
ou bateaux que la Porte avait fait préparer
pour l'Ambassade, et nous traversames le
Port.

A notre arrivée à Constantinople, l'Am-
bassadeur monta dans un Kiosk au bord de la Mer
dans lequel on le fit reposer un quart d'heure. On
monta ensuite à cheval et l'on se mit en marche
dans un ordre différent.

Après les Janissaires, venaient plusieurs Officiers de la Porte, ensuite les Drogmans, les Secrétaires d'Ambassade, les Elèves-Interprètes à cheval deux à deux, le Chancelier de l'Ambassade et les Aides de camp du Général. Le Premier Secrétaire portant dans ses deux Mains élevés les Lettres de Créance renfermées dans un Brocard d'or, et entouré de valets de pied ou Tchoadars pour tenir la bride de son cheval. L'Ambassadeur fermait la marche, ayant à sa Gauche Monsieur Ruffin Conseiller d'Ambassade, et à sa Droite le Premier Interprète Monsieur Franchini. Il était suivi des Députés du commerce et de quelques Négocians. Arrivés au Palais du Grand-Visir, nous descendimes de cheval dans la seconde cour, et nous montames par un grand Escalier dans la salle d'audience. L'Ambassadeur et le Grand-Visir entrèrent en même temps, l'un par une Porte, l'autre par une autre, et au moment où le dernier mettait le pied dans la salle, des Huissiers criaient à

tue-tête *Machallah! Machallah!*, et après qu'ils se furent assis en même temps vis à vis l'un de l'autre, et que l'on eût présenté le caffé et le sorbet à l'Ambassadeur, il prononça en françois un discours après lequel on présente le caffé et le sorbet. Le Premier Drogman de la Porte rendit en Turc au Grand Vizir le discours de l'Ambassadeur. Le Grand-Vizir répondit, et le Premier Interprête de France rendit en François sa Réponse à l'Ambassadeur.

L'on revêtit ensuite de Pelisses d'Honneur, l'Ambassadeur, le Conseiller d'Ambassade Monsieur Ruffin, les secrétaires, les Interprêtes et les Elèves-Interprêtes. Quelques négocians reçurent des *Chérakés* espèces de grandes Robes qui ressemblent assez à nos Dominos, et l'on se remit en marche pour le Palais de France.

Un mois après, nous nous rendimes à l'audience du Grand-Seigneur qui a toujours lieu un mardi jour de divân. Il fallait se lever avant le jour à 4 heures du matin. Il est assez plaisant d'aller à l'audience d'un Souverain, à quatre

heures du matin, à la fin d'octobre, et à la lueur des flambeaux.

Tout se passa pour la Marche dans le même ordre qu'à l'Audience du Grand-Visir jusqu'au Palais du Grand-Seigneur. Nous entrames par la Grande-Porte dont j'ai parlé à un autre article, dans une cour immense bordée de chaque côté d'une haie de Janissaires, et nous descendimes de cheval à la Porte de la seconde cour dans laquelle nous entrames à pied. C'est dans cette cour que se trouve la salle du Divan, et nous y fumes d'abord témoins de la distribution du Pilaw aux Janissaires rangés à droite de la cour dans toute sa longueur. Les Plats de Pilaw étaient à terre à cinquante pas devant eux, renfermés dans des barrières de bois. A un certain signal, ces affamés au nombre d'environ 1500 se précipitent par dessus la barrière, tombent sur les plats qu'ils s'arrachent les uns aux autres. Les plus forts, ou ceux auxquels le

gourmandise donne le plus d'adresse, en enlèvent le plus qu'ils peuvent, et les plus faibles ou les plus maladroits s'en retournent presque toujours les mains vides. Lorsque ce pillage fut fini, nous entrâmes dans la salle du Divan où le Grand-Visir siégeait sur un Riche sofa. Le Grand-Seigneur observait tout à travers une grille dorée. L'Ambassadeur seul s'assit, et pendant plus d'une heure, il fallut avoir la patience de voir juger plusieurs causes toutes plus Ridicules les unes que les autres. Mais bientôt après, on apporte cinq tables Rondes autour desquelles nous prenons place au même endroit où l'on rendait la Justice un moment auparavant, et l'on nous fait passer sous le nez une multitude innombrable de Ragoûts auxquels nous avions à peine le temps de goûter. L'Ambassadeur était à une table particulière avec le Grand-Visir, et mangeait avec ses doigts. Chaque plat était servi dans de superbes Porcelaines de la Chine. Lorsque nous fûmes Jugés Rassasiés,

l'on sortit de la salle du Divan, et Nous fumes revêtus dans la cour d'habit sembla-ble à ceux dont on nous avait gratifiées chez le Grand-Visir. L'Ambassadeur entra enfin après mille autres cérémonies dans la salle d'Audience du Grand-Seigneur avec les Secré-taires d'Ambassade et les Interprêtes. Nous retournames ensuite à Péra harassés de fatigues, et le festin du Grand-Seigneur ne nous empêcha pas de Dîner.

En face de Constantinople de l'autre côté du Bossphore, et sur le côté d'Asie, on voit la ville de Scutari. Les Grecs appellaient cette ville Chryssopolis (La ville d'or) par-ce qu'au coucher du Soleil, elle paraît effec-tivement dorée et produit un coup d'oeil merveilleux. Elle est bâtie en amphithéâtre sur le bord de la Mer, et couronnée par la mon-tagne de Vourgourlou village où l'on boit d'Excellent Lait. Il y a à Scutari de nouveaux quartiers assez bien batis. Les

rues en sont alignées, et beaucoup plus larges que dans les anciens quartiérs, mieux pavées, et dans un genre plus Européen. La belle Mosquée du Sultan Sélim en fait le principal ornement. Il y a quelques Manufactures d'étoffes de Soye et une Imprimerie la seule qui existe dans tout l'Empire Ottoman. Les belles Casernes du Nizami-Djedid batîes par le Sultan Sélim ont été réduittes en cendres pendant les dernières Révolutions. à cinq lieues de Scutari, sur le même coté, à Hounkiar Iskélessi, on a établi une manufacture de Papier qui était sous la direction d'un nommé Emin-Effendy, et d'un Anglais qui s'est fait Turc sous le nom de Sélim-Aga. Hounkiar-Iskélessi (l'Echelle du Grand Seigneur) est un des plus jolis Endroits des Environs de Constantinople en face de Tarapia et de Buiukderé. Il y avait autrefois une autre Manufacture de Papier à Kiaghid-Khâné (la Maison du Papier) village en Europe à une lieue de Constantinople.

Je finirai cet article par un mot sur les Janissaires. Cette milice mal connue en Europe n'est un mélange d'hommes de toutes les classes. On est Janissaire de Père en fils, et ce nom n'oblige point à se nourrir sous les armes. Ce n'est que dans les cas extraordinaires qu'ils se réunissent sous leurs drapeaux, et jamais on ne les y oblige. Cependant en tout temps, et en tous lieux, ils touchent la paie qui est de trois aspres, deux liards à peu près par jour. Le corps est si nombreux, que des villages entiers, des villes mêmes ne sont peuplés que de Janissaires. Constantinople en renferme peut-être cent mille de tous les états et de toutes les professions. Quelques uns forment la garde du Grand-Seigneur, les autres vendent du Riz, des Pommes, des fruits, sont bateliers ou Hammals. Les Hammals sont des Porte-faix qui au moyen d'un cousin de

cuit bourré de crin, portent des fardeaux énormes. Leur Nom vient d'un mot Arabe qui signifie Porter. On peut Ranger dans la classe des Hammals les Sakkas ou Porteurs d'eau qui transportent leur eau, non comme les nôtres dans des Seaux, mais dans de grosses Outres de cuir. Le Sakka est dans le corps des Janissaires et dans les autres troupes, un Sous-Officier dont le grade correspond sous quelques rapports à celui de caporal; du reste, il est chargé de porter à Boire aux soldats à l'armée ou lorsqu'ils sont en marche.

Calendrier Turc.

Mois Arabes.

1. Mouharrem.	7. Rédjed.
2. Safer.	8. Chabân.
3. Rébiul-Ewel.	9. Rhamazân.
4. Rébiul-agir.	10. Chewal.
5. Djémaziul-Ewel.	11. Zilkaddé.
6 Djémaziul-agir.	12. Zilhidjé.

Mois Alexandrins.

1. Mart, Mars.	7. Iiloul, Septembre.
2. Nizân, avril.	8. Techrin-Ewel, octobre.
3. Maï; Mai.	9. Techrin-Sâni, Novembre.
4 arissem, Juin.	10. Kianoun-Ewel, décembre.
5. Temmouz, Juillet.	11. Kianoun-Sâni. Janvier.
6. agoustos, aoust.	12. Choubât, Février.

Les Turcs se servent du calendrier arabe pour tout ce qui a rapport à la Religion et des Mois Alexandrins dans les autres cas.

Le Vendredi est chez les Mahométans un Jour saint, c'est ce Jour que Mahomet

s'enfuit de la Mecque. Ils vont à la Mosquée, mais ils ne le célèbrent pas comme Nous le Dimanche. Après leur prière, ils se remettent à travailler comme à l'ordinaire. Le Mardi est le Jour de Vacances pour les Collèges et les Ecoles Publiques. Dans la Belle-Saison, Quand le Grand-Seigneur est à sa Maison de Plaisance de Béckik-tach, ses jours de Repos sont le Lundi et le Jeudi, et ces deux jours là, Il sort toujours soit Incognito soit autrement.

Voyage en Perse. 1807.

Le Jeudi, 10 Septembre 1807, Nous partons de Constantinople avec le Général Gardane nommé à l'ambassade de Perse, en même temps que l'ambassadeur Persan Mirza-Muhammed-Riza qui revenait de Varsovie comblé des présens de l'Empereur. C'est de Scutari ville d'asie sur le Bosphore, que nous nous mettons en route à quatre heures et demie après midi, et nous couchons le même soir à Kartal gros bourg d'environ deux mille habitans tant Turcs que Grecs, situé au milieu d'un pays riche, bien cultivé et rempli de beaux Jardins à 5 heures de marche de Constantinople. Nous voyageons en caravanne, c'est à dire à cheval et fort lentement, nos bagages portés à dos de mulets ou de chevaux. Notre troupe est composée d'environ cent personnes, tant maîtres que domestiques et caravaniers. Nous avons un Mihmandar Officier de la Porte chargé

de nous faire respecter, et de nous faire fournir des provisions, et nous sommes précédés partout d'un Nous devons arrivés d'un Konaktchi autre officier subalterne qui nous devance toujours de quelques heures pour faire préparer des Logis. Enfin la caravanne est conduite par un Kervandji Bachi (chef de caravanne). Nous sommes tous armés de pied en cap, de manière à pouvoir faire une resistance vigoureuse aux brigands dont on dit la route infestée en certains endroits.

Guëbezé où nous couchons le second jour est une petite ville d'environ 3000 habitans. Nous y passons la nuit dans un grand caravanserail delabré. Nous étions passés le matin à Pentik village grec en face des Iles des Princes. C'est l'ancienne Panticapée.

Le lendemain, nous arrivames à 5 heures du soir

Nicomédie aujourd'hui Ismith.

à Ismith l'ancienne et célèbre Nicomédie au fond du Golfe du même nom que nous avions cotoyé toute la Journée. A notre arrivée dans cette ville, nous fumes reçus par le Tchorbadji...

Emin (Intendant de l'arsenal) qui nous fit reposer dans un Kiosk au bord de la mer, tandis que notre Mihmandar faisait enfoncer les portes d'une grande maison grecque, dont le refus qu'avaient d'abord fait les propriétaires de nous loger.

Nicomédie est à dix-huit lieues de Constantinople. Cette ville est la résidence d'un Pacha à deux queues auquel nous fimes le lendemain une visite. Au moment où nous entrions dans sa maison, on nous fit la galanterie d'enlever les corps d'un pendu et d'un homme décapité qui étaient exposés sur sa porte, le Pacha nous accueillit fort bien et nous annonça qu'il était sur le point de marcher contre Kara-Osman rebelle à la Porte. La ville était pleine de ses troupes, et il nous conseilla en conséquence de faire un détour de quinze lieues pour éviter les brigands.

Les arméniens ont dans cette ville le privilège d'habiter sur la colline, et ne sont guères tourmentés par les Turcs. On voit sur cette colline les ruines d'un palais des Rois de Bythinie et un grand nombre d'antiquités que nous ne pumes qu'apercevoir

Il y a aux environs quelques salines, de beaux jardins et des forêts dont on transporte les fruits et les bois de construction à Constantinople.

Le lendemain, nous évitames de passer à Sabandjé où se trouvait Kara osman qui ayant su notre passage, fit menacer notre Mihmandar de lui faire couper la tête, si jamais il tombait entre ses mains. Loin de faire aucun mal au Général Gardane, il se proposait, au contraire, lui fit-il annoncer par un exprès, de le recevoir avec les plus grands honneurs. Nous marchames presque toute la journée à travers des prairies marécageuses et inondées en certains endroits par l'eau de la Mer, et nous fumes souvent même obligés à cause des rochers qui bordent la côte, de marcher tout-à-fait dans la Mer, nos chevaux ayant de l'eau jusqu'au poitrail. Nous couchames à Kara-Moussal petite ville sur le Golfe. Ce côté du Golfe est plus riche encore que l'autre. C'est un pays enchanté par

la variété des paysages délicieux qu'on trouve à chaque pas.

Nous couchames le 14 à Kiz-Dervend village dans les terres. Kiz-Dervend est une colonie Bulgare de 150 maisons. Il y a environ cent ans que quatre ou cinq familles Bulgares restées dans leur pays, vinrent s'établir en ce lieu, et la colonie prospéra tellement qu'on y compte aujourd'hui plus de cent familles toutes fort industrieuses. Elles font un grand commerce de chanvre et de grains. Les femmes y sont fort libres et marchent visage découvert. Quelques unes sont assez jolies. Les habitans de ce village sont grecs de religion. Ils ont conservé le costume et la langue de leurs ancêtres. Ils nous accueillirent fort bien, et ne nous montrèrent aucune jalousie ni aucune méfiance quoique nous approchassions assez près de leurs femmes. Aussi nous nous gardâmes d'en abuser. À trois heures de ce village nous découvrimes du sommet d'une montagne le Lac de Nicée que les Turcs appellent Tchiniz et Genli et sur ses bords une petite ville turque nommée Poïalidja. Nous descendimes par une pente très

escarpée sur ses bords, et entrames dans un bois d'Oliviers où nous fumes contraint de faire une halte à cause de la grande chaleur. Les eaux du Lac sont douces et bonnes à boire. Il a huit lieues de long, trois de large et est très poissonneux. A midi, nous arrivames en suivant toujours le Lac, à Nicée aujourd'hui Isnick. Cette ville située sur les bords du Lac du même nom, renferme environ 3000 maisons tant Turques que Grecques. Les habitans sont d'une mauvaise santé à cause de l'air malsain qu'on y respire. Elle contient un grand nombre de monumens anciens. On voit encore la vielle enceinte batie en belles pierres de taille, et flanquée de 310 tours. La citadelle en renfermait dit-on, autant. Nous visitames l'église où s'est tenu le fameux Concile de Nicée. Le portail est fort beau, et au fond du Sanctuaire derriere l'autel, on nous fit remarquer le trône en marbre de l'Empereur Constantin le Grand qui

Nicée, aujourd'hui Isnick.

assista à le Concile. Les fonds Baptismaux sont soutenus par deux Belles Colonnes de Noir Antique fort precieux de trois pieds de hauteur. A coté se trouve le tombeau en albâtre d'un saint qui fonda cette Eglise. Le Papas Grec qui nous conduisait, nous fit remarquer à l'aide d'une lumière qui était dans le tombeau, le corps encore intact de ce saint dont j'ai oublié le Nom. On voit encore entre autres antiquités à Nicée deux Belles Colonnes de Porphyre à l'entrée d'une Mosquée dont le Minaret est tout incrusté de fayences de diverses couleurs, ce qui produit un assez joli effet au Soleil, et rappelle la tour incrustée de Porcelaine de Pekin. Les curieux peuvent trouver dans cette ville de grandes ressources tant en médailles qu'en pierres gravées et en camées. Les environs de Nicée du coté de la Plaine d'Ak-Serail, sont couverts de Bois de Grenadiers. Pour arriver à un Village qu'on nomme Ak-Serail ou le Palais Blanc nous traversames la Sacharia sur un mauvais Pont de Pierres, à moitié Ruiné.

le village est la résidence de Balaban-Zadé Prince souverain et héréditaire de toute cette plaine qui est riche, bien cultivée, et renferme trente six villages dans l'un desquels se tient toutes les semaines un Bazar ou marché. La Sacharia la coupe par le milieu, et ne contribue pas peu à la fertiliser. On y récolte une grande quantité de sésame plante dont fait de l'huile, du genièvre et du coton très estimé. On voit dans le village d'Ak-Séraïl une grande maison blanche qui sert de palais au Déré-Bey, et qui a donné son nom à ce village et à toute la plaine.

Nous quittâmes Ak-Séraïl le 17 Septembre, et fimes successivement des stations à Gheivé gros bourg commandé par un Aga qui occupa un assez joli château et qui eut l'attention de nous envoyer de la glace et des fruits, à Térachlu dont les habitans inhospitaliers nous reçurent fort mal malgré nos Fermans du Grand-Seigneur,

et refuserent de nous donner des logemens. Notre Mihmandar fut obligé d'aller au Mehkamé ou Tribunal pour obtenir deux mauvaises maisons dont on fit déloger les femmes. Ils sont si fanatiques, qu'un marchand de sorbets me refusa à boire, quoique je lui présentasse de l'argent d'avance. Térachlü est au milieu de montagnes couvertes de pins. Tous les habitans en sont turcs. Il n'y a dans la ville que deux Grecs qui sont Meuniers. Les environs sont bien cultivés et remplis de jardins fertiles. Le surlendemain, nous sejournames une demi-journée à Torbalü petite ville située sur la pente d'un rocher. Pour y arriver, on monte pendant près d'une heure sur un rocher escarpé à travers des sentiers si étroits, qu'ils n'ont pas trois pieds de largeur, et l'on a des deux côtés au dessous de soi des précipices affreux. Les habitans en sont plus traitables que ceux de Terachlü le principal commerce de cette ville consiste en bled et en sacs de crin qu'on appelle en turc Torba, d'où vient

à cet endroit le nom de Toibalü ; de même que celui de Terakhlü vient de Térak qui signifie Peigne.

Après sortie de Torbalü, il faut monter une côte extrêmement roide. On entre ensuite dans des montagnes couvertes de Pins et de Chênes Verts. Etant resté, par Je ne sais quel Hazard, un peu en arrière de la troupe, je me trouvai seul dans un sentier fort étroit bordé à Droite de Rochers à Pic, et à Gauche par un Précipice de plus de cent Pieds de Profondeur. Une Caravanne de Chameaux se présente ; mon cheval effrayé à la vue de ces animaux, ne veut plus avancer malgré les coups d'éperon, & se cabre sur les bords du Précipice. Je n'eus que le temps de me Jetter promptement à Terre du Côté Droit, et de retenir en même temps, mon cheval par la Bride. Un moment plus tard, je roulais infailliblement avec lui jusqu'au fond du Précipice. Nous couchames le même jour à Kiosteber,

après avoir traversé d'immenses Bois de Sapins. Les Maisons y sont bâties comme dans certains villages de la Pologne, de troncs d'arbres non équarris et couchés les uns sur les autres. Nous fumes obligés de passer la nuit dans un Café Turc, faute d'autre Logement convenable.

Le Lendemain, 11 Septembre, nous arrivames à quatre heures de l'après-midi à Nalikkhân ville assez considérable, en même temps que plusieurs centaines de chameaux chargés de grains. Tout ce pays est couvert de bois de Sapins pendant un espace de plus de vingt lieues. Les environs de Nalikkhân sont remplis de Jardins fruitiers, de Champs de Bled, d'Orge, de Riz et de Coton très-bien cultivés. Sivri-Hisar (le Château Pointu) où nous arrivames le Lendemain est située au milieu d'une chaîne de Montagnes qui offrent un Spectacle assez singulier par la variété de leurs couleurs. Les unes sont rouge pâle les autres vertes, d'autres grises, jaunes ou

blanches, et l'on y rencontre des précipices assez dangereux. Les maisons de Sirri Hissar sont si sales et si pauvres que la plupart d'entre nous préférèrent coucher dans l'écurie du Caravansérail. C'est ici que l'on commence à voir des maisons en terre couvertes de toits plats. On y mange d'excellens melons.

Bey-Bazar à 8 heures de ce village, est une ville de 5000 habitans fort peu traitables et qui nous saluèrent d'une grêle de pierres à notre arrivée chez eux. Les chèvres de cette ville sont de la même qualité que celles d'Angora.

Aïas à onze heures de Bey-Bazar au milieu d'un pays assez bien cultivé, est un bourg de 600 maisons turques et arméniennes. Il y a beaucoup de chèvres qualité d'Angora.

Le lendemain, 25 Septembre, nous partîmes à quatre heures du matin, et arrivames à

Angora ou Ancyre. Angora à quatre heures après midi. Cette ville est batie sur une colline, au bord d'une plaine immense couverte de chèvres

d'Angora, Elle est célèbre par la bataille que Tamerlan y remporta sur Bajazet.

Cette ville que les Anciens nommaient Ancyre, renferme 25,000 habitans, tant Turcs que Grecs, Arméniens, Catoliques ou Juifs. Elle est renommée par ses poils de chèvre dont on fait des étoffes connues sous le nom de Schalis d'Angora, et des bas tricotés de poil de chèvre extrêmement fins. Elle fait un commerce immense en tous genres; on y voit des bazars abondamment pourvus de toutes les marchandises de l'Orient et de beaucoup de l'Europe. Presque tout le commerce est entre les mains des Arméniens qui sont très riches, et forment la majeure partie de la population. Tous les cultivateurs des environs sont Turcs. On voit à Angora beaucoup de monumens anciens, entre autre un Temple que les Ancyriens élevèrent à la Gloire d'Auguste, et sur lequel l'histoire de ce Prince est écrite toute entière tant en Grec qu'en Latin. Les Turcs font beaucoup de difficultés pour laisser visiter l'antiquités.

Nous restames deux jours à Angora dans la Maison d'un Docteur Venitien fort ignorant, mais qui avait une assez belle maison dans laquelle nous n'eumes rien a desirer. Comme nous y trouvames des lits passables et d'assez bon vin, ce qui depuis le commencement du voyage, ne nous était pas encore arrivé, nous lui pardonnames volontiers son ignorance et ses prétentions.

Nous passames la seconde journée à visiter les Bazars et les Antiquités de la ville. La foule des curieux nous assiégeait tellement même dans notre Maison, que plusieurs Gardes de l'Aga (ou commandant) de la Ville sans cesse occupés à jeter leurs batons dans les Jambes de ceux qui approchaient de trop près, avaient toutes les peines du Monde à en diminuer l'affluence.

Les femmes d'Angore sont généralement belles, elles sont comme dans toute l'Asie, couvertes depuis les pieds jusqu'à la tête d'une espèce de Drap de Lit quand elles vont dans

les Rues. Cependant un grand Nombre de grecques et d'Arméniennes s'en dispensent et marchent le visage Découvert.

Haïri-Keui misérable village turc à 10 lieues d'Angora où nous couchames le lendemain, est un de ceux qui approvisionnent de bled la ville d'Angora.

Le 28 Septembre, nous Déjeunames à Kilisla-Keui village assez Considérable sur la Rivière de Kouroudjilik-Souï. Nous y fimes une Halte de près De deux Heures pour attendre deux personnes de l'ambassade qui s'étaient Egarées. A quatre Heures après-midi, nous passames à gué le Kisil-Irmak (la Rivière Rouge), et nous mimes pied à terre sur l'autre rive à Haza-Khan sur le territoire de Tchapân-Oglou vassal souverain et Héréditaire, tributaire de la Porte. Les Habitans de cette partie de l'Asie sont plus doux et meilleures gens que le Reste des turcs, ce qui tient au bon gouvernement de Tchapân-Oglou qui encourage l'agriculture et le commerce

Et Ne Vèxe Point ses Sujets. On peut marcher Partout en sureté sur ses Terres sans ~~Crainte~~ aucune d'être volé.

Nous Passames le 20 à Waltchenk pauvre Village, le 21 Nous Vimes pour La Première Fois, des Tentes de Turcomans Nomades, et couchames dans une Ecurie à Kiätib-Ounou Village entouré de Plusieurs Salés; Et le

Jozgatt.

22 nous arrivames à Jozgatt Capitale des Etats de Tchapân-Oglou.

A Quatre Lieues de Cette Ville, nous trouvames une trentaine de Cavaliers bien montés et armés de Lances que le Bey envoyait au Devant du Général avec son Médecin Italien d'Origine, et l'Evèque Arménien. Après que le Médecin qui était aussi son Interprète eut adressé Quelques Complimens au Général, Nous Continuames Notre Route à Travers des Chemins Affreux. Tant Que Dura Le Jour, Les Cavaliers Pour Nous montrer Leur Adresse, firent, Tout En Marchant, L'Exercice de la Lance qu'ils Manient avec

adroitement. A notre arrivée dans la Ville,
les Habitans vinrent au devant de nous avec
de grandes torches de Résine, et nous condui-
sirent dans une maison très-vaste apparte-
nant au plus Riche arménien de la Ville, dans
Lequel nous trouvames un mauvais Souper
et de mauvais Lits sur lesquels nous dormimes
tant bien que mal.

Le Lendemain matin, le Général devant
faire une Visite à Tchapan-Oglou attendit
chez lui que le Bey lui fit donner l'heure
et chacun de nous profita de ce moment
pour visiter la Ville. Vers midi il envoya le
Médecin avec des chevaux et plusieurs de ses
Gardes, et nous nous rendimes à son Palais,
nous entrames d'abord dans une immense
Cour remplie de troupes, et nous descendi-
mes de cheval au pied d'un assez bel
Escalier. Lorsque nous fumes montés nous
traversames une belle Galerie longue de plus
de 150 pas et nous fumes introduits dans
un magnifique salon décoré de menuiseries

dorées et garni, de Riches Sofas. Le Bey entra en même temps que Nous, Nous Nous assîmes, L'on Nous servit des Pipes et du Café, et il fit au Général beaucoup de Questions sur l'Empereur dont il Paraît grand admirateur. Le Général après lui avoir donné un Portrait de Napoléon et les Bulletins des dernières Campagnes des Armées Françaises traduits en turc, prit congé de ce Bey qui lui fit cadeau d'un très-beau cheval ainsi qu'à son frère.

Tchapân-Oglou est âgé d'environ 65 Ans. Sa Figure garnie d'une belle barbe blanche est Pleine de douceur. Ce Bey qui peut Mettre sous les armes Près de 40,000 Hommes de Cavalerie, est Estimé et Redouté de ses Voisins, et Même de la Porte qui le Ménage Beaucoup. Il est généralement aimé dans ses Etats où il Protège également tout le Monde. Iosgatt sa Résidence, Ville Neuve et assez Jolie pour une Ville Turque, Ne Renferme Guères

Plus De 3 au 4000 Habitans Qui Sont Tous Marchands.

On Y Voit Des Basars où Il Règne Beaucoup D'Activité, Et Des Caravanserails Pour Les Voyageurs.

Le Bey nous ayant donné pour nous accompagner jusqu'à Tocat vingt hommes avec un des chefs de sa Garde, nous partîmes de Jozgatt à deux heures ½ après midi. Le temps était couvert et il faisait un vent terrible. Sur les cinq heures du soir, il vint une pluie à verse, qui nous accompagna jusqu'à Dichlidje où nous arrivâmes à huit heures du soir. Le général s'égara et alla coucher avec son frère dans un autre village à une lieue au delà où nous le trouvâmes le lendemain matin. Pour nous, nous couchâmes dans une écurie sur les couvertures de nos chevaux, et nous eûmes toutes les peines du monde à obtenir des paysans quelques œufs, un peu de lait et du pain. Dans toute l'asie depuis Angora, on ne mange plus aucun de pain que des flammés chez nos levées, épaisses seulement de deux

ou trois légères et fades comme du papier mâché.

Nous retournames le lendemain le Général dans le village où il avait couché. Nous vimes dans le village où nous passames la nuit une espèce de chien dogue d'une grosseur énorme et haut de deux pieds et demi. Il était connu dans tout le pays pour l'ennemi le plus redoutable des loups. Dans toute cette partie de l'Asie, les chiens sont très gros et très méchans. On y trouve aussi beaucoup de beaux levriers. Tout ce pays est rempli de tentes de Turcomans Nomades. On y trouve d'excellent raisin qui croît en abondance sur des côteaux bien cultivés.

Avant de sortir des états de Tchapân-Oglou, nous laissames à peu de distance sur notre gauche la ville de Zil défendue par un fort garni de 60 pièces de canon. Les environs en sont riches, bien cultivés et parsemés de villages. A peu de distance de cette ville, nous couchames à Bazar-Keuï gros bourg où se

tient tous les Jeudis un marché auquel se rendent les marchands de tous les villages voisins. Il y a auprès de ce bourg des champs de tabac, et l'on y trouve d'excellent miel et du vin cuit qu'ils nomment Pekmez. En sortant par la route de Tocat on voit un grand caravanserail en pierres de taille ruiné.

Jusqu'à Tocat, la route est très-belle. On cotoye d'abord pendant quelque temps le Tosanlu ou rivière de Tocat, et l'on entre ensuite dans une belle plaine parsemée de villages dans laquelle nous vimes une chapelle grecque ruinée et un tumulus fort élevé. À deux lieues de la ville dont les abords sont remplis de jardins, nous trouvames plusieurs cavaliers avec des tambours qui venaient au devant du Général, et à notre arrivée à

Tocat. Tocat, nous descendimes dans une belle maison appartenant à un riche Arménien chez lequel nous trouvames de bons lits, ce qui depuis longtemps ne nous était pas arrivé.

Tocat une des plus grandes villes de l'Asie Mineure, renferme environ quatre mille maisons

tant Turques que Grecques et Arméniennes. Cette ville gouvernée par un musellim (Intendant) qui relève d'une Sultane cousine du Grand Seigneur actuel, et dont elle est l'apanage, offre de grandes ressources en tous genres. Ses bazars immenses ne laissent rien à désirer. Son principal commerce consiste en cuivre dont il y a des mines aux environs, et en fruits dont regorgent les belles campagnes qui l'environnent. On y fait aussi d'assez bon vin. Sur la principale place, on voit une ancienne Église Grecque fort bien conservée qui a été convertie en Mosquée. La ville fournit une assez grande quantité d'antiquités à la curiosité du voyageur qui a le loisir de les examiner.

Sur la pointe d'un rocher qui domine toute la ville, se trouve un vieux château qui pendant la guerre d'Égypte, servit à renfermer plusieurs prisonniers Français. Quelques uns de ces malheureux se firent Turcs

par sa tirés de l'esclavage, et maintenant établi à Tocat et faisant le commerce de tabac, vint nous voir, et nous assura qu'il était très content de son sort.

Nous vimes aussi à Tocat un pauvre Russe estropié qui revenait de Perse, et qui ne pouvait continuer sa route faute d'argent. Nous nous cotisâmes tous pour lui fournir les moyens de retourner dans son pays.

Nous passâmes toute la journée à parcourir les bazars et la ville, et je puis dire que jamais nous n'avons été autant assaillés par la foule des curieux. Nous reçumes quelques injures et même quelques pierres. Les femmes de Tocat sont extrêmement resserrées, à peine en voit on quelques unes dans les rues, encore sont-elles voilées de la manière la plus rigoureuse.

A peu de distance de Tocat nous vimes un rocher creusé qu'on dit être le tombeau de St. Jean Chrysostôme. L'inscription grecque qui se trouve dessus est tellement mutilée qu'on ne

peut rien endéchiffrer.

Nikfar ou Néo-Césarée. Nous couchames le lendemain à Nikfar ou

Néo-Césarée ville située sur une hauteur

très escarpée au sommet de laquelle se trouve

un vieux château. Son principal commerce con-

siste en chevaux. Avant d'y arriver, on traverse un

joli bois rempli de cascades formées par un

ruisseau qui coule sur des rochers.

Ermeni Keui (le village arménien) à douze

lieues de Néo-Césarée est le premier du

Pachalik d'Erzerum. Tout ce pays est couvert

de montagnes et de bois de sapins dans les-

quels nous nous égarames. Je faillis être dé-

voré dans ce village par des chiens énormes

qui font une garde sévère dans toutes les

maisons. Ermeni Keui est un village assez

laid, mais entouré de gras paturages.

Nous eumes pendant toute la journée du len-

demain 11 octobre une forte pluie mêlée

de neige fondue qui nous fit singulièrement

souffrir. Nous rencontrames aussi au

milieu des bois une bande de brigands turcs armés de toutes pièces qui jugèrent à propos de passer tranquillement leur chemin. Une neige épaisse qui dura toute la nuit et les deux jours suivans, ne nous permettait pas de rien distinguer à vingt pas. Nous fimes encore plusieurs rencontres de voleurs turcs dans les environs de Mellem village turc de 50 maisons de bois dont tous les habitans sont janissaires du 31.me Orta réputé le plus brave de tout le corps. Le maître de la maison où nous logions viellard turc qui n'était jamais sorti de ses foyers, parut fort étonné à la vue d'un sac de chataignes que nous avions apportées de Torat, et comme c'était la première fois qu'il en voyait, nous eumes beaucoup de peine à lui en faire gouter.

La neige était si épaisse lorsque nous partimes de ce village que nous nous égarames plusieurs fois au milieu des bois de sapins, la campagne était entièrement blanchie, et l'on ne voyait aucune trace de chemin. Instant

des bois, nous nous trouvames sur une monta-
gne schi-argilleuse dans un chemin de trois
pieds de large, ayant à droite et à gauche des
précipices de plus de cent pieds de profondeur.
Nos chevaux glissant à chaque pas sur cette terre
humide, je laisse à penser quelle fut notre posi-
tion pendant plus de quatre lieues sur
cette montagne, ayant en outre sous nos
pieds, autour de nous et sur nos têtes des
nuages qui ne nous permettaient pas d'y
voir à dix pas devant pas devant nous.
Lorsque nous eumes descendu au ravin escar-
pé au travers duquel roulait un torrent d'une
rapidité effrayante, nous arrivames enfin à
Koulé-Hissar Koulé-hissar bourg turc dont tous les habi-
tans sont Janissaires. Nous logeames chez
l'aga qui a une assez jolie maison pour
le pays. Sur un rocher voisin, se trouve
un château ruiné.

Endrés village à dix lieues de Koulé-hissar
bâti tout en caillous est peuplé d'armé-

niens et de turcs dont les maisons sont sur la hauteur autour d'une ferme appartenant au Pacha d'Erzerum. Un petit ruisseau arrose et fertilise tous ses jardins où l'on récolte d'excellens abricots.

Kara-Hisar (le Château-Noir)

Nous arrivons à Kara-Hisar (Le château-Noir) nous parvinmes avec une petite pluie fine très-froide au sommet d'une montagne argilleuse au milieu des nuages dont l'humidité nous perçait jusqu'aux os. Nous traversames ensuite la rivière de Koulé-Hisar sur un pont de bois dont les deux extrémités posent sur le roc et le milieu sur une pile de briques assez bien construitte. Lorsqu'on a passé ce pont, on marche encore pendant environ cent pas dans un chemin très-difficile et très-étroit, taillé dans le roc. Nous descendimes ~~sur~~ après une montagne de glaise très-glissante, et nous arrivames à quatre heures et demie à Kara-Hisar (~~Le~~ Château Noir) ville batie en amphithéatre sur la pente d'un rocher au sommet duquel se trouve un vieux chateau. Dans le bas, et à l'entrée de la ville, on voit une assez belle maison apparte-nant

neut au Musellim ou gouverneur de la Ville. Cette ville qui est fort sale et mal pavée renferme deux mille maisons turques, 300 maisons Arméniennes et cent Grecques, toutes à toits plats. On y voit des basars assez mesquins. Son commerce principal consiste en toiles à voiles qu'elle envoie à la Mer Noire qui n'en est éloignée que d'une bonne journée de marche. Les fruits y sont de mauvaise qualité.

Nous logeames à Kara-Hisar chez un vieux négociant arménien fort riche qui nous fit toutes sortes d'honnêtetés et nous régala de son mieux à sa manière. Nous trouvames chez lui beaucoup de cordialité, chose rare chez les Arméniens, et il nous fit promettre qu'à notre retour, nous viendrions loger chez lui.

Trois jours après, il faillit nous arriver une aventure assez désagréable à Tchiflet gros bourg de plus de 150 maisons tant turques qu'Arméniennes. Au moment où nous étions déjà sortis de ce

bourg et à près d'une demie lieue, un domestique de l'Ambassadeur Persan qui voyageait avec nous, arrive au grand galop de ce village, en criant que les Turcs assassinaient son maître. Nous retournons aussitôt sur nos pas pour courir à son secours, et nous le voyons sur la porte de son logement entouré de ses gens dont plusieurs étaient blessés. Il nous apprend qu'on lui avait refusé les chevaux de poste qu'il avait demandés, et qu'on avait maltraité ses gens, mais il ne nous dit pas que lui-même avait insulté les Turcs ennemis jurés des Persans. Nous pensâmes pour lui avoir une affaire sérieuse avec les Turcs. Déjà de part et d'autre, on s'était préparé au combat, lorsqu'il obtint des chevaux vers midi, et alors nous nous remîmes en marche. Nous ne fîmes toute la journée que monter et descendre des montagnes couvertes de neige et de bois de sapins, et à la nuit nous entrâmes dans une grande plaine. Monté sur un très-mauvais cheval qui ne pouvait plus suivre les autres, je restai en arrière, je perdis le chemin, et m'égarai au milieu

champs, sans qu'il me fut possible de me retourner. Il y avait près de trois heures que je faisais d'inutiles efforts pour regagner la route, et que descendu de mon cheval qui ne pouvait me porter, je le tirais par la bride, lorsque j'entendis dans la campagne des cris peu eloignés. M'étant dirigé du côté d'où ils venaient, je trouvai deux turcs armés de toutes pièces qui me dirent qu'ils étaient envoyés à ma rencontre. J'hésitais d'abord si je suivrais deux inconnus qui n'avaient l'air de rien moins que d'honnêtes gens, mais je parvins enfin à force de questions à m'assurer qu'ils étaient reellement envoyés à ma recherche par le Général, et je m'abandonnai à leur conduite. Je remontai sur mon cheval qu'ils firent avancer bon gré malgré à l'aide de leurs bâtons, et j'arrivai à onze heures et demi du soir au village de Lory où je retrouvai l'Ambassadeur qui était arrivé depuis plus de trois heures. Lory est un grand village de plus de cent vastes maisons turques, dont les rivières

sont fertiles en bled et en orge. On y trouve aussi de bons chevaux.

Deux jours après nous passames l'Euphrate pour arriver à Pekerik, nous le retraversames de nouveau le lendemain et le cotoyames presque toute la journée jusqu'auprès d'Aškala gros bourg Arménien dans les environs duquel nous rencontrames de nombreuses caravanes curdes de bœufs chargés de grains et de sel. Nous trouvames à Aškala beaucoup de Delis (espèce de cavalerie légère) qui revenaient du camp de Jousouf Pacha, et qui mettaient les habitans à contribution.

Nous passames à Aškala ~~l'araxe~~ sur un pont de pierres et de briques assez bien construit, et séjournames à Elidja petit village près duquel on trouve une source d'eau chaude dans laquelle les habitans viennent prendre des bains.

Erzerum. Elidja est à trois heures d'Erzerum. Nous trouvames dans un village distant d'une lieue de cette ville une escorte nombreuse envoyée au devant du Général par Jousouf Pacha gouverneur d'Erzerum, et nous arrivames, nous

sans inquiétude que la peste faisait de grands ravages dans cette ville. Nous y arrivames le 24 Octobre 1807 à midi.

Erzerum grande ville située au fond d'une immense plaine, est adossée de montagnes couvertes de neige qui rendent le climat très froid. Cette ville une des plus considérables de la Turquie d'Asie par son commerce et sa population, est fort laide et fort sale. On y compte environ 150,000 habitans tant turcs qu'arméniens qui sont tous marchands. Le commerce principal consiste en cuivre, en chevaux, en toiles et en fourrures. On y voit de grands basars abondamment pourvus de toutes sortes de denrées. Les arméniens habitent les fauxbourgs, et les turcs l'intérieur de la ville qui est entourée d'une enceinte de hautes murailles garnies d'un fossé profond. Au milieu de la ville se trouve le Palais du Pacha qui est lui-même une citadelle. La peste fait presque continuellement à Erzerum, et à notre passage, elle en faisait

environ 600 personnes par jour. Nous logeames dans la maison d'un des plus riches arméniens de la ville qui nous traita à l'arménienne, c'est à dire fort mesquinement. Le vin de cette ville est détestable. Erzerum est éloigné de plus de 300 lieues de Constantinople, et de huit journées de Trébisonde et de la mer Noire. Nous restames trois jours à Erzerum.

Le lendemain de notre arrivée, nous nous rendimes à midi chez le Pacha qui nous avait invités à diner, et après le repas qui fut des plus somptueux, il nous fit passer dans un appartement voisin des fenêtres duquel nous eumes le spectacle d'une petite guerre à la turque, et du Djirid espèce de Tournois exécuté par ses troupes à cheval.

Jousouf Pacha qui fut plusieurs fois Grand-Visir, et qui pendant la guerre d'Egypte fut battu complettement avec toute l'armée turque près d'Héliopolis par le Général Kléber à la tête de 10,000 hommes, nous accueillit cependant parfaitement bien, et nous traita avec

tous les honneurs imaginables. C'est un viellard d'environ 70 ans. Sa figure garnie d'une belle barbe blanche, est pleine de dignité. Il perdit un œil dans sa jeunesse au jeu du Djirid, mais celui qui lui reste est plein de vivacité et de feu. Il est Pacha à trois queues, et par conséquent a rang de Visir. Il commande à Erzerum depuis plus de deux ans, et paraît généralement aimé dans son gouvernement qui est très-considérable et d'un grand rapport.

(N. Il a été depuis déposé, fait de nouveau grand-Visir, puis enfin redéposé et exilé à Démotica près d'Andrinople. 1811.)

Le Pacha nous envoya le lendemain un diner semblable à celui de la veille, et nous invita à une seconde fête hors de la ville.

Nous nous rendîmes donc sur les deux heures après midi dans la plaine d'Erzerum sous une magnifique tente garnie de riches sofas qu'il avait fait préparer pour nous au bord d'un ruisseau. Il ne tarda pas à arriver lui-même entouré d'un pompeux cortège, et accom-

pagné d'une foule de musiciens et de cavaliers.
Il entra bientôt dans la tente, et aussitôt on commença la petite guerre et le jeu du Djirid qui durèrent plus de deux heures après quoi il monta lui-même à cheval, et voulut nous donner une idée de son adresse à lancer le Djirid auquel il était très-habile dans sa jeunesse. Nous fîmes ensuite le tour de la ville, et nous nous rendîmes à son palais pour lui faire notre visite de congé. Il voulait encore retenir le Général plusieurs jours, mais le Général lui observa qu'étant chargé d'une mission importante et pressée, il regrettait beaucoup de ne pouvoir faire auprès de lui un plus long séjour, et il consentit avec peine à notre départ après nous avoir donné vingt quatre hommes de sa propre garde commandés par un de ses officiers les plus affidés, pour nous escorter et nous défrayer jusqu'à la frontière de Perse.
Nous quittâmes Erzerum le 27 octobre à 11 heures du matin, et fîmes notre première station à Elvare village situé à 6 lieues d'Erzerum.

vis à vis et à environ une lieue de Hassân-Kâlé petite ville de 10,000 âmes bâtie sur la pente des collines de gauche, et fortifiée par un petit château garni de quelques pièces de canon. À 8 heures d'Alvare est le village de Kiahân: dont le séjour fut bien funeste à l'un de nous. Au moment où nous ne songions plus à la peste, et lorsque depuis deux heures, nous reposions sur des matelats que nous avaient apportés les paysans, on nous annonce en nous éveillant précipitamment que cette cruelle maladie existe dans le village, et qu'il faut partir. On pense bien que nous ne nous fîmes pas dire deux fois de nous lever, et que nous étions fort peu tranquilles, surtout moi, lorsque j'appris que huit jours auparavant il était mort un pestiféré dans la maison où je logeais, et sur le même matelas où j'étais couché depuis deux heures. Dans la maison voisine, nous vîmes avec le médecin de l'ambassade un enfant qui avait sous l'aisselle un bubon gros comme le poing, et qui

sa mère béçait sans aucune crainte. Nous avancant vers le cimetière, nous le vimes partout fraîchement remué. Dès ce moment, tout le monde sentit le péril imminent où nous étions, et la terreur commença à se répandre parmi les voyageurs qui cependant affectaient de prendre un air serein et même gai. On soupa de fort mauvais appétit, et nous couchames tous sur le plancher avec le Général lui-même dans une seule chambre isolée du reste du village et où l'on avait fait la cuisine. Pour nos bagages, nous les avions fait camper hors du village et entourer d'une barrière vis à vis la maison où nous logions.

Nous étions tous sur pied à la pointe du jour, ~~et~~ chacun paraissait avoir pris son parti, et s'être résigné à son sort. On voulait même paraître plus enjoués qu'à l'ordinaire, et plaisanter sur la peste, mais l'inquiétude et l'effroi perçaient à travers cette fausse gaîté.

Nous partimes de Oliahoin à 7 heures du matin. Pendant la journée nous traversâmes vingt

villages tous pestiférés, et nous arrivames à quatre heures après midi à Délé-Baba où l'on nous assura qu'il n'y avait point de peste. Délé-Baba est un grand village de plus de 100 maisons tant Turques qu'Arméniennes baties sur la pente de la montagne, toutes en terre et à toits plats. On voit dans le bas de ce village le tombeau d'un Scheche de Bayazid consistant en un dôme de marbre rouge et verd entouré de murailles dans l'enceinte desquelles est le cimetière. Nous trouvames à Délé-Baba beaucoup de troupes qui venaient de Bayazid et qui nous firent mille questions sur l'état de la guerre en Europe.

Les gens de notre escorte sous prétexte du danger qu'il y avait de rencontrer en route les troupes qui venaient de Bayazid, nous firent passer la journée du lendemain à Délé-Baba, et si nous les eussions écoutés, nous y serions restés plus de huit jours.

En sortant de Délé-Baba, nous traversames un long défilé entre des rochers à pic de plus

de 100 pieds de hauteur. Au sortir de ce défilé, nous rencontrâmes de nombreuses caravanes de Curdes conduisant des bœufs chargés de grains. Les Curdes sont des brigands et leur rencontre est très-dangereuse lorsqu'on est en petit nombre ou qu'on n'est pas bien armé. Nous traversâmes Mâle-Suleïmân village habité par des Arméniens catoliques, et nous finîmes notre journée à Toprak-Kalé

Toprak-Kalé. (Le château de Terre) gros bourg de 1000 maisons de terre toute à toits plats le plus grand nombre habitées par des Curdes et des Arméniens. Le bourg est situé sur la pente d'une colline et couronné par un chateau de terre garni de dix pièces de canon. Il fait un grand commerce de grains. Forcé par une circonstance particulière de retourner à Mâle-Suleymân, je partis de grand matin de Toprak-Kalé accompagné d'un Tartare, et j'arrivai bientôt à Mâle-Suleymân. J'ai dit plus haut que ce village était habité par des Arméniens catoliques. Le Prêtre du lieu sachant que je l'étais, me donna à déjeuner, et me traita avec

beaucoup d'honnêteté. En le quittant, je sortis de son village comblé de ses bénédictions pour lui avoir donné une bouteille de vin que j'avais apportée pour mon déjeuner, et qu'il conserva précieusement pour dire la messe. Il était si pauvre lui et ses paroissiens que faute de vin et d'argent pour s'en procurer, il n'avait pas dit la messe depuis plus de trois mois. J'arrivai à dix heures à Toprak-Kalé dont le Général était parti depuis plus de deux heures. Je traversai en sortant de cette ville une plaine extrêmement riche et fertile et parsemée de villages dont la plupart sont catoliques, et je rencontrai dans un de ces villages un Prêtre arménien de la Propagande qui avait été à Rome. Je fus agréablement surpris de trouver dans une telle contrée un homme qui parlait Italien et après une conversation de plus d'une demie heure avec cet honnête prêtre (car il faut être réellement d'un zèle bien rare pour s'exiler dans un pareil pays après avoir été en Europe),

je me remis en route pour rejoindre le Général.
Au sortir de ce village, je fus poursuivi pendant
l'espace d'une lieue par une bande de plus de
vingt Curdes qui me tirèrent plusieurs coups
de fusil dont heureusement aucun ne m'attei-
gnit. Je traversai à trois heures le village Armé-
nien de Kara-Kilissia (l'Eglise Noire) où j'ap-
pris que l'Ambassadeur y était passé peu de
temps auparavant, et qu'il devait terminer la
journée à Jandjalü autre village à deux
lieues au delà, où j'arrivai bientôt.

Jandjalü village de 60 maisons presque toutes
Arméniennes avait été peu de jours auparavant
comme les autres villages de cette plaine, pres-
qu'entièrement pillé par les Curdes qui infes-
tent le pays, ne vivant que de rapines, brû-
lant les villages, et en massacrant les malheu-
reux habitans Arméniens auxquels le Gouver-
nement turc défend de faire résistance et
même de porter des armes, parcequ'ils ne
suivent pas la loi de Mahomet.

Pendant l'espace de deux lieues au sortir de Samjalü nous rencontrames beaucoup de caravanes de Curdes. A midi, nous arrivames à un village Arménien qui venait d'être incendié par ces brigands et dont les débris fumaient encore. Plus loin, nous trouvames une foule de malheureuses femmes portant leurs enfans sur leurs épaules et qui nous dirent qu'un corps considérable de Curdes venaient de massacrer leurs maris et leurs fils, de bruler leur village qui était à deux lieues plus loin, et de piller une caravanne sur la route où nous devions passer. Nous nous réunimes tous alors autour de nos bagages portés par plus de cent bêtes de somme tant chevaux que mulets, et nous continuames notre route après avoir apprêté nos armes. Nous descendimes bientôt dans une grande plaine, et nous découvrimes à un quart de lieue à notre droite environ deux cents brigands bien montés et bien armés dont plusieurs vinrent nous reconnaître. Ils retournèrent au grand galop rendre compte de ce qu'ils

avaient vu à leurs camarades qui ne jugerent point à propos de nous attaquer. Après avoir traversé un village encore en flammes, nous arrivames devant le couvent Arménien des trois Eglises (Utch-Kilissa) vers lequel nous nous dirigeames. Les habitans du village voyant une troupe nombreuse qui s'avançait au galop, et nous prenant pour des Curdes, firent sur nous une décharge de mousqueterie qui par le plus grand des hazards ne blessa personne. Une balle de très-gros calibre tomba à mes pieds après être passée par dessus la tête du frère du Général. Cependant nous avancions toujours, et ce ne fut que lorsqu'ils eurent reconnu à notre costume, que nous n'étions point des Curdes qu'ils cessèrent leur feu et nous laisserent approcher. Le village est entouré d'épaisses murailles en pierres et en terre, garnies de hautes tours sur lesquelles se trouvent des sentinelles, qui tirent sur tout ce qui approche. Au milieu est le couvent des trois Eglises desservi par une quarantaine de moines Arméniens. Il est fermé par

des portes de fer d'une épaisseur prodigieuse;
On le prendrait plutôt pour une forteresse que
pour un couvent, et les moines ressemblent
plus à des soldats qu'à des prêtres; ils sont tous
armés de pistolets et de carabines et font la
garde comme tous les arméniens de cet endroit
qui sont peut-être les seuls de toute leur nation
qui n'aient pas peur des turcs et qui se défen-
dent au péril de leur vie. Ils nous laissèrent
visiter leur église qui est grande, bien bâtie
en pierres de taille et surmontée d'une
espèce de clocher à l'Intérieur qui est assez
mesquinement décoré est rempli de mauvaises
peintures représentant des saints. Cette Eglise fut
fondée, il y a plus de ans par Héraclius
Roi de Georgie, en l'honneur de St. Gregoire.
En sortant des trois Eglises, nous apperçumes
à environ dix lieues à notre gauche le Mont
Ararat et à sept heures du soir, nous arrivâmes
à Diadin gros bourg de cent cinquante mai-
sons turques et arméniennes défendu par un
fort garni de dix pièces de canon dans

l'enceinte duquel demeurent tous les habitans Musulmans. Ce Village comme tant d'autres, avait été désolé nouvellement par les Curdes, et l'arménien chez lequel je logeais me dit que sa femme avait été enlevée quelques jours auparavant par ces scélérats.

Curdes. Les Curdes sont un peuple Nomade; leur esprit de brigandage ne leur permettant pas de se fixer en aucun lieu, ils vivent sous des tentes au milieu des campagnes, enlevant les troupeaux et les récoltes, et massacrant ou faisant esclaves leurs prisonniers. Ils sont armés d'une lance, d'un bouclier d'osier couvert en cuir, d'un sabre, d'une carabine et souvent de pistolets. Leur costume consiste en de larges culottes de toile de coton blanches, une casaque de même étoffe et un Olaba ou manteau de laine de deux couleurs. Leur tête est couverte d'une calotte rouge tombant en poche sur leurs épaules, autour de laquelle ils roulent un turban blanc ou un Schall.

Mont Ararat Nous fumes bientôt au pied du Mont Ararat

Cette montagne la plus élevée de l'Asie Mineure a la forme d'un pain de sucre, et toute l'année elle est couverte de neige. Le Petit Ararat est un pic moins élevé, de la même forme, voisin du premier. On appelle en turc cette montagne Agri-Dagh. C'est sur son sommet, dit-on, que s'arrêta l'arche de Noë après le Déluge ; et s'il en faut croire les moines arméniens, ses débris s'y trouvent encore sur la cime jusqu'à laquelle aucun mortel n'a ~~encore~~ pu parvenir pour vérifier le fait. Les religieux arméniens d'un couvent bâti au tiers de la hauteur, retirent des sommes considérables de la crédulité des chrétiens d'Orient qui viennent en Pélérinage à ce Monastère. Le Général Gardane fit sur cette montagne une pierre où furent gravés les noms de toutes les personnes de l'Ambassade, et qu'il dédia à l'Empereur des Français. Nous arrivames le même jour à

Bayazid. Bayazid.

À une lieue de la Ville, nous rencontrames

trois ou quatre cents cavaliers armés de lances et de carabines que le Pacha envoyait au devant du Général, et avec lesquels nous fîmes notre entrée dans la ville.

Bayazid dernière ville de la Turquie d'asie, à trois lieues de la frontière de Perse, est bâtie en amphithéâtre sur la pente d'une montagne très escarpée. c'est une des plus laides villes de la Turquie, les rues en sont affreuses, et l'on ne peut y marcher qu'avec les plus grandes précautions. On y compte trois mille maisons en terre dont le plus grand nombre sont arméniennes. Ibrahim Pacha (à deux queues) gouverneur de cette ville fait sa résidence dans une maison fortifiée au sommet de la ville, et n'en sort presque jamais. On voit à mi-côté une grande maison blanche quarrée, en pierres de tailles qui est en même temps le Palais du Lieutenant du Pacha et la Mosquée Principale. La ville est défendue par quatre forts dont l'un situé dans le bas de la ville, est confié à la garde des Arméniens qui ont ici le droit de porter les armes. C'est

dans ce lieu que Monsieur Jaubert chargé par l'Empereur d'une mission en Perse, fut enfermé pendant huit mois par les ordres du Pacha qui gouvernait alors. Le commerce principal de Bayazid consiste en grains. On y voit un Bazar bien fourni, et un beau Caravansérail. Nous fimes le soir même une visite au Pacha et le Lendemain six heures du matin, nous sortîmes de Bayazid. A 1 lieue de cette ville, nous quittames les montagnes et le sol Ottoman, pour mettre le pied sur le territoire de Perse.

Entrée en Perse.

La première chose qui s'offrit à nos yeux dans cette nouvelle contrée fut une plaine aride, des ruines et partout l'image de la destruction. A Kilissia Kendi (Le village de l'Eglise) près de la frontière dont la ligne de démarcation est un Rocher et un petit Ruisseau, nous trouvames une escorte composée d'un Cadi et de quelques cavaliers qui nous conduisirent à Areb Dischti mauvais village Persan

garni d'un château bâti dans les Rochers. Le Chahzâdé Abbâs-Mirza (fils du Roi) avait envoyé au général une quantité prodigieuse de melons et de fruits, et même du vin.

Nous rencontrâmes à peu de distance de ce village un Envoyé du Pacha d'Erzerum qui se rendait à Tauris auprès du Prince Abbâs-Mirza gouverneur de cette ville et de toute la province de l'Azerbaïdjan. Tous les villages voisins de la frontière sont défendus par de mauvais châteaux de terre, et l'on rencontre de distance en distance dans un terrein aride et pierreux quantité de bourgs et de caravansérails ruinés.

Nous nous croyions pour jamais délivrés de la Peste, lorsque Monsieur Bernard Officier Ingénieur Géographe, aide de camp du Général Gardanne mourut à Zorava de cette cruelle maladie. Nous ne sûmes qu'après son enterrement à Khoï la cause de sa mort qu'on nous cacha pendant quelque temps.

À notre arrivée à Diadin avant Bayazid, il commença à délirer et à avoir des vomissemens.

sans aucune réflexion, je l'aidai à se déshabiller, et à se mettre au lit, et ce ne fut qu'après m'être couché que l'idée de la Peste me revint et que je soupçonnai fortement que Monsieur Bernard était atteint de cette maladie. Qu'on pense combien je devais être peu tranquille alors sur mon propre sort, ayant touché son corps et ses habits, et couchant dans le même moment côte à côte près de lui. Toute la nuit, il ne cessa de vomir. Le lendemain matin, il était hors d'état de monter à cheval; on le mit sur un chariot, et le soir à notre arrivée à Bayazid, le Bubon était déclaré. Il mourut à Zorava dans le délire, et son corps fut transporté sur un cheval à Khoi où l'on l'enterra dans le cimetière de l'Eglise Arménienne. ~~Le Khan~~ Le Khan ou gouverneur de cette ville, avait fait préparer pour nous un grand repas à quatre lieues de la ville au bord d'un ruisseau qui sortait des montagnes, et

et vint lui-même au devant du Général avec une suite nombreuse.

En entrant dans la ville, nous vîmes rangés sur une grande place environ deux cents soldats Persans organisés à l'européenne instruits et commandés par des déserteurs Russes. Ils étaient rangés en bataille, présentèrent les armes et battirent aux champs au passage du Général.

Nous trouvâmes à Khoï Monsieur Bontems officier du Génie Français qui était en Perse depuis cinq mois, et l'on nous conduisit dans une assez belle maison.

Khoï. Khoï première ville frontière de la Perse, est située au milieu d'une très-belle plaine bien cultivée, et arrosée par de nombreux canaux d'irrigation. Cette ville est comme toutes celles de la Perse, bâtie en terre et en briques cuites au soleil, et presque toutes les rues en sont bordées d'arbres et d'eau courante. Elle fut, il y a quelques années presqu'entièrement détruite par un tremblement de terre, car l'on n'y compte aujourd'hui qu'environ cinq mille maisons.

Il y a huit ans que Djaffet Kouli-Khân alors gouverneur de cette ville, s'étant révolté, fut soumis par le Prince Abbâs-Mirza qui marcha contre lui, n'étant âgé que de douze ans. Hadji-Muhammed-Khân y commande actuellement et loge dans un assez beau Palais.

Nous restames deux jours à Khoï. Le second fut consacré pendant la matinée à l'enterrement de Monsieur Bernard dont le corps fut porté par quatre soldats Russes au service du Prince, et escorté des troupes de la ville avec leurs tambours couverts de crêpes. Lorsqu'on l'eut déposé dans la Sepulture, on fit dessus plusieurs décharges de mousqueterie.

Nous nous rendimes ensuite chez le Khân qui nous donna un grand festin à la suite duquel nous eumes l'ennuyeux spectacle des musiciens et des danseurs Persans.

Ces danseurs sont des Enfans qui les mains armées de castagnettes de cuivre ou d'argent et costumés d'une manière assez indécente, font les contorsions les plus singulières

qu'on puisse voir. Leur danse ne consiste qu'en quelques tours de force, des postures et des gestes qui dégoûtent et ne peuvent plaire qu'à des Persans ou des Turcs. Quand on les a vus une fois, on n'a guères envie de les revoir une seconde. Ils sont très-méprisés par les Persans.

à 4 lieues de Khoï nous découvrîmes du sommet d'une haute montagne le lac Schahi en Persan Déria Schâhi (Mer Royale). Ce Lac qui a près de cent lieues de tour se présente comme une vaste mer, et l'on voit au milieu plusieurs Iles. La première qui se nomme Adaï Schâhi (l'Isle Royale) renferme quelques villages. Une autre se nomme Kiâsoun-kâlé, les autres ne sont que des Ilots ou des Rochers. Le lac Schâhi ne produit point de poisson et ses eaux sont salées et bitumineuses. Elles répandent une odeur tellement infecte que toutes les campagnes d'alentour s'en ressentent. Cette odeur est telle que marchant à travers les marais qui l'entourent pour en aller visiter les bords, mon cheval : Effrayé d'avancer, et qui il

me fut impossible d'y parvenir autrement qu'à pied. Il y a peu de bateaux sur ce lac si l'on peut même appeller ainsi les misérables barques qui servent de communication entre le Continent et les Iles.

Téssoutch gros bourg assez bien bâti à peu de distance du lac est dans un pays riche et bien cultivé. Il a beaucoup souffert par les tremblemens de terre et l'on y voit des ruines à moitié cachées par de beaux Jardins.

En suivant toujours les bords du lac, nous arrivames à Chébisstar au milieu d'une troupe de musiciens qui étaient venus audevant de Nous.

Chébisstar est un gros bourg bien bâti, fermé de murailles de terre, et environné de jolis Jardins, à huit fersenks (Parasanges) ou environ 12 lieues de Tauris.

Avant d'arriver à cette dernière ville, nous fimes une station de deux heures à Maïän village à moitié chemin de Tauris et de Chébisstar. Nous y fumes traités par les

Principaux Personnages de la cour de Tauris venus au devant du Général, et nous entrâmes dans la ville à 4 heures de l'après-midi, le 11 novembre.

Tauris. Tauris capitale de la Province d'Azerbaidjân, et résidence du Prince Impérial (Chahzâdé) Abbâs-Mirza qui en est le gouverneur, se découvre à la distance de près de quatre lieues. Elle fut presqu'entièrement détruite, il y a trente ans par un tremblement de terre. Cette ville est fermée de hautes murailles flanquées de tours, et ses Portes s'ouvrent et se ferment chaque jour au lever et au coucher du soleil. On y compte aujourd'hui dix mille maisons Persanes et un petit nombre d'arméniennes. Elle est bâtie de terre et de briques cuites au soleil, et la façade des maisons ne donne point sur les rues qui sont étroites et non pavées. Le Palais du Prince est assez vaste, mais n'a rien de bien magnifique. La Première cour qu'ils nomment Meidân est très-spacieuse, et l'on y voit quelques pièces de canon montées sur de mauvais affuts. Aux

environs, se trouvent quelques ruines assez curieuses, particulièrement celle d'une belle mosquée incrustée en albâtre, en Jaspe et en Marbre de toutes les couleurs. Tauris est suivant quelques uns l'ancienne Ecbatane capitale de la Médie. Nous y trouvames Monsieur de Nerciat Interprète de France résidant auprès du Châh-Zadé.

Nous séjournames quatre jours à Tauris.

La première journée fut presqu'entièrement consacrée au repos, on passa en pourparlers pour régler le cérémonial des visites qu'on devait faire au Prince et à ses Ministres.

Audience du Châh-Zadé abbas-Mirza

Le second jour, à onze heures du matin, nous nous rendimes au Palais du Châh-Zadé sur des chevaux qu'il nous avait lui-même envoyés.

Nous fumes reçus d'abord dans une petite salle par Ahmed-Khân Beglerbey ou Gouverneur de la ville qui fit écrire tous nos noms afin de nous présenter par ordre au Prince, et nous entrames sous sa conduite dans la seconde cour du Palais. Tous les Ministres étaient rangés debout en haie et dans le plus

grand silence devant le Prince qui était assis sur ses talons dans une salle basse toute ouverte, au fond de la cour. Nous fimes de dehors avec notre introducteur très profonds saluts, et nous entrames dans la salle où nous en fimes un nouveau. Le Prince était vêtu d'une robe de satin cramoisi couverte de perles et de pierreries, il avait à ses côtés un très-beau sabre, et sa tête était couverte de la coëffure ordinaire des Persans entourée d'un Schall Rouge. Il nous reçut avec dignité et en même temps avec bonté, et nous fit asseoir sur des fauteuils qui avaient été faits exprès pour nous. La conversation roula presque tout le temps sur l'art militaire des Français pour lequel il a une grande passion, et sur le desir qu'il avait d'instruire ses troupes à la française. Nous primes ensuite congé de lui avec les mêmes cérémonies qu'en entrant.

Abbäs-Mirza est d'une taille ordinaire, sa figure est belle pleine de douceur et animée par deux beaux yeux Noirs couverts de sourcils qui se joignent. Le Prince,

chose rare chez les Persans, est franc et loyal et
intrépide, son âme grande et généreuse ne
connaît point le mensonge qu'elle méprise ;
il est ennemi des Russes, véritable ami des Français,
et Napoléon qu'il appelle son Oncle est le modèle
qu'il se propose en tout.
Lorsque nous fûmes rentrés dans notre maison, il
nous fit inviter à un festin pour le soir.
Nous nous rendîmes à huit heures au Palais
dans la même salle où le Prince nous avait
donné audience. Nous fûmes reçus par le
Visir et par tous les grands de la cour de Tauris,
et peu de temps après, on nous servit un
magnifique soupé à la suite duquel le Prince
nous envoya par l'Intendant de la Garde-
Robe un présent à chacun. Ces présens con-
sistaient en un beau schall de Cachemire
en une pièce d'étoffe de soye brochée d'or ou
d'argent pour chaque personne de l'ambas-
sade. Le Général reçut plusieurs pièces d'étoffes,
plusieurs schalls, et deux sabres magnifiques, dont
l'un était le sabre de bataille du Prince.

Le troisième jour, le Prince ayant demandé à voir faire l'exercice à la françoise, Monsieur Verdier capitaine d'infanterie se rendit au Palais avec trois sous-officiers qui exécutèrent devant Abbas-Mirza le maniement des armes. Le Prince prit ensuite lui-même un fusil, et pria le Général de lui commander l'exercice qu'il avait un peu appris de Monsieur Bontemps officier du Génie François.

Le Général reçut pendant une partie de la matinée les visites des principaux personnages de la cour. Le soir, nous nous rendîmes chez le Grand-Visir Mirza-Buzurk qui nous avait invités à un repas après lequel nous eumes le spectacle ennuyeux de chanteurs et des danseurs.

Le Quatrième jour, le Général reçut encore des visites toute la matinée, et le soir nous soupâmes chez Ahmed-Khân Beylerbey ou gouverneur de Tauris et de toute la Province de l'Azerbaidjân.

Ahmed-Khân qui donna le premier à la Perse l'idée d'entrer en relation avec la France, est âgé d'environ 70 ans. Sa figure est belle et inspire le respect. Contre l'usage des Persans qui se teignent la barbe, il garde la sienne blanche. Il est ce qu'on appelle en Orient Thériaki, c'est-à-dire mangeur d'opium, et il en fait de si grands excès qu'il est le plus souvent dans une espèce de délire qui dure des heures entières. Ce fut une des raisons qui engagèrent le Châh-Zadé à le déposer, il y a quelque temps, mais la veille de notre arrivée à Tauris, il fut réhabilité dans sa place afin que les Français vissent qu'on protège leurs partisans. Il a beaucoup d'enfans, et sa mémoire est si dérangée qu'il n'en sait pas même le nombre qui s'élève à peu près à vingt fils sans compter les filles. Nous lui demandâmes qui était un jeune Homme que nous voyions debout

devant lui, il nous répondit qu'il ne le connaissait pas. C'était un de ses fils qui demeurait dans sa propre maison.
Nous partîmes de Tauris le 16 Novembre à deux heures après midi. Nous avions d'assez mauvais chevaux, et le Général ainsi que son frère qui avait été blessé à la jambe d'un coup de pied de cheval, reçurent chacun du Prince pour finir la route des litières couvertes de drap rouge et portées par des mulets. La nuit et un froid très rigoureux, nous surprirent à un village éloigné encore de plus de deux lieues de l'endroit où nous devions coucher, et ce ne fut que sur les neuf heures du soir que nous arrivâmes à Seïd-abâd village peu [sic] si misérable que nous fûmes contraints malgré le grand froid de coucher sous des tentes hors du village. On peut juger si nous dormîmes
Jusqu'à Zengân capitale de la Province du Hamsé, nous ne rencontrâmes rien de remarquable. Les villages de

Tikmé-Dach, de Turkmann, de Miana et d'Akkend, et d'Herman-Khâné furent nos stations successives. Tous les chefs de ces villages vinrent au devant de nous à plus de deux lieues, accompagnés de musiciens et d'une suite nombreuse montée sur de très-bons chevaux. Auprès de Miana le voyageur voit avec plaisir un superbe pont de briques de près de vingt arches que les Persans laissent tomber en ruines. On en voit un second près d'Akkend encore en plus mauvais état, et peu éloigné du Château du Diable ancien repaire de brigands bâti dans des rocs inaccessibles, et dominant une route étroite au milieu des montagnes.

Zengân. Zengân capitale du Hamsé au milieu d'un pays inculte et aride, est ceinte de hautes murailles de terre. On y compte deux mille maisons presque toutes désertes et un petit nombre d'arméniennes, et l'on y voit des bazars assez abon-

d'ailleurs pourvus de toutes sortes de marchandises. Cette ville appartient à Yemadj-Oullah-Khân Na-saktchi-Bachi ou chef de la Garde du Roi ; mais comme ses fonctions l'appellent à Théhrân son fils y commande en sa place.

Nous logeâmes dans son propre Palais qui est fort vaste, et le soir, il nous donna un grand repas auquel assistèrent tous les Principaux de la Ville.

Sultanié A 6 lieues de Zengân est l'ancienne ville de Sultanié qui n'est plus qu'un misérable village où nous arrivâmes à travers des ruines immenses. On y admire les restes de deux magnifiques Mosquées bâties de brique à l'Arabe, et on y voit sur une petite colline un Palais peu considérable où le Roi vient passer l'Eté.

Sultanié qui fut pendant un temps la Capitale de la Perse et la résidence de ses Rois, est bien déchue de son ancienne grandeur. Cependant c'est encore dans cette plaine que le Roi vient ordinairement camper pendant l'Eté, quoiqu'elle soit absolument nue et dépour-vue d'arbres, mais les montagnes environnantes

en rendant quelquefois le climat assez frais et même froid. Le Roi a comme je l'ai dit, sur une colline près de ce village une espèce de Palais qui est fort peu de chose et ne mérite même pas ce nom. La Plaine de Sultanié est arrosée par un ruisseau qui fait beaucoup de détours, et au bord duquel sont les tentes du Grand Visir et de tous les Seigneurs de la cour. Le Roi part pour Sultanié au commencement de Juin, et revient à Thehran à la fin de Septembre.

Sankala gros village fortifié où le Roi s'arrête ordinairement deux jours est à quatre lieues de Sultanié. Nous couchâmes le lendemain à Ebher petite ville de 5 ou 6000 habitans, le surlendemain à Siadchen pauvre village où je logeai avec deux de mes compagnons de voyage dans la maison d'un bon vieillard qui mit tout en étalage pour nous bien recevoir.

Le jour suivant, 26 Novembre, nous

Kasbinn ou Kazwinn — arrivames à midi à Kasbinn ou Kazwinn

grande et belle ville située au milieu d'un

pays riche et bien cultivé. À deux lieues

de la ville dans un chemin bordé de belles

vignes nous trouvames le Khân ou gouverneur

de Kasbinn qui venait lui-même au

devant du Général avec une suite de plus

de mille cavaliers, accompagné de musiciens

et de batteurs armés de massues qui firent

devant nous jusqu'à la ville mille sin-

geriès plus ridicules les unes que les autres.

Le Khân nous conduisit dans sa propre

maison où nous restames quatre jours

pendant lesquels on ne négligea rien pour

nous bien fêter.

Kasbinn ou Kazwin ville de plus de

60,000 âmes, entourée de hautes murailles,

flanquées de tours, fut pendant long-

temps la Résidence Royale; on y voit encore

un vaste Palais qui fut habité par plusieurs

Rois, et dont les ~~Pleadires~~ firent, dit-on,

distribuée sur les Plans d'un Français.

Le commerce de cette ville est très-considérable, elle renferme des bazars immenses fort bien construits où l'on voit régner la plus grande industrie, et où l'on trouve des fruits de toutes les saisons. Elle était autrefois célèbre par ses manufactures de sabres qui sont fort déchues de leur ancienne réputation, et le cèdent aujourd'hui à celles d'Isphahan et des Indes. Le Palais du Khân tout bâti en briques est assez considérable, et l'intérieur en est assez bien décoré.

Le Roi de Perse qui se mêle d'astrologie, ayant lu dans les astres, que l'ambassade pour être complettement heureuse, devait arriver à Théhrân le 4 décembre, il fallut pour lui plaire, rester quatre jours à Kasbeïn à exercer notre patience, et à maudire l'astrologie qui nous arrêtait ainsi à la veille d'arriver. Le soir du lendemain, le Khân nous donna dans la principale cour de son Palais, Illumination en lanternes de papier de couleur suivie d'un feu

d'artifice assez bien exécuté.

Nous nous occupames pendant notre séjour à visiter la ville et les Bazars où les amateurs d'antiques peuvent trouver quelques ressources en médailles, pierres gravées et camées. On y trouve aussi des étoffes fort Riches.

On nous régala la veille de notre départ des Marionnettes et Polichinelles Persans, et nous allames ensuite visiter l'ancien Palais Royal et ses Jardins ainsi que les manufactures de sabres.

De Kasbine à Théhrân, on compte environ 40 lieues ou 30 Fersénks ou Parasanges. Nous fumes quatre jours à faire ce chemin. et séjournames à Hassein-Abâd, à Kerboun-Abâd village près duquel nous trouvames un superbe Vestin dans le château de Kichla appartenant au Roi.

Le château est bâti sur une hauteur avec des Terrasses en Amphithéâtre au milieu d'un Grand Jardin arrosé par de nombreux canaux d'irrigation. Il est fort petit et ne renferme

~~Komal-Abâd~~ que trois ou quatre appartemens.

Komal-Abâd misérable village où nous trouvames Monsieur Jouannin Premier Interprête de l'ambassade de France, et Ali-Châh-Abbâs gros bourg fortifié de plus de 600 maisons, et entouré d'une innombrable quantité de vignes et de jardins furent nos deux dernieres stations. Il était tombé une neige si épaisse le jour de notre arrivée dans ce bourg que nous fumes près de dix heures à faire 6 lieues, tant les chemins étaient peu praticables, et glissans.

Thehrân Enfin le 4 décembre 1807, nous fimes notre entrée à Thehrân à quatre heures après midi. Fettadj-oullah Khan Nasaktchi Bachi ou chef de la Garde du Roi accompagné de près de trois mille hommes de cavalerie et d'autant d'Infanterie vint au devant du Général à deux lieues de la ville. Il nous invita d'abord à prendre part à un repas que nous

avait envoyé le Roi et qui était servi sous une riche tente auprès d'une petite mosquée en pleine campagne.

Lorsque nous fumes entrés dans la ville, on nous conduisit dans la maison du Grand-Visir Mirza Chéfi dont une partie était destinée au Général, et le reste de l'ambassade fut logé chez différens seigneurs de la cour.

Thèhrân ville située au fond d'une plaine immense et presque inculte, adossée à des montagnes qui le séparent de la mer caspienne, n'était il y a trente ans, qu'un gros village. Le célèbre Eunuque Aga-Muhammed-Khân oncle du souverain actuel, ayant conquis l'Empire par la force de ses armes, vint après les révolutions qui déchirèrent si longtemps, la Perse, s'établir dans cette ville qu'il fortifia et où il bâtit un palais très-vaste entouré de murailles et de fossés. Petit à petit, la ville s'aggrandit, et l'on y compte aujourd'hui environ 45,000 habitans. C'est la capitale actuelle de toute la Perse, et en particulier

de l'Irak-Adjémi quoique Isspahân lui dispute encore cet honneur, et Féth-Ali-Châh Prince Régnant y fait sa Résidence dans le château bâti par son oncle.

Théhrân est une ville fort laide; toutes les maisons sont bâties de terre et de briques cuites au soleil, et la façade ne donne point sur les Rues qui sont étroites, non pavées, et presqu'impraticable dans les mauvais temps pour les gens de pied, ce qui fait que l'on marche qu'à cheval. ~~Toutes~~ les Mosquées de cette ville sont petites et sans minarets. Il n'y a d'un peu remarquable que celle que l'on batit en face du Palais du Roi. La Place qui est devant ce Palais est belle et Reguliere. Elle forme un carré long bordée d'un coté par le Palais Royal, et des trois autres par de petits Batimens uniformes qui servent de Logemens aux gens de la Maison du Roi. On y voit d'un coté quelques petits arbres, et un ruisseau, et au milieu un mât élevé qui sert de Potence pour les criminels.

On entre sur cette place par deux portes toutes bâties de briques près de l'une desquelles se trouvent cinq ou six petites pièces de canon.

Les Bazars sont peu considérables et les seuls objets passables qu'on y trouve viennent d'Ispahan ou d'Europe par l'Inde, la Russie Asiatique ou la Mer Caspienne qui en est éloignée d'environ quarante lieues.

Quand on a vu une maison Persane, on les a vues toutes : les Persans n'ont qu'un seul mode de construction, et le Palais du Roi lui-même est distribué de la même manière que la maison du moindre de ses sujets, à l'exception seulement que les appartemens en sont plus vastes et les cours plus nombreuses et plus étendues. Voici la distribution d'une maison Persane.

On entre par une porte assez petite et de peu d'apparence dans une cour plus ou moins spacieuse suivant la qualité ou la richesse du propriétaire. Cette cour est pavée tout alentour de briques, et plantée au milieu de quelques

arbres épars çà et là sans simétrie dans deux parterres de fleurs séparés par un bassin de forme oblongue avec des jets d'eau. Au fond de cette cour, se trouve le bâtiment principal consistant en trois chambres au Rez de chaussée. Celle du milieu qui est la plus grande, s'appelle Divân-Khâné, et n'a pas de fenêtres. Elle ne se ferme qu'avec une grande tente qu'on élève et qu'on abbaisse à volonté à l'aide de cordes et de poulies. Cette salle est chez les grands la salle d'audience et celle des repas de cérémonie, et chez les simples particuliers le salon de compagnie. Les deux chambres latérales sont moins grandes et ont des fenêtres de menuiserie très-délicatement travaillées chez les gens riches, mais dont les vitres sont de diverses couleurs, et n'ont jamais plus de six pouces carrés. Dans les maisons ordinaires, au lieu de vitres, on colle du papier sur les fenêtres. Les trois autres cotés de la cour ne présentent qu'une simple muraille avec quelques petites chambres ~~[illegible]~~ au Rez de chaussée pour les domestiques. Le Harem ou appartement des femmes est

dans une seconde cour exactement semblable à la première. Les maisons n'ont ordinairement qu'un Rez de chaussée; il n'est que chez le Roi, et chez les Principaux Seigneurs qu'elles ont un étage au dessus.

L'Intérieur d'un appartement Persan n'est meublé que d'un tapis entouré de feutres fins sur lesquels ils s'accroupissent sur leurs talons, le dos appuyé contre la muraille. Ils n'ont pas d'autres sièges, et ne connaissent ni nos chaises, ni même les sofas à la turque garnis de coussins. Les murailles sont chez les gens riches ornées de fleurs peintes à fresque avec des embrasures dans lesquelles on met des tableaux; chez les particuliers ordinaires, elles sont blanchies avec du Platre, cependant elles sont le plus souvent simplement de terre dans laquelle ils mêlent de la paille hachée.

On voit dans quelques maisons des cheminées, mais elles ne sont la plupart du temps qu'un simple ornement, et les Persans ne se chauffent guères qu'à un feu de charbon dans un

Mengalé ou fourneau de terre ou de fer.
Les Toits de toutes les maisons sont plats, couverts de terre battue; un petit nombre sont couverts de dômes également en terre.
Quatre jours après notre arrivée à Thèhrân nous eûmes notre audience du Roi. Je rendrai compte de cette cérémonie à l'article du Newrouz les détail des deux fêtes étant à peu de choses près les mêmes. Parlons un peu des environs de Thèhrân.

Environs de Thèhrân. Hors des Portes de la Ville du côté du Nord, se trouve le Nigiaristân petite maison de plaisance bâtie par Mirza-Bouzurk Grand-Visir du Châh-Zâdé Abbâs Mirza et appartenant aujourd'hui à ce Prince. La maison est fort peu de chose et n'a rien de remarquable. Elle est flanquée du côté de l'Est d'une petite Tour en terre sur laquelle on voit une petite coulevrine en bronze montée sur un très-mauvais affût. Le Jardin long d'environ 600 pas et large de 300, est planté principalement de peupliers, la plupart très-

Jeune encore. le Jardin dont la forme est un
carré long, est entouré d'un mur à terre, et
coupé dans sa longueur par un petit canal dou-
blé de belles pierres et large d'environ trois pieds.
Il est formé par une source d'excellente eau qui
sort à gros bouillons et dont la profondeur est
considérable. Auprès de cette source, et au milieu
du jardin, le Visir a fait batir un cabinet de
marbre garni de bassins et de jets d'eau.
Le canal traverse ce cabinet, et va fournir
de l'eau à une fontaine éloignée du Nigiaristân
de près d'un quart de lieue.
Le mot de Nigiaristân signifie en Persan
lieu de Regard, ou Observatoire. Cette maison qui
tire sans doute son nom de la tour qui en dépend,
et du haut de laquelle la vue s'étend sur toute
la ville, et au loin dans la plaine, est peu digne
d'un Prince, et ne peut être comparée qu'à une
de nos petites maisons de campagne des plus
ordinaires.

Au delà du Nigiaristân, à un Ferseng
(1 lieue et demie) au Nord de Théhrân, sur

vet Kasri-Kadjâr maison de Plaisance des Kadjârs ou de la famille Impériale, bâtie en amphithéâtre sur la pente des montagnes qui terminent le plaine.

Je commencerai par parler du Château qui domine les Jardins.

Le Château est bâti en briques et en plâtre, et l'on y entre par une porte en bronze. Lorsqu'on a traversé un grand Corridor assez obscur, on laisse à gauche les Bains qui sont de marbre et très-spacieux, et l'on entre dans une grande cour plantée d'arbres, autour de laquelle sont les appartemens des femmes du Roi qui sont séparées par chambrées de cinq. Au milieu de la cour, il y a un grand bassin dans lequel, dit-on, le Roi leur fait prendre des bains. Il y a en outre dans cette cour deux grands sallons ouverts avec les portraits de plusieurs Rois et Héros fabuleux des Persans. L'on monte ensuite un escalier de 45 marches, et l'on entre dans un joli cabinet tout incrusté en glaces, et orné de quatre

figures de femmes. On remarque surtout dans ce cabinet deux portes en marqueterie d'un travail très-beau, et le plafond qui est orné de peintures assez délicates. C'est là le lieu où le Roi passe les nuits avec celles de ses femmes qu'il admet à ses faveurs.

En avant du château, du côté des Jardins, il y a une terrasse avec un canal qui descend en cascades à travers toutes les autres terrasses et les Jardins. On descend par un escalier couvert très-roide sur une autre terrasse où se trouve un Kiosk avec un salon orné de quelques peintures.

Devant le Kiosk, on voit une grande pièce d'eau couverte de petits canots qui servent à promener les femmes du Roi.

Au bas de cette terrasse, on entre enfin dans les Jardins qui sont assez bien entretenus et plantés d'un grand nombre d'arbres fruitiers et de quelques cyprès qui sont un arbre assez rare en Perse. Le canal qui vient de la terrasse supérieure les traverse dans toute leur longueur,

et au milieu se trouve un cabinet de marbre dans le même genre que celui du Nigiaristân, mais plus grand. Le tout est entouré d'un mur en terre flanqué de quatre tours avec autant de portes au dessus de chacune des quelles il y a un Kiosk.

A un Féisenk (une lieue et demie) sud de Thèhrân sont les ruines de la célèbre ville de Ragès qui du temps de la conquête de la Perse par Alexandre, avait dit-on plusieurs lieues de tour, et renfermait des millions d'habitans. L'enceinte qui est immense est assez bien conservée, mais j'ai peine à croire que cette ville ait jamais eu l'étendue et la population qu'on lui prête. La citadelle dont il ne reste que quelques pans de murailles en briques et en terre, était bâtie sur un rocher au nord de la ville. Les seules ruines entières qui subsistent sont celles d'une tour ronde en briques cuites bien cimentées, et présentant tout autour à l'extérieur vingt quatre arêtes. Mais cette tour ne remonte

qu'au temps des Sultans Seldjoucides. On lit sur le couronnement une inscription en caractères cufiques. Sa hauteur est d'environ quatre vingts pieds. Du reste la plaine présente une quantité immense de débris de poterie de toute espèce. Près de la tour, il y a aujourd'hui un petit village connu sous le nom de Rey au bord d'un étang très-poissonneux. Les fondemens d'un grand nombre de maisons, et des murailles de briques éparses çà et là indiquent encore bien l'emplacement de cette ville.

À dix minutes de distance de Rey, se trouve le village de Châh-Abdul-azim. C'est un lieu sacré où le Roi et toute la cour vont faire de fréquens pélérinages. Il y a au milieu d'un jardin planté d'un grand nombre d'arbres une mosquée surmontée de plusieurs dômes. On est assailli à l'entrée de ce village d'une quantité prodigieuse de mendians qui mettent pour ainsi dire, à contribution les pélérins qui ne cessent d'aller et de venir. Châh-Abdul-Azim est un des plus grands villages des environs de Téhéran.

Notice sur les Révolutions de la Perse.

Nadir-châh eut pour successeur son neveu Adil qui après un règne de courte durée, fut remplacé par son frère Ibrahim. Timur-châh qui régnait à Cabul, à Candahar &c. &c. profitant des désordres de la Perse, assiégea Méchhéd, et s'en empara après un blocus de huit mois.

Après une horrible anarchie, Kérim-Khân un des successeurs de Nadir-châh, monta sur le trône en 1758. Il ne voulut jamais porter le titre de Châh, et se contenta de celui de Vékil (Régent). Il mourut en 1779.

Lorsqu'il fut mort, plusieurs de ses parens se disputèrent le trône entre autres Ali-Murad, et un nommé Djaffer qui fut détrôné par le célèbre eunuque Aga-Muhammed-Khân qui s'était fait un

Gashrie.

parti dans la Province de Mazendéran. Il avait été fait eunuque par ordre

de Kérim-Khân lorsque celui-ci détrôna son père en 1762. Aga-Muhammed-Khân ne prit jamais le titre de Roi, et il désigna pour son successeur son neveu Baba-Khân, gouverneur de Chirâz qui règne aujourd'hui sous le nom de Fét-ali-châh.

Agâ-Muhammed-Khân avait transporté le siège de l'Empire d'Ispahân à Théhrân, parceque cette dernière ville est plus voisine du Mazendérân sa patrie où il faisait passer des trésors, en cas que de nouvelles révolutions le forçassent à s'y retirer. Cette première ville avait été prise par les Afghâns qui la rasèrent en partie. Son neveu le Roi Régnant a suivi son exemple, et la ville de Théhrân qui il y a trente ans, n'était qu'un bourg s'aggrandit et voit croître sa population de jour en jour.

Du gouvernement de la Perse

Le gouvernement de la Perse est une Monarchie absolue et héréditaire qui n'est point contrebalancée comme en Turquie par aucun corps, soit civil, soit militaire capable

de faire trembler le souverain. Il n'y a ni Janissaires ni Vlémâhs, et toutes les Loix tant civiles que Judiciaires se bornent à la volonté suprême du Roi qui seul a le droit de condamner à la mort, et accorde ce droit à ceux de ses fils et aux Khâns qui gouvernent les Provinces. Il n'y a point de même que chez les Turcs, de ces Mehkèmes ou Tribunaux dont les Juges sont vendus à prix d'argent. Toutes les affaires criminelles sont portées devant le Roi ou le Prince qui gouverne la Province, et les affaires contentieuses devant leurs Visirs. Chacun plaide sa cause soi-même, et celui qui crie le plus fort a souvent raison.

Le Gouvernement est composé: 1.° d'un Grand-Visir dont l'autorité est fort peu de chose, quoiqu'il réunisse en lui seul presque tous les ministères. 2.° D'un second Ministre nommé Emined-dèvlet (l'appui du Gouvernement). 3.° D'un Sécrétaire Général d'Etat, de plusieurs autres Sécrétaires d'Etat dont l'un a le Département des Finances, d'une Espèce de Ministre

de la Guerre qui est en même temps Pich-khidmet-Bachi ou premier Valet de Chambre du Roi, ou bien Grand-chambellan si l'on veut et enfin d'une infinité de Mirzas Secrétaires ou Ecrivains et Officiers tous attachés à la Cour. Les Provinces sont gouvernées par des Châh-Zadés (Fils du Roi) qui ont aussi leurs Vézirs et leurs Ministres, et par des Khâns et des Beylerbeys qui ruinent les Peuples confiés à leur Administration.

Les Paysans sont serfs, et dépendant d'une multitude de Khâns qui s'enrichissent à leurs dépens.

Des différentes Nations répandues dans le Royaume de Perse.

La majeure partie des habitans de la Perse est composée de Mahométans Chiias ou de la secte d'Alê qui est elle-même partagée en plusieurs sections, telles que par exemple celles des Sabis, des Ali-Ullâhs, des Soufis &c. &c.

On distingue les Musulmans Persans en deux classes; 1°. Les Persans descendus des Tribus turques, ou tartares, Curdes, Arabes et Lauras qui envahirent la Perse, et qu'on peut appeller le

Leur nombre n'excède guères celui de 80,000 individus. 1°. Les Tât ou Tadjik qui sont proprement les descendans des anciens Persans qui ont adopté la Religion Mahométane lorsqu'ils furent soumis par la force des armes, et qui sont presque considérés comme des sujets par les premiers.

On trouve aussi en Perse un assez grand nombre de Musulmans Sunnis ou de la secte d'Omar. mais la plupart cachent soigneusement leur croyance, et affectent à l'extérieur de paraître Chiias.

Depuis les dernières révolutions, presque tous les Arméniens pour se soustraire aux persécutions et aux exactions dont ils étaient accablés, ont émigré soit en Turquie soit dans l'Inde. Le reste est aujourd'hui dispersé, et leur nombre ne s'élève pas à plus de 6 ou 7000 âmes. Les Catoliques sont encore infiniment moins nombreux, presque tous étrangers, Georgiens, Arméniens &c. et seulement de passage.

Les Guèbres ou Parsis sont aujourd'hui en très petit nombre en Perse, presque tous ont émigré

dans l'Inde pour se soustraire aux persécutions des Persans. On en compte une centaine à Théhrân, autant à Ispahân et quelques villages aux environs de Yesd et dans la province de Kermanchâh. La plus grande partie sont Jardiniers ou Maçons. Ce sont en général de fort honnêtes gens, et les Persans eux-mêmes, tout en les méprisant, ne peuvent s'empêcher de leur rendre cette justice. Ce sont les plus fidèles de tous les domestiques. Il est très-difficile de rien savoir de juste touchant leur Religion dont ils font un grand mystère, ne cherchant point à faire de prosélytes, et ils n'aiment point à être questionnés sur cet article. Voici tout ce que j'ai pu apprendre de l'un deux.

Nous reconnaissons, me dit-il, un dieu seul et unique, et le soleil est pour nous l'emblème mais non l'Image de ce dieu. À son lever et à son coucher, nous le saluons et nous lui adressons ~~nos~~ prières, non comme à dieu, mais comme à l'ouvrage le plus parfait et le plus bienfaisant de la divinité.

Le feu étant de la même nature que le soleil, a comme lui, des droits à notre respect, et

Cependant nous sommes loin, comme on le prétend de l'adorer, mais nous ne pouvons dans aucun cas l'éteindre, ni jeter d'eau dessus.
Il me dit encore que les Musulmans étaient immondes pour eux, de même que plusieurs espèces d'animaux qu'ils n'oseraient toucher sans se croire souillés, par dessus tous le chat.
Il me fut impossible malgré tous mes efforts, d'en rien apprendre davantage.
Le Guèbre est foncièrement fourbe, dissimulé, menteur et perfide, mais il a le grand art de cacher sa fausseté sous les dehors d'une politesse raffinée, et même excessive qui prévient d'abord l'étranger en sa faveur. Ce qui plaît surtout en lui lorsqu'on sort du pays des Turcs, c'est qu'il n'a rien de ce fanatisme et de cette morgue barbares qui rendent les Ottomans si odieux aux Nations civilisées. Un Perse, un Chrétien, un Guèbre, un Musulman jouissent absolument des mêmes droits, et se donnent entre eux le <u>sélam-alékim</u> qui chez les Turcs, ne se donne qu'entre musulmans.
On ne voit aucune distinction avilissante dans

le costume, dans la coëffure ni dans les couleurs, et à l'extérieur, rien ne distingue entre eux les differens peuples qui habitent la Perse. Un Chrétien peut même parvenir aux places, et être revêtu des titres de Khan de Mirza &c.a Mais leurs bonnes qualités sont bien ternies par leurs nombreux défauts. Si le Persan n'est point fanatique, il est superstitieux, sans doute, hypocrite. Il est libéral de promesses, et il est impossible de pouvoir jamais compter sur sa parole. Dans les affaires sérieuses, comme dans le commerce ordinaire de la vie, il ne peut s'empêcher de mentir, et l'étranger doit toujours conserver avec lui un ton et un air de supériorité capables de lui en imposer, autrement s'il montrait de la faiblesse ou qu'il pliât, il tomberait insensiblement dans le mépris, deviendrait le jouet de l'un des peuples les plus fins et les plus adroits de la terre, et n'obtiendrait jamais que de vaines promesses dont ils sont fort prodigues.

L'avarice et l'avidité sont encore un des points principaux du caractère Persan. Dans quelques

Provinces, ils sont même lâches, et peu propres à la guerre. Mais on doit leur rendre cette justice, que tous les usages qu'ils connaissent supérieurs aux leurs, ils ne font aucune difficulté de les adopter, et qu'ils seraient susceptibles par leur intelligence et leur bonne volonté d'une prompte civilisation, s'ils n'étaient point séparés de l'Europe par un espace aussi immense.

Des mœurs et coutumes des Paysans.

Les Paysans ont, en général, des mœurs assez douces; et quoique quelques uns les aient taxés de férocité, je n'ai jamais rien remarqué en eux qui pût leur mériter ce reproche. Ils font peu de cas du beau sexe, et beaucoup d'entre eux préfèrent un joli garçon à une jolie femme. Le vice est porté à un tel point chez eux, que personne ne cache son goût, et que chacun parle publiquement de ses mignons, comme il parlerait de ses maîtresses.

Ils se marient fort jeunes, ce qui fait que les hommes s'énervent de bonne heure, et que les femmes vieillissent plus vite qu'en aucun lieu du monde, quoiqu'elles aient naturellement un

Beau sang. Rarement un Persan à moins qu'il ne soit très-riche, prend-il plus d'une femme.
Autant la plupart sont sales sur leurs habits, autant ils attachent d'importance à la propreté de leurs maisons. Leurs cours sont toujours exactement balayées, leurs tapis et leurs feutres soigneusement battus, et jamais ils n'entrent dans un appartement avec leurs souliers qu'ils ont toujours soin de laisser à la porte.
Le Persan se lève à la pointe du jour, et fait sa prière du matin, presque toujours à haute voix. Ensuite, si c'est un Homme en place il sort de son Harêm ou Intérieur, et passe dans la première cour de sa maison où il donne audience à ceux qui dépendent de lui. Vers onze heures, on lui apporte sur un plateau de cuivre étamé un déjeuné qui consistant en pain, fromage, herbes crues ou fruits, après lequel il se lave les mains et la barbe, et se rend à la Cour, ou si c'est un simple particulier, il va vaquer à ses affaires, ou reste simplement chez lui à ne rien faire. A midi, il fait

une seconde prière, et à deux heures, surtout en été, il s'enferme et dort jusqu'à quatre ou cinq. Au coucher du soleil, il fait sa dernière ablution et sa troisième Prière après laquelle on lui apporte son diner qui consiste le plus souvent en un seul plat de Pilaw qu'il mange sans pain. Il reçoit ensuite ses amis avec lesquels il fait la conversation jusqu'à onze heures, minuit et quelquefois qu'il se couche. Les Marchands et les gens du peuple mènent à peuprès le même train de vie, à l'exception qu'ils se rendent de grand matin dans les basars à leurs boutiques d'où ils ne reviennent qu'à neuf ou dix heures du soir.

Amusemens des Persans. Leurs amusemens consistent le plus souvent en de grands soupés à la suite desquels ils font venir des musiciens et des danseurs, et dans lesquels ils sortent souvent des bornes de la frugalité et de la tempérance, surtout lorsqu'ils font usage du vin et de l'eau de vie qu'ils aiment passionnément, et dont ils ne peuvent boire sans en faire des excès.

Ils sont aussi grands amateurs des courses à cheval, du Djirid Persan, des combats de Coqs et de Béliers et principalement de la chasse. Ils la font de plusieurs manières, à l'oiseau de proie et aux chiens, mais ils ne mangent jamais d'un gibier qui aurait été touché par un de ces animaux. Il y a parmi eux des chasseurs très adroits, quoique le plus grand nombre ne soient armés que de fusil à mèche. Il n'y a rien de si plaisant que de les voir obligés de battre le briquet toutes les fois qu'ils veulent tirer un coup de fusil.

On trouve en Perse beaucoup de perdrix, de faisans, de pigeons, des gazelles, des chèvres sauvages, des Lièvres, des Lapins, quelques sangliers, des cerfs et des ânes sauvage, dont les Persans mangent assez volontiers, et dont la chair quoiqu'un peu ferme n'est pas désagréable au goût.

Leur cuisine est fort peu appétissante pour les Européens, et leur manière de manger est d'une malpropreté dégoûtante. Ils ne se

servent ni de cuillers ni de fourchettes, et prennent tout avec leurs doigts même les choses liquides. Ils pétrissent dans leur main droite un morceau de chaque plat, et ils font de tous une boule qu'ils jetent dans leur bouche, et qu'ils avalent presque d'un seul coup.

Ils sont grands amateurs de confitures et de sucreries qu'ils font assez bien.

Les Persans sont presque aussi grands fumeurs que les turcs; ils ne font point usage de la pipe, mais du Kalioun connu en turquie sous le nom de Narguilé. C'est une caraffe d'eau surmontée d'un tuyau de bois sculpté, et d'une espèce de fourneau en terre cuite couvert d'or ou d'argent émaillé, et dans lequel sont le tabac et le feu. On tire la fumée par un autre tuyau de bois adapté au premier, et qui est quelquefois de cuir plissé en élastique. La fumée avant d'entrer dans ce second tuyau passe par l'eau, et de cette manière est dégagée de tout ce qu'elle a de plus âcre. Du quart d'heure

en quart d'heure, les Persans se font apporter le Kalioun, et en tirent quelques gorgées.

Chardin. On raconte un trait assez plaisant d'Abbas le Grand auquel l'habitude de fumer déplaisait fort, et qui voulait en guérir ses courtisans. Il les fit un jour tous inviter à venir dans son Palais fumer d'un tabac délicieux qu'il avait, disait-il, reçu de Chiraz, et il fit en même temps remplir tous les Kaliouns de crotin de cheval desséché. Lorsqu'ils arrivèrent, on les leur présenta, et pour faire leur Présenta et pour faire leur Cour au Roi; Ils s'écrièrent tous ensemble que le tabac était délicieux. Quelle est donc, dit alors en riant Abbas, la saveur de cette drogue qu'on ne peut pas distinguer d'avec du crotin de cheval! Et il congédia en même temps ses courtisans qui se retirèrent pleins de confusion.

Cette aventure ne dégoûta cependant point les Persans du Kalioun, et ils en font encore aujourd'hui un très-grand usage. Le Roi Feth-Ali-Châh lui même en est grand amateur, et il en a plusieurs garnis de diamans et de pierreries

d'un très-grand prix. Tous les gens riches y mettent en général un grand luxe.

Des arts et métiers chez les Persans.

Quoique la plupart de nos arts soient encore inconnus aux Persans, il en est cependant dont ils ont quelques notions, et quelques uns même dans lesquels ils excellent. On voit chez eux des peintres, des graveurs, des émailleurs &c &c &c.

Leur peinture quoique encore dans l'enfance ne m anque cependant point d'une certaine vivacité de coloris qui plaît à l'œil. Mais ils n'ont n'ont aucune idée des proportions ni de la perspective. Ils font en grand les portraits de leurs Rois, de leurs Héros fabuleux et de tous les personnages qui se sont rendus célèbres ou recommandables dans leur pays. Ils font aussi d'énormes tableaux où ils représentent des batailles, des Chasses, ou bien le Roi sur son trône entouré de ses fils et de ses courtisans, et il y a des peintres Persans qui attrapent souvent la ressemblance. Ils sont surtout habiles dans l'art de peindre les fleurs et les oiseaux à fresque, et ils ornent quelquefois de cette manière leurs appartemens, ce qui leur

donne un air de fraîcheur et de gaîté qui réjouit agréablement la vue.

Ils ont des graveurs fort habiles sur métaux et sur pierre, dont le principal talent est de faire de fort beaux cachets montés en or ou en argent; des orfèvres qui imitent fort adroitement tout ce qu'on leur présente; des tailleurs de diamans, et des Emailleurs qui font de fort jolis ouvrages, entre autres des fourneaux à Kalioun. Les bijoux d'or et d'argent émaillés en Perse sont très-recherchés dans toute l'Asie.

Ils entendent fort bien la marqueterie, et l'on voit dans plusieurs Palais du Roi, et ~~particulièrement~~ notamment à Kasri-Kadjar près de Téhéran des portes dans ce genre d'un fini parfait. Elles sont recouvertes de ~~petits~~ morceaux de nacre, d'yvoire et de divers bois précieux formant toutes sortes de dessins, et taillés et incrustés avec tant d'art qu'on a peine à concevoir un travail aussi extraordinaire.

Il sort des Manufactures d'Ispahan des étoffes d'or et de soye fort belles, et de celles de Kachan

une sorte d'étoffe de soye qui imite le Schalle.

On fabrique encore à Ispahan et dans le Khorassan des sabres et des poignards damasquinés qui passent pour l'emporter sur ceux même de Damas.

Du Costume Persan. Le costume des Persans est presqu'entièrement composé d'étoffes fabriquées dans leur pays. Ils portent sur la tête un bonnet de peau de mouton de Bucharie ou d'Astrakan autour duquel les gens en place roulant un Schalle dans les cérémonies seulement. Ce bonnet se nomme Burk ou Koulâh.

L'ensemble de leur habillement est plus leste et plus élégant que celui des Turcs. Les Seigneurs de la cour portent des Pelisses d'étoffe d'or et des ceintures de même étoffe dans laquelle les gens de guerre ont toujours un poignard et à leur côté un sabre. Les gens de Loi portent simplement dans leur ceinture un rouleau de papier.

De la Musique et de la Danse. En parlant des amusemens des Persans j'ai oublié de dire un mot de leur Musique et de leur Danse.

Leur Musique est au moins aussi pitoyable que

que celle des turcs ; et ils ont à peuprés les mêmes instrumens. Leur chant est plus mêlé de roulades que celui des premiers, en quoi on peut les comparer de même que sous beaucoup d'autres rapports aux Italiens. Leur danse ne le cède en rien à leur musique, j'en ai parlé à un autre article. J'ajouterai seulement qu'outre leurs danseurs Ils ont aussi des danseuses qu'ils font venir dans leurs Harems pour divertir leurs femmes.

Des Femmes Persanes. Il est fort difficile de rien savoir de juste sur les femmes Persanes qui sont beaucoup plus resserées encore que les femmes turques. En Turquie, vous rencontrez à chaque pas des femmes de tout agé voilées à la vérité, mais cependant de manière que leur visage n'est pas tout à fait invisible. En Perse au contraire, à peine en rencontrez-vous un petit nombre couvertes de la tête aux pieds d'un grand drap de lit, et y voyant clair qu'au travers d'un point à jour qui leur couvre les yeux ; on ne peut mieux les comparer qu'à un matelas ambulant ; encore ne sont-ce que de vielles femmes ou des femmes du peuple, car les jeunes ne sortent que deux ou trois fois l'année

à cheval pour aller visiter leurs parentes ou amies, et un Esclave ou un Eunnuque conduit leur cheval par la bride. Dans l'Intérieur, leur costume ne consiste qu'en une chemise et un pantalon bourré en coton.

Je ne me hazarderai point à dire ce qui se passe dans les Harems, mais je crois que les intrigues doivent y être moins communes qu'en aucun lieu du monde, et que la jalousie des Persans est rarement en défaut.

Chaque Persan peut épouser jusqu'à quatre femmes légitimes, et avoir autant d'esclaves qu'il peut en entretenir. Le Roi, dit-on, en a plus de trois mille.

Les femmes publiques sont aujourd'hui assez rares en Perse, du moins à Théhran résidence du Roi.

Des Troupes Persanes.

La Cavalerie fait la plus grande force des armées Persanes, et elle est armée de casques d'acier, de cottes de mailles, de boucliers

et de lances, mais cette cavalerie ne sait point se battre en bataille, et ne pourrait supporter le choc de notre cavalerie de ligne, ni entamer notre Infanterie.

Leur Infanterie qu'ils nomment Tafenktchis (Fusiliers), est tout ce qu'on peut voir de plus pitoyable. Chaque soldat est armé d'un fusil à mèche et d'un sabre.

Comme chaque Khan de l'Empire est obligé de fournir d'en fournir un certain nombre, ce sont tous des malheureux ramassés dans les villages, et auxquels on donne une paye fort modique.

Des Officiers Français ont pendant l'Ambassade du Général Gardanne organisé à Tauris une nouvelle Infanterie sur le pied des Armées Françaises, et ils ont fait fabriquer plusieurs centaines de fusils qui ne le cèdent presque en rien à ceux même que l'on fait en France. Monsieur Verdier aujourd'hui chef de Bataillon, a formé comme par miracle, plus de six mille hommes en six mois aux maniements des armes et aux Manœuvres.

de l'infanterie.

Notre artillerie est encore jusqu'ici une chose presque inconnue aux Persans. Ils ont bien à la vérité quelques gros canons qu'ils prirent à Ormus lorsqu'ils en chassèrent les Portugais, et d'autres qu'ils enlevèrent aux Russes dans la dernière guerre, mais ils ne savent point en faire usage, et ils sont démontés, ou sur de mauvais affûts dans la cour du Palais Royal.

Ils se servent à la guerre de petits fauconneaux placés sur des chameaux; voici de quelle manière.

Chaque chameau orné de deux drapeaux, porte une de ces petites pièces qu'ils nomment zemboureks, placée sur un pivot pour pouvoir la pointer à volonté, et un zemboureKtchi ou artilleur vêtu et coëffé d'une manière burlesque. Lorsqu'ils ont chargé leurs pièces, on fait avancer pêle mêle tous les chameaux au grand trot, et quand ils sont à la portée de l'ennemi, ils font une décharge générale, et reviennent promptement sur leurs pas, mais dans une telle confusion et un tel désordre qu'ils se font plus

de mal à eux-mêmes qu'à leur ennemi.

On a essayé d'établir à Ispahân une fonderie de canons dirigée par Messieurs Fabrier et Rebout Officiers Français d'artillerie qui ont eu dans les commencemens beaucoup d'obstacles à vaincre de la part des Persans eux-mêmes, mais qui sont enfin parvenus à fondre et à forer une vingtaine de belles pièces jusqu'au moment où les Français ont quitté la Perse.

Le corps des Zembourektchis est commandé par Zembourektchi-Bachi nommé Muhammed Khân qui jouit de peu de considération à la cour, et le corps de l'artillerie proprement dite ou des Toptchis par un Toptchi-Bachi nommé Ahmed-Khân.

La garde du Roi de Perse est composée de quelques centaines de Tufenktchis ou fusiliers, d'une grande quantité de cavaliers qui marchent derrière lui armés de sabres et de lances, de bourlières de carabines et de pistolets, et d'un certain nombre de Nasaktchis ou gardes de l'intérieur.

Ces gardes sont au nombre de quatre ou cinq cents, tous coëffés d'un chall et armés d'une hache d'acier des Indes, d'un sabre et d'un bâton terminé en masse,

Ils sont toujours auprès du Roi, et sont chargés de la Police de son Palais qu'ils font à coups de Hache ou de Masse. Fenadj-Oullah-Khân dont nous avons déjà parlé, chef de la Tribu des Efchârs, est leur chef, et jouit d'une grande considération à la Cour dont il est un des Principaux Seigneurs.

Il y a outre des Nasaktchis des Massiers armés d'un sabre et d'une masse d'Armes en Fer.

Châtirs ou Coureurs du Roi de Perse

Les Châtirs ou Coureurs du Roi de Perse sont d'une agilité surprenante. Ils précèdent et suivent à pied pendant des heures entières le Roi qui presque toujours galoppe, et jamais on ne les voit rester en arrière. Ils sont vêtus très-légèrement, et coëffés d'un casque d'une forme Ridicule, de diverses couleurs et surmonté d'un Panache. Pour être reçu Châtir, Chardin dit qu'il fallait autrefois, parcourir à pied un espace d'environ trente lieues en quelques heures, c'est ce qu'on appellait la fête du Châtir; mais il paraît qu'aujourd'hui on s'est relâché sur sur cet article, car je n'en ai jamais entendu citer d'exemple moderne.

Outre les Châtirs, le Roi a toujours devant lui

lorsqu'il sort ou autrement ses Ferrachs qui sont les exécuteurs de sa justice, et qui armés de longues gaules, frappent à tort et à travers sur la foule qui se trouve sur le passage du Roi. Malheur à ceux qui ne se rangeraient pas, ils périraient peut-être sous les coups. Tous les Grands de l'Empire ont aussi leurs Ferrachs autour d'eux lorsqu'ils sortent, pour écarter la foule. Lorsque le Roi est sur son trône, au milieu de sa cour, le seul mot de Ferrach! est un arrêt de mort pour celui qui a osé lui déplaire, et il est aussitôt poignardé par ces espèces de bourreaux; mais les exécutions de ce genre sont rares sous le Roi actuel qui pour un monarque de l'Asie, n'est point sanguinaire.

Des supplices des Persans.

Néanmoins les supplices des Persans sont extrêmement cruels. Lorsque Feth-Ali-châh Prince Regnant monta sur le trône, il fit exécuter en un seul jour douze mille individus coupables de révolte, et dont les têtes furent jetées au milieu des bazars de Kasbinn.

La punition la plus ordinaire est la bastonnade sous la plante des pieds. On couche le coupable sur le dos, on lui élève les pieds nuds qui sont liés à une

pièce de bois que deux hommes tiennent chacun par un bout, et deux autres hommes frappent à tour de bras avec des baguettes pliantes le nombre de coups qui a été ordonné. On en donne quelquefois jusqu'à deux mille, et ceux qui ont souffert cette punition restent le plus souvent estropiés le reste de leur vie, s'ils ne périssent pas.

Un souverain qui prend les rênes de l'Etat, fait ordinairement crever les yeux à tous ses frères pour les empêcher de lui nuire ou de le détrôner. Les voleurs sont foulés aux pieds des Eléphans, et les assassins écartelés ou éventrés. Les Grands Seigneurs sont décapités.

Des Astrologues et des Médecins Persans.

Un Peuple aussi ignorant que les Persans doit naturellement être superstitieux. Aussi il n'y a point de pays au monde où il y ait plus d'astrologues qu'en Perse, quoique les casuistes Mahométans désapprouvent hautement l'astrologie, la regardant comme contraire aux principes de l'Koran qui leur apprend que la volonté de dieu n'est connue que de lui seul.

Les Persans n'entreprennent jamais un Voyage, ni aucune action quelconque, sans avoir préalablement consulté un astrologue qui après avoir tiré le sort au moyen de quelques calculs, et examiné sa monture et les astres, décide si la chose doit se faire ou non. Presque tous les médecins Persans sont astrologues, ainsi l'on juge de quelle manière doivent être traités les malades, qui dès que le sort n'est pas favorable, sont regardés comme incurables, et périssent victimes de l'ignorance dans laquelle est plongée leur nation. Le Roi de Perse actuel Fèth-Ali-Chàh quoique homme d'esprit, se mêle aussi d'astrologie, mais je crois que c'est chez lui un Moyen Politique plutôt qu'une Réelle Superstition. Les Mollahs ou Prêtres qu'on appelle en Turquie Imams sont aussi très-souvent astrologues. Ce sont les Ministres des Mosquées et les Docteurs de la Loi. Cette classe est généralement fort mal composée en Perse, et tous les Mollahs à l'exception d'un très-petit nombre, sont très-Fanatiques et très-Hypocrites. Ils ne marchent qu'avec l'air le plus recueilli, marmottant sans cesse entre leurs dents

des prières et des imprécations contre les Chrétiens. Leurs fonctions se bornent à prêcher au peuple dans les Mosquées ou sur les Places Publiques, et beaucoup font le métier de Maîtres d'Ecoles. Ils sont distingués des autres Persans par leur Kaba ou Robe qui croise sur la poitrine, et par leur coëffure autour de laquelle ils roulent d'une manière qui leur est particulière une Schall ou une pièce de Mousseline des Indes. Les Mollahs peuvent se marier, et la continence est pour eux un péché. Leur chef qu'on appellait autrefois Sadr ou Scheik ul Islam, et dont le nom a été changé en celui de Mollah Bachi, occupe un rang fort peu considérable à la cour, et n'a pas à beaucoup près la même influence ni le même pouvoir que le Muphti de Constantinople.

Il y a aussi en Perse une assez grande quantité de Derviches qui sont tous des Vagabonds, et un petit nombre d'Emirs ou descendans fort-disputés de Mahomet, qui de même qu'en Turquie portent le Turban Vert.

Les Mosquées sont aujourd'hui fort mesquines en Perse, et n'ont pour la plupart rien qui les distingue à l'extérieur des autres maisons. Dans l'intérieur, ce sont de petites ~~maisons~~ chambres couvertes d'une natte, et dans lesquelles on peut boire, manger ou dormir si l'on veut. Peu de Persans vont à la Mosquée, et leur Religion ne les y oblige pas. Il suffit de prier Dieu chez soi. Jamais on n'y voit ni le Roi, ni les Grands, et elles ne sont fréquentées que par le Peuple.

Depuis plus d'un siècle, les Persans le Peuple le plus jaloux qui existe, ont retranché de leurs Mosquées les Minarets qui en faisaient le plus bel ornement, parcequ'ils prétendent que le Muezzin (celui qui appelle à la Prière) peut de dessus ces espèces de tours, appercevoir leurs Femmes dans l'Intérieur de leurs Maisons. Aujourd'hui les Muezzins crient simplement de dessus le toit de la Mosquée qui est ordinairement plat comme celui des autres maisons. On voit à Ispahan, à Tauris, à Sultanie et dans quelques autres parties de l'Empire, les

ruines de plusieurs belles Mosquées en briques avec des minarêts. L'une des Mosquées de Sultanié en avait jusqu'à huit d'une hauteur prodigieuse. Les Portails de ces anciennes Mosquées ruinées dans les Révolutions de la Perse, sont assez bien conservés, et quelques uns sont incrustés en albatre et en Jaspe. On bâtit aujourd'hui à Thèhrân une assez grande Mosquée couverte en Dome.

Auprès de chaque Mosquée, se trouve ordinairement une école publique dirigée par un Mollâh qui apprend à une vingtaine d'enfans à lire, à écrire et à réciter des Vers de leurs plus fameux Poëtes. Nos moindres écoles de Village l'emportent sur ces établissemens qui sont les seuls collèges où s'instruise la Jeunesse. Il n'y a que les Particuliers Riches qui entretiennent chez eux un Précepteur pour leurs Enfans.

Il n'y a aucun Ordre ni Discipline dans ces écoles, et lorsqu'un Etranger passe devant la Porte, il est accablé d'injures autant

de la part du maître que de celle des Ecoliers.

Fêtes des Persans. Nous allons maintenant parler des Fêtes des Persans. Nous commencerons par les Tâziés (ou desolations). Il est impossible de se faire une idée de ces Fêtes lorsqu'on ne les a pas vues, et très-difficile d'en faire une description exacte même quand on les a vues. Ce sont des espèces de Jeux funèbres établis en commémoration du Martyre de l'Imam-Husseïn et de son frère Hassan massacrés par l'ordre de Jezid calife de Bagdad. Ces spectacles commencent le premier jour de Muharrem et durent dix jours; On ne peut mieux les comparer qu'aux mystères de la Passion que l'on représentait en France dans les 14ème et 15ième siècles.

Pendant ces jours de Deuil, toutes les Mosquées sont tendues de Noir, et l'on voit dans tous les carrefours et sur toutes les Places des espèces de Reposoirs garnis de Pots de Fleurs, et de clochettes d'acier, d'armes de toutes espèces, et couvert d'une grande tente sous laquelle se trouve une chaire. Un Mollah placé sur cette chaire, chante d'un ton tout à fait lamentable des Jérémiades,

et l'on entend tout l'auditoire pousser des gémissemens et fondre en larmes comme chez nous le jour du Vendredi Saint. des Hommes presque nuds parcourent la ville, les uns se frappant la poitrine à coups redoublés, et d'autres s'enfonçant des couteaux et des cadenas sous la chair, en criant ou plutôt hurlant. Hassân! Hussein! Les Particuliers Riches font faire les mêmes cérémonies dans leurs maisons.

Les cinq derniers jours, c'est dans la première cour du Palais du Roi qu'ont lieu les spectacles. La ville de Thehrân étant divisée en quatre quartiers, chaque quartier donne un jour la fête.

On voit sur une Espèce d'Estrade des Hommes Habillés en Femmes, Représentant la famille d'Hussein qui vient d'apprendre la Mort de cet Imâm tué par ordre de Jézid dans la plaine de Kerbéla près de Bagdad, et poussant des cris effroyables; des cavaliers viennent les enchaîner et les enlever. On représente ensuite la bataille

des deux armées de l'Imâm Hussein et de Jezid, et le premier tombe de son cheval, percé de coups. Dans ce moment, toute l'assemblée fond en larmes, et la procession défile.

La Marche est ouverte par des gens du peuple déguenillés portant des drapeaux surmontés d'une main d'acier ou d'une boule de même métal, et des bannières de schalls d'une richesse extraordinaire; après eux, viennent des chevaux superbement enharnachés et couverts de pierreries, des cadavres simulés percés de poignards portés sur des litières, et des hommes nuds et couverts de sang, ayant des sabres enfoncées dans le crâne, ou des flèches dans la poitrine, des chameaux portant des pleureuses vêtues de noir, et mille autres choses semblables.

L'on voit ensuite s'avancer les deux Mosquées de la Mecque et de Médine, portées par plus de ~~[illegible]~~ 300 hommes, toutes deux de bois doré incrustées en glaces, et décorée chacune de quatre minarets du haut desquels des Enfans chantent des espèces d'Hymnes. dans l'Intérieur, plusieurs

Mollâhs richement vêtus prient autour du tombeau de Mahomet. Ces Mosquées sont suivies du Kabatsa de la Mecque, du cheval d'Hussein percé de flèches et couvert de sang, de son esclave fidèle nud et armé d'une hache, se jetant du son ~~[illegible]~~ la tête, et d'une multitude de bons et de mauvais génies avec des ailes de carton.

La procession est terminée par deux ou trois cent hommes dont les uns se frappent la poitrine, et les autres font battre l'un contre l'autre deux morceaux de bois rond, et criant tous indistinctement de toutes leurs forces; Hassan! Hussein! Ali! Enfin derrière les hommes, marchent un grand nombre de Mollâhs portant des chandeliers allumés; Ils s'arrêtent sous le kiosk du Roi, et l'un deux, selon un ancien usage, lui adresse des louanges.

Le Roi nous invite à assister à ces spectacles, excepté le dernier jour, parce qu'on représente le Massacre d'un ambassadeur de je ne sais

quelle nation de l'Europe qui se trouvait auprès de Serid.

Des Baïrams.

Après le Ramazân qui est le même chez les Persans que chez les Turcs moins rigoristes que les premiers quoiqu'ils le soient beaucoup, arrive le Baïram qui ne dure qu'un jour, et où il ne se passe rien de remarquable. Le second qui arrive deux mois après, et qu'ils nomment comme les Turcs Courbam-Baïram (la Fête des Sacrifices) est fêté d'une manière plus solennelle. On immole hors des portes de la Ville un chameau, et c'est le Chahzadé gouverneur de la Ville qui porte le premier coup. Dans chaque maison, on sacrifie des agneaux comme chez nous à Pâques. On s'embrasse en se souhaitant une bonne fête, et il y a un grand Sélam ou assemblée chez le Roi qui nous invita ce jour là. Voilà en quoi consiste la fête qui ne dure qu'un jour, le lendemain du premier jour du Courbam-Baïram des Turcs.

Le Troisième Baïram le plus solennel de tous est la Fête du Newrouz dont voici la description.

(184.)

Du Newrouz.

Le Newrouz est chez les Persans ce qu'est chez nous le Jour de l'An. Cette fête dure plusieurs Jours et commence le 22 Mars, jour de l'Equinoxe de printemps, et le premier de leur mois de Ferwerdin (ancien calendrier Persan) ou si l'on veut le premier de notre mois de Germinal. Newrouz signifie en Persan le nouveau Jour.

La veille du Newrouz, le Roi envoie aux Visirs, à tous les Seigneurs de sa cour et aux ambassadeurs qui se trouvent auprès de lui, des habits d'honneur que l'on appelle Khalaat, et avec lesquels ils doivent se présenter le lendemain au Selam. Il envoie aussi quantité de Sucreries et de fruits.

Comme nous avons reçu le Khalaat et que nous avons été au Selam, je puis faire une courte description de cette fête.

A 10 heures du matin, nous partimes avec l'Ambassadeur pour nous rendre au Palais du Roi dont nous traversames à cheval toute la première cour. Nous n'étions point vêtus de nos Khalaats, mais nous portions seulement en ceinture les Schalls que le Roi nous avait envoyés.

Nous fumes reçus dans le Deftèr ou cabinet du Visir par Tchirâg-Alî-Khân introducteur des Ambassadeurs, et nous nous assîmes tous en cercle sur des chaises à l'Européenne.

Peu de temps après, arriva le Grand-Visir Mirza Muhammed-Chéfi qui parut étonné de ce que nous ne portions pas nos Khalaats, et épuisa pendant plus d'une demie heure toutes les ruses Persanes pour nous engager à les mettre par dessus nos habits, mais il ne put jamais parvenir à son but; on lui répondit que notre usage n'était point de cacher notre costume, que nous portions en ceintures les Schalls dont le Roi avait bien voulu nous honorer, que d'ailleurs nous avions laissé nos Khalaats dans nos maisons qui étaient fort éloignées du Palais, et que quand même on les enverrait chercher, ils arriveraient trop tard. Le Visir voyant qu'il ne pouvait nous persuader, il fut décidé que le Général seul paraîtrait avec son Khalaat, et que nous nous paraîtrions avec nos habits Français, et il sortit en disant qu'il fallait qu'il en prévînt au moins le Roi.

Dix minutes après, il revint et nous dit que le Roi consentait à ce que nous parussions avec nos habits français, et il sortit de nouveau. Dans le même instant, nous entendîmes les trois décharges de l'artillerie qui était dans la première cour, et qui annonçaient que le Roi montait sur son trône.

Nous entrâmes presque en même temps sous la conduite de Tchirâg-ali-Khân dans la cour d'audience. Cette cour qui forme un carré long, est garnie de parterres de fleurs et de bassins dont les jets d'eau jouaient, et dont les bords étaient couverts de fruits et de rafraîchissemens dans des plats d'or et d'argent, et dans des vases de porcelaine de la Chine. Tous les seigneurs et même les fils du Roi étaient rangés debout suivant leur rang, et nous fûmes placés sur la même ligne qu'eux.

Le Roi était au fond de cette cour sur un très beau trône de marbre blanc enrichi d'or, au milieu d'une salle basse toute ouverte, et ornée d'un grand nombre de glaces et de peintures persanes.

autour du trône, ses domestiques vêtus de robes d'étoffe d'or, portaient dans des plats d'or, d'argent et de vermeil, ses Pierreries et toutes ses Richesses.

Lorsque nous eumes pris nos places, Schirâg-Ali-Khân notre introducteur nous emplit les mains de pièces de monnaie neuves d'or et d'argent, et on nous donna à boire des sorbets. Le Roi fit ensuite entrer l'Ambassadeur dans le salon, et son prédicateur lui adressa de la sorte des louanges qui durèrent une grande demie-heure.

Nous primes ensuite congé, et nous sortimes dans le même ordre que nous étions entrés. En rentrant dans la première cour, nous vimes les éléphans du Roi couverts de grandes housses rouges et montés par des Indiens.

L'On se fait au Newrouz des visites et des présens comme chez nous au jour de l'An, et toutes les personnes qui en ont le moyen s'habillent de neuf ce jour là.

Des Spectacles à la suite du Newrouz.

Six jours après le Newrouz, nous fumes invités par le Roi à la fête où tous les gouverneurs de provinces lui font des présents.

Nous nous rendîmes à trois heures après midi dans la première cour du Palais où devait avoir lieu la cérémonie. Le Roi était dans le Kiosk qui sépare cette cour de la seconde, et nous fûmes placés à peu de distance de lui sous une tente qu'on avait dressée sur une terrasse. Le Châh-zâdé gouverneur du Khorassân vint le premier saluer le Roi et lui offrir ses présens; ils consistaient en cinquante superbes chevaux, cinquante plateaux couverts chacun de dix schalls de cachemire, douze sacs de turquoises, cinquante chameaux et cinquante mulets. Tout cela défila devant le Roi, et entra dans l'intérieur.

Le Châh-zâdé gouverneur de Kermân-châh ne se trouvant point à la cour, son visir qu'il avait envoyé présenta au Roi le tribut de son Maître. Ils consistaient en cinquante plateaux couverts de schalls et d'étoffes, dix plateaux couverts de pistolets, trente lances et quarante fusils, trente chameaux et trente mulets chargés de tapis et de feutres. Les présens du Châh-zâdé gouverneur du Mazen-déran furent ensuite présentés par le visir de ce Prince. Ils consistaient en schalls, étoffes,

cuillers de bois d'un travail raffiné, armes, chameaux et Mulets.

Vinrent ensuite ceux du Châh-Zadé gouverneur de Chirâz également présentés par son Visir; ils consistaient en cinquante plateaux couverts de Schalls, d'étoffes, de rafraîchissemens et de sucre, cinquante mulets chargés de tabac et de Café, et de chameaux.

Parurent enfin ceux du Beyler-Bey d'Ispahân; Ils consistaient en deux superbes chevaux turcomans, plusieurs plateaux de Schâlls, et cinquante mulets couverts de Schâlls, et portant 50,000 tumans en argent. (1100, 000 francs).

Lorsque tous ces présens eurent défilé devant le Roi, on commença les Jeux.

On vit un homme courir sur des échasses de plus de vingt pieds de haut, un autre faire des tours de force extraordinaire, et voltiger sur plusieurs cordes attachées à deux poteaux. La danse de corde suivit ces exercices.

Le corde était tendue sur deux chevalets de plus de quarante pieds de hauteur, et se prolongeait

en pente au delà du second cheval et jusqu'au toit du Palais qui a quatre vingt pieds d'élévation. Deux enfans de dix ans au plus montèrent sur la corde avec des balanciers, et après y avoir fait plusieurs tours de force, l'un des deux monta sur la corde inclinée jusque sur le toit du Palais, et redescen le long de cette corde, en marchant à reculons. On vit ensuite paraître un des Eléphans du Roi richement caparaçonnés et monté par un Indien. Il était peint de diverses couleurs et sa trompe était dorée. Lorsqu'il fut devant le Roi, il le salua plusieurs fois en levant et abbaissant sa trompe, se levant sur ses pieds de derrière, s'accroupissant à la manière des chameaux, et accompagnant, tout cela d'un cri aigu et désagréable.

Le plus jeune des danseurs de corde fit ensuite de dessus l'Eléphant le saut périlleux en arrière. L'on vit après cela des danseurs, puis des hommes nuds armés de massues, et des lutteurs qui combattirent pendant plus d'une heure.

Les vainqueurs, c'est à dire ceux qui parvenaient

à terrasser leurs adversaires sur le dos, venaient au dessous du kiosk recevoir une pièce de monnaie que le Roi leur jetait.

Après la lutte, on amena des béliers qu'on avait exercés, et qu'on faisait élancer l'un sur l'autre, tête contre tête.

Il parut aussi un homme qui avait sur la tête deux grandes cruches en équilibre surmontées d'un pot de fleurs.

Ces spectacles finirent un peu avant la nuit, et le Roi se retira pendant plus d'une heure pour faire sa prière. à 9 heures du soir, il reparut lorsqu'on tira le feu d'artifice.

Ce feu qui dura plus d'une demie-heure, s'étendait sur toute la cour du Palais qui a 300 pieds de long et 500 de large, et sur la terrasse qui l'environnent. Il commença par des feux du Bengale et était composé d'une ~~tr~~ prodigieuse quantité de pièces. S'il eut été exécuté avec plus d'ordre, l'effet en eut été fort beau. Cependant tel que nous le vîmes, il avait encore ~~son~~ mérite, et les Turcs sont loin d'en faire de pareils.

(192)

De la Course des chevaux.

Le Lendemain Nous fumes encore invités par le Roi à assister à la course des chevaux.

Nous nous rendimes à 6 heures du matin hors des portes de la ville dans une grande plaine où l'on avait dressé une superbe tente pour le Roi. Il ne tarda pas à arriver précédé par ses Tambourécks et ses Eléphans couverts de riches housses et chargés chacun d'une Tour ou Pavillon incrusté en Glaces, et richement orné. Le Roi était accompagné de douze de ses fils.

Lorsqu'il mit pied à terre, et qu'il fut entré sous sa tente, les Tambourécks firent une décharge générale, et l'on vit au milieu d'une vaste arène entourée d'une foule innombrable de spectateurs, s'élancer plusieurs cavaliers magnifiquement habillés, et armés de lances qui s'exercèrent devant le Roi en attendant la course.

Les chevaux qui devaient courir étaient partis depuis la veille, les uns à la distance de trois Versenks (4 lieues 1/2), les autres à celle de deux Versenks (trois lieues) et d'autres à celle d'un Versenk (1 lieue 1/2). Ils devaient parcourir ces différentes distances en un très-petit espace de temps.

Les chevaux des trois courses arrivèrent successivement montés par des enfans vêtus d'une simple chemise et d'une culotte, et la tête couverte d'un mouchoir; et à chaque fois, on proclamait les noms des personnes auxquelles ils appartenaient. Il y avait trois prix, le premier de 100 tumans, le second de 50, et le troisième de 10. Le Roi nous fit ensuite appeller sous sa tente, et nous y fumes conduits par le grand-Visir. Il était assis à l'européenne sur un trône de bois doré, garni d'or et d'argent émaillé; il était vêtu d'une robe de velours bleu brodée en perles, et d'une richesse extraordinaire. La Tente était composée d'étoffes riches étoffes d'or et d'argent également brodées en perles; On y voyait quelques glaces, un superbe coussin brodé en perles, et un assez mauvais tableau brodé.

Les douze Chah-zadés vêtus de robes d'or et armés d'arcs et de carquois, étaient rangés en dehors par ordre d'âge.

Derrière eux, se trouvait un officier du Palais portant le bouclier et la masse d'armes du Roi enrichis de Rubis et d'une rande du plus grand prix.

Le Roi nous fit entrer dans l'Intérieur même de sa Tente,

et après avoir parlé pendant plus d'une demie heure au Général avec beaucoup d'affabilité, il ordonna à un de ses enfans âgé tout au plus de sept ou huit ans de tirer de l'arc. le jeune Prince tira une vingtaine de flèches à une assez grande distance, et avec beaucoup d'adresse, et le Roi commanda ensuite qu'on fit approcher les Eléphans afin que nous pussions les voir à notre aise. enfin le Prince nous traita avec une bonté et une affabilité rares dans un Monarque asiatique. Nous prîmes ensuite congé de lui, et la fête finit là.

De la Revue des troupes.

Quelques jours après, nouvelle fête; nous fumes témoins de la revue des troupes.

Tous les six mois, le Roi passe la revue de ses troupes à cheval. On se tromperait fort si l'on croyait voir quelque chose de ressemblant avec nos Parades Militaires. Le Roi est dans un kiosk dans la première cour de son Palais; tous les cavaliers ~~couverts~~ de cottes de mailles et de casques acier, armés de boucliers, de lances, de carabines, de sabres et de pistolets, sont pêle-mêle dans

un coin de la cour. Les chefs des tribus placés au dessous du Kiosk appellent à haute voix chaque soldat par son nom, et celui qui est appellé passe au grand galop devant le Roi, et va se ranger de l'autre côté de la cour. On congédie ceux dont on n'est pas content ou qui veulent se retirer du service, on fait des recrues, on distribue la paie, et chaque soldat se retire ensuite chez lui.

Des Châhzâdés.

Le Mot de Châhzâdé signifie en Persan Fils de Roi. C'est le nom qu'on donne à tous les Enfans du Roi de Perse. Les plus âgés sont répandus dans les Provinces dont le Roi leur donne le commandement. Feth-ali-châh Ci-mée Régnant a (en avril 1808) quarante deux Enfans Mâles. Le nombre des Filles est inconnu et s'élève, dit-on, à plus de cent.

L'aîné se nomme Muhammed Ali-Khân, et commande dans la Province de Kerman-châh,

dans le Louristân et dans la partie occidentale de l'Irak-Adjémi.

Le second Muhammed-Véli-Mirza commande en Khorassân, et habite la ville de Méchhéd.

Abbâs-Mirza dont la mère était aussi de la famille Kâdjâr, plus jeune de six mois que le précédent, a été désigné héritier présomptif de la couronne dès sa naissance par Aga-Muhammed-Khân lui-même, et par son Père. Il réside à Tauris et commande dans tout l'Azerbaïdjân. Il est Généralissime des armées Persanes. Il peut avoir aujourd'hui vingt quatre ans.

Le Quatrième nommé Hassân-Ali-Mirza habite Théhrân dont il est le Gouverneur.

Un autre nommé Hussein-Ali-Mirza commande à Chirâz ~~et~~ dans tout le Farsistân. Il est frère du dernier par sa Mère.

Muhammed Kouli-Mirza commande en Mazendéran la patrie de la famille Regnante.

Le Frère de Mère d'Abbâs-Mirza, Ali-Châh, ~~qui~~ habite Théhrân.

Les autres Enfans de Féth-Ali-Châh sont

encore trop jeunes pour remplir aucunes charges particulières ; deux ont été adoptés par le Grand-Vésir Mirza-Muhammed-Chéfi, un par ~~Feri~~ Ferradj-Oullah-Khân Chef de la tribu des Efchârs et Nésaktchi-Bachi ou Chef de la Garde du Roi, un par Ismaël-Bey Grand-chambellan du Roi (Pich-Khidmet Bachi), et d'autre par différens grands de l'Empire. C'est ainsi que le Roi s'épargne les frais de leur éducation.

Muhammed-Ibrahim-Khân neveu et Gendre du Roi, Beau-Frère du gouverneur du Khorassân, et époux d'une fille de sa Hautesse, gouverne à Kermân. Il n'est pas Châh-zâdé mais il en occupe le Rang, et est très-aimé du Roi Feth-Ali-Châh. (A.)

(A.) les Renseignemens sur les Châh-zâdés dont on peut garantir l'exactitude, sont tirés d'une Note de Monsieur Jouannin Premier Interprête de l'Ambassade de France en Perse, en Avril 1808.

(198.)

Du Cérémonial de la Cour de Perse.

Le Cérémonial de la Cour de Perse est absolument particulier à ce pays, et ne ressemble en rien à celui des autres Nations.

Deux fois par jour, c'est à dire le matin vers onze heures, et l'après-midi vers cinq heures, tous les Grands du Royaume sont Obligés de se rendre au Sélam du Roi. C'est une espèce d'audience dans laquelle les Ministres viennent rendre compte au Souverain des affaires de l'Etat, et à laquelle ils sont rigoureusement astreints. (B.) aucun n'oserait y manquer, et leur exactitude à se rendre à cette espèce de Conseil d'Etat, est pour ceux-mêmes qui n'y sont d'aucune nécessité, une occasion de faire leur Cour au Roi, et de lui prouver leur dévouement à son service. Le Roi seul est assis au Rez-de-chaussée dans ~~une~~ salle dont les fenêtres sont toutes ouvertes. Ses Fils et les Seigneurs Résidant dans la Capitale sont dehors debout dans la cour, rangés respectueusement, les premiers par ordre d'âge, et les seconds par ordre de dignités. Dans les Fêtes Solennelles, telles que les Baïrams et le Norouz, Il y a un Cérémonial par-

(B.) Je rencontrais tous les jours sur la Place du Palais du Roi, un Khân Aveugle qui faisait conduire son cheval par la bride, et qui se rendait au Sélam, comme s'il n'eût pas été privé de ses yeux.

ticulier dont j'ai parlé à l'article du Nevrouz.

Les Ambassadeurs sont Introduits par l'Ichiktchi-Bachi (Introducteur des Ambassadeurs), et par le Grand-Maître des Cérémonies.

Les Chahzadés dans les Provinces qu'ils gouvernent, observent à leur cour le même cérémonial qu'à celle du Roi.

Des titres.

Le titre de Mirza est presque aussi commun en Perse que celui d'Efendy en Turquie. Il se prend dans deux acceptions différentes selon qu'il est placé avant ou après le nom de l'individu qui le porte. Dans le premier cas, il appartient à toute la classe des gens de Lettres ou de Loi, et même aux simples Ecrivains. Dans le second il ne peut être porté que par les Châh-Zâdé (Fils du Roi) et par les Princes de la Famille Impériale.

La plupart des Mirzas, excepté ceux qui sont Visirs ou attachés à la cour, Hommes de Lettres ou de Loi, sont fort pauvres, et l'on est souvent tout étonné d'entendre donner ce titre à un misérable qu'on aurait plutôt pris pour un

Mendiant que pour un Jurisconsulte. Au lieu de poignard, ils portent à la ceinture un ou même plusieurs rouleaux de papier, et c'est là la principale marque à laquelle on les reconnait.

Le mot de Mirza est une corruption d'Emir-Zadé qui signifie Fils de Prince.

Le titre de Khân est plus particulièrement affecté aux Grands de l'Etat qui sont gouverneurs de Villes ou Militaires. Dans l'origine il n'appartenait qu'aux chefs de tribus guerrières et aux Princes, mais aujourd'hui les Rois le donnent à tort et à travers à des gens de rien. Le titre de Khân se porte après le nom de celui qui en est décoré, et il est héréditaire.

On donne aux Marchands et aux simples particuliers le titre d'Aga qui se met devant le nom, et qui veut dire Monsieur, et les domestiques se servent toujours de ce mot vis à vis leurs maîtres.

On donna aux Souverains le titre de Hazret qui signifie Majesté, et le titre de Djénab (Excellence) aux Ministres et aux Grands de l'Etat.

Des Villes et des Villages de Perse.

J'ai parlé de Théhéran et de quelques unes des principales villes de Perse. Je vais dire maintenant un mot de toutes en général.

Toutes les villes de Perse sont renfermées dans une enceinte de murailles de terre quelquefois garnies de fossés, et présentent toutes à l'extérieur le même aspect. On y entre par des Portes qui s'ouvrent et se ferment au lever et au coucher du soleil, et les clefs sont portées dans la capitale, chez le Roi, et dans les autres villes chez le gouverneur. On se tromperait fort si l'on croyait qu'une ville de Perse offrît le même coup d'œil qu'une ville d'Europe. Un étranger qui s'y trouve pour la première fois, cherche la ville au milieu de la ville même. Les rues non pavées et remplies de trous qu'on néglige de combler, ne présentent de chaque côté qu'une file de murailles de terre ou de briques hautes d'environ dix ou douze pieds. Aucun corps de logis, aucune fenêtre n'a vue sur la voie publique. Quelquefois on rencontre des espaces considérables de terrein vides de maisons qui ont été renversées par des tremblemens de terre, ou qui sont tombées en ruine. Les plus considérables ont leurs jardins qui sont quelquefois fort

vastes, d'où il résulte que la population d'une ville ne répond presque jamais à l'idée qu'on s'en était d'abord formée, en considérant son étendue. D'autres surfaces considérables de terrein sont encore couvertes de jardins,

Des Cimetières Persans.

de Places Publiques, de Mosquées et de Cimetières qui en dépendent, lesquels ne sont ni aussi beaux ni aussi richement décorés que les Cimetières des Turcs. Ce sont tout simplement de petits terreins Nûdes et vides d'arbres attenant à une Mosquée, ou sur une grande route. Les tombeaux sont de la plus grande simplicité recouverts d'une pierre ou d'un marbre sur lequel est gravés une inscription, et les instrumens de la profession du mort. Ils sont quelquefois simplement recouverts rangés sur la tombe et fleur de terre. Les tombeaux sont quelquefois ornés du côté de la tête d'une petite pierre taillée en triangle, et élevée seulement de quelques pouces.

Les Princes et les grands seigneurs se font ordinairement enterrer dans la plaine de Kerbela, hors du territoire de Perse, près de Bagdad, et à côté du tombeau d'Aly.

Outre les cimetières, il y a encore beaucoup de terreins

employés à d'autres usages. Téhérân particulièrement renferme non seulement des jardins immenses, mais même des champs cultivés.

Les rues qui ne sont point arosées, sont impraticables pendant l'hyver pour les gens de pied, aussi tout le monde va-t-il à cheval, à l'exception du Menu Peuple.

Les Villages offrent un aspect encore plus misérable. Quelques-uns, surtout ceux qui avoisinent les frontières, sont défendus par un château de terre ou entourés de murailles également de terre. La plupart des maisons sont à moitié creusées dans la terre, afin d'être plus chaudes pendant l'hyver, et tous les toits en sont plats. On voit cependant aux environs de grandes Villes telles que Khoï, Tauriz, Kaswin et Téhérân quelques villages dont les maisons sont grandes et assez bien bâties, mais c'est en général fort rare.

Calendrier Persan.

Les Persans ont deux calendriers ; 1°. Le calendrier Arabe que suivent les Musulmans de toutes les sectes (Mois lunaires) et leur ancien calendrier qui commence au 22 mars jour de l'Equinoxe de printemps (Mois solaires).

On va voir les noms de ces mois qui sont les mêmes pour la distribution que ceux du nouveau calendrier François (Réformé depuis le 1er janvier 1806).

Newrouz

1. Ferwerdin, Germinal.	7. Mihr, Vendémiaire.
2. Ardebehicht, Floréal.	8. Abân, Brumaire.
3. Khordâd, Prairial.	9. Azer, Frimaire.
4. Tir, Messidor.	10. Deï, Nivôse.
5. Murdâd, Thermidor.	11. Behmen, Pluviôse.
6. Chehriwer, Fructidor.	12. Essfendarmez, Ventôse.

Les Persans se servent aussi dans certains cas des mois alexandrins (Voyez les mois alexandrins page 68ième) mais rarement. Les mois arabes s'emploient pour tout ce qui a rapport à la Religion. Les mois dont je viens de donner les noms sont ceux des anciens Persans.

Je finirai ce qui regarde les Persans par deux ou trois observations qui me sont échappées dans le cours de ma Relation.

J'ai dit que le Roi de Perse allait camper pendant l'été à Sultanié. au commencement de Juin, lorsque la chaleur commence à devenir insupportable à Théhrân le monarque sort avec toute sa Cour de cette capitale pour se rendre à soixante dix lieues du côté de l'Azerbaidjân dans la Plaine de Sultanié dont le climat est plus frais, et où il passe toute la belle saison dans un Petit Palais bâti sur une Eminence près du village qui remplace l'ancienne ville de Sultanié. Les Visirs et tous les seigneurs de sa cour ainsi qu'un grand nombre de troupes et d'habitans de Théhrân qui suivent le Roi à cette campagne, sont logés sous des tentes dont quelques unes sont fort Riches.

Les Amusemens du Roi consistent alors en de fréquentes parties de chasse dans la Plaine et dans les montagnes voisines qui abondent en gibier de toute espèces, et en divers exercices militaires lorsque la grande chaleur du jour est passée. Le camp est dressé autour du Palais Royal sur les Bords d'un Ruisseau d'eau

les rives sont plantées de quelques petits arbres les seuls qu'on voie dans toute la plaine. Le manque de verdure rendant du reste ce séjour extrêmement désagréable et ennuyeux.

Le Roi et toute sa cour reviennent à Théhrân dans les premiers jours de septembre. Il ne reste dans cette ville pendant l'Été que le Chéh-Zâdé qui en est gouverneur.

Les Princes et les Khans qui gouvernent les Provinces, sont aussi pendant la belle saison, campés aux environs des villes où ils font leur Résidence.

Quant aux usages des Persans, j'ai dit à peu près tous ce qu'on en pouvait dire dans un aussi petit volume. J'ajouterai seulement qu'ils sont grands amateurs des bains d'étuve comme ~~tous~~ les tous les Orientaux. Leurs bains à quelques différences près, ressemblent assez à ceux des Turcs.

Parmi leurs amusemens, on doit compter le djirid pour lequel ils ont une sorte de passion, et les ~~promenades~~ ~~à cheval~~ auxquelles ils sont accoutumés dès leur Enfance, tout le monde dans toutes les classes, sachant de bonne heure monter à cheval.

Départ de Perse. Après un séjour d'un an en Perse, je quittai ce pays pour revenir à Constantinople et delà me rendre à Paris. Je suivis jusqu'à Erzerum la même route qu'en allant, et je me dirigeai de cette ville

Trébisonde. Baibourd. vers Trébisonde en passant par Baibourd ville de 4000 habitans bâtie en amphithéâtre au milieu de montagnes arides et sur la pente de deux rochers. Elle est défendue par un château-fort où réside l'Aïan ou commandant espèce de rebelle fort intraitable. Cette ville est coupée par le Déli-que l'on traverse sur un assez beau pont de bois.

Trébisonde renferme environ 45 000 habitans. Située au bas de la montagne de Dix milles, au bord de la mer Noire, elle est nommée par les anciens et les modernes Trapezontas, c'est à dire à table, à cause de je ne sais quelle ressemblance dans sa forme avec celle d'une table. Cette ville est bâtie dans un pays magnifique et d'une richesse immense sur une côte basse et droite couverte de bois de toutes espèces. Son principal commerce consiste en bois de construction, en cuir vert et en fourrures qui viennent d'Erzerum.

Platana village que l'on pourrait nommer le port

de Trebisonde est situé à deux lieues de cette ville au fond d'une anse dans laquelle les vaisseaux mouillent plus commodément qu'à Trébisonde dont la côte est droite.

Des Lazes. Les Lazes ou habitans turcs de Trebisonde et de toute cette côte, sont un peuple presque sauvage et dont les mœurs offrent un caractère particulier de méchanceté et de barbarie. Ils sont toujours armés de pistolets, de sabres et de poignards, comme s'ils étaient en guerre, et ne sortent jamais dans les rues sans avoir leur carabine chargée sur l'épaule. Chaque jour éclaire quelques nouveaux assassinats qui se commettent en plein jour au milieu de la ville, et l'autorité de Chatir-Oglou le musellem ou gouverneur de la ville est absolument nulle. Tayar-Pacha qui commanda pendant quelque temps à Trébisonde avait un peu réprimé ces désordres, et savait se faire craindre et respecter des Lazes, mais aujourd'hui qu'ils ne sont plus commandés par ce Pacha, ils semblent avoir secoué toute espèce de joug, et se croyent tout permis. Ils

est impossible de faire un quart de lieue hors de la ville sans s'exposer à se faire assassiner.

Les Lazes ont en général un air féroce qui les fait remarquer au premier abord. Leur extérieur est sale et negligé, leurs bras et leurs jambes sont nuds. Ils ne sont vêtus que d'une étoffe grossière d'une couleur brune foncée, et leur tête est couverte d'un bonnet de drap vert qui leur pend sur les épaules. Ils ne mettent de luxe que dans leurs armes qui chez ceux qui en ont le moyen, sont garnies en argent.

Je me rendis de Trebisonde à Sinope sur un bâtiment nouveau Français de l'Isle d'Ithaque et mal traversée d'une onze jours quoiqu'elle ne fut que de cent vingt lieues.

Samsoun. Nous séjournames en rade à Samsoun ville assez laide avec un château au bas d'une montagne couverte d'oliviers sur le sommet de laquelle on trouve un village Grec nommé Kadi-Keui. Cette ville est à vingt quatre heures de marche d'Amasie et environ trente de Tocat ou j'étois passé en allant en Perse.

Sinope. Sinope ville d'environ vingt-cinq mille habitans,

bâtie sur un isthme étroit est fortifiée de murailles et de fossés. Les fauxbourgs qui sont considérables sont sur la presque-île. Cette ancienne patrie de Diogène le Cynique offre à la curiosité du voyageur une foule de monumens curieux. On admire entre autres les canaux souterrains qui fournissent de l'excellente eau à toutes les fontaines de la ville, les ruines du Gymnase et du Palais de Mithridate. Les murailles seules de la ville contiennent plus de dix mille colonnes que la grossière ignorance des Turcs laisse dépérir journellement. Un volume enfin ne suffirait pas pour ~~faire~~ la description de tous les débris précieux que la ville de Sinope ~~offre~~ offre aux recherches de l'amateur éclairé.

Je restai vingt quatre jours à Sinope chez Monsieur Fourcade l'aîné Consul-Général de France qui s'occupe beaucoup d'antiquités, et dont l'aimable hospitalité ~~me~~ fit ~~souvent~~ ~~croire~~ ~~que~~ plusieurs fois croire que j'étais déjà de retour dans ma ~~dans ma~~ patrie et même dans la maison paternelle.

Un bâtiment Turc me transporta en cinq jours à Constantinople où j'arrivai

le Dimanche, ~~14 Août~~ 1808.

Fin du Voyage de Perse.

(212)

Voyage

Voyage à Paris. 1809.

Je partis de Constantinople le 14 Août 1809 pour aller attendre à Buiukdéré dans le Bosphore que le Vent de Sud me permît d'entrer dans la Mer Noire. Un Derett-Schifte ou gros bateau à quatre paires de rames dirigé par de robustes bateliers Grecs devait me conduire jusqu'à Varna ville située sur la côte Européenne de la Mer Noire à environ cinquante lieues de Constantinople. Mais l'opiniâtreté du Vent de Nord ne me permit pas de suivre mon premier projet. Je sortis de Buiukdéré accompagné d'un Cavasse du Palais de France, dans la nuit du 15 au 16 Août à deux heures du matin, et à six heures, j'arrivai avec beaucoup de peine à Pénérakli village grec à l'entrée de la Mer Noire où le mauvais temps me retint encore deux jours. Ennuyé de tous ces retards, je pris le parti de m'abandonner enfin à la mer, et de risquer de nouveau le trajet. Mais après deux heures d'une navigation des plus dangereuses, après avoir vu le moment où notre frêle embarcation allait chavirer, emportée en pleine mer à plus de deux lieues de la côte par un coup de

vent de Nord terrible, nous abordames avec beaucoup de peine au château de Kila peu distant de Férénaki, bien résolu pour ma part, d'attendre le changement de temps. Je séjournai deux jours à Domouzdéré village voisin du château de Kila, et le dernier parti auquel je m'arrêtai fut de monter à cheval et de faire la côte jusqu'à ce que le vent s'appaisât, tandisque mon bateau chargé de mes effets tiendrait toujours la mer si besoin était, jusqu'à Varna où je donnai rendez-vous à mes bateliers.

Aïdos-Bourgas Je me rendis donc par terre à Aïdos-Bourgas ville sur la Mer Noire par Kara-Bournou, Vésidja, Midia et Samoroff; et ayant par hazard rencontré mes bateliers dans cette première ville, je les congédiai et j'entrai dans les terres pour me rendre directement à Roustchouk. Je passai au milieu de nombreux corps de troupes turques qui se rendaient à l'armée, par les villes de Karnabat, d'Osman-Bazar, Djoumlah, Schoumlach, à tout moment menacé d'être assassiné par ces bandits qui me prenaient le plus souvent pour un prisonnier Russe. En passant par les Bazars de Roustchouk dans

Roustchouk mon Araba ou Voiture Turque, tous les sabres étaient
tirés sur moi. La Ville était remplie de troupes, et
j'arrivai non sans peine au camp du Grand-Visir
Jousouf-Pacha placé hors de la ville, et au bord du
danube où l'on me retint plus de quatre heures.
Le Grand Visir ne voulut pas prendre sur lui de
me laisser passer le Danube, alléguant pour raison
qu'il ne pourrait répondre de moi au milieu d'une
soldatesque indisciplinée telle que les Janissaires
dont il était lui même journellement menacé,
et ajoutant que si je n'étais assassiné à Roustchouk
je le serais infailliblement à Giorgova de l'autre
côté du Danube. Il me conseilla de me rendre à
Widin où je trouverais plus de facilités pour traver-
ser le fleuve. En même temps, il me donna tous
les passeports nécessaires pour ma sûreté, et me
fit accompagner par un de ses hommes de sa
garde.

Schistow. Le Premier jour de mon départ du camp, je couchai à
Schistow assez grande ville au bord du Danube, le
Rohtta. second à Rohtta, le troisième à Lom, et le
Lom. quatrième à Widin où je descendis chez l'archevêque.
Widin.

Grec qui me donna l'hospitalité. Le Pacha de cette ville fit beaucoup de difficultés pour me laisser passer outre, et ce ne fut que deux jours après que je passai le Danube sur un mauvais Bacq qui me

Kalafat.

transporta à Kalafat village brûlé et saccagé sur le territoire de la Petite Walachie en face d'une Isle occupée par les Turcs, et de la forteresse de Widin l'une des places les plus fortes de l'Empire Ottoman. Nous remontames à cheval à Kalafat, et à deux lieües de ce village, quatre Cosaques vinrent nous reconnaître la lance en arrêt, et nous accompagnèrent jusqu'aux

Avant-Postes Russes.

Avant-Postes Russes où nous couchames. Nous y soupames chez un Major Russe qui étoit le commandant des Avant-Postes, et qui partagea sa chambre avec nous. Il parlait fort bien François, étant resté quelque temps prisonnier à Nancy après la bataille d'Austerlitz. Le lendemain après avoir pris congé de mon hôte je montai dans un

Craiowa.

chariot de Poste qui me conduisit à Craiowa capitale de la Petite Walachie. J'y fus reçu chez les Russes, non comme un allié, mais plus mal encore qu'un prisonnier de guerre. On me

confina dans la maison d'un Boyard où je fus, pour ainsi dire, gardé à vue par deux soldats qui ne me quittaient pas plus que mon ombre. Pour comble de désagremens, je souffrais depuis plusieurs jours d'une fièvre continue qui ne me laissait presque aucun repos, et que les contrariétés continuelles que j'éprouvais ne devaient pas contribuer à guérir. C'est ici que j'appris à connaître les Russes, leur perfidie, leur mauvaise foi, et leur insultante défiance. Ma chambre ne désemplissait pas d'officiers de tous les grades, tous plus ignorans et plus grossiers les uns que les autres qui venaient insolemment s'informer qui j'étais, d'où je venais, où j'allais et dont quelques uns portèrent l'imbécillité jusqu'à supposer que j'étais un espion turc déguisé. Vingt fois je fus prêt à m'élancer de mon misérable grabat pour les punir de leur impudence, et vingt fois j'en fus empêché par une fièvre brulante qui pendant plusieurs heures m'ôtait toutes mes facultés. Toutefois je ne les ménageai point de paroles, et je les traitai comme ils le méritaient. Ceux qui entendaient le Français purent se convaincre que leurs menaces ne m'effrayaient point.

c'est ainsi que je passai trois jours au milieu de ces Barbares (car ils ne le sont guères moins que les Turcs), jusqu'à ce que la permission de passer outre pour me rendre à Bucharest m'eût été accordée par un Général qui commandait dans une ville voisine.

Bucharest. Arrivé à Bucharest, les mêmes cérémonies allaient recommencer aux portes de la ville, lorsque pour éviter de nouvelles scènes, je me fis conduire par mon tatare directement chez le Consul de France, sous les yeux même d'une sentinelle qui voulait me conduire à la Police. Cinq jours de repos à Bucharest dans la maison de Monsieur Ledoulx Vice-Consul de France qui reçoit tous ses compatriotes, et particulièrement ses anciens collègues avec cette aménité qui lui est particulière, m'offrirent avec les secours d'un Médecin Napolitain au service des armées Russes pour arrêter provisoirement la fièvre, et me donner le temps d'arriver à Paris.

Bucharest ainsi que toutes les villes et les villages de la Walachie, est rempli d'une si prodigieuse quantité de couvens et d'églises, qu'il serait fort ennuyeux d'en faire le dénombrement. Chaque Boyard et même chaque particulier un peu riche, croit s'immor-

taliser en faisant de pareilles fondations qui ne
servent qu'à nourrir de pieux fainéans, au préjudice
des malheureux sans nombre dont fourmille ce pays, surtout
depuis qu'il est entre les mains des Russes qui y ont porté la
désolation et la tyrannie. La Walachie et la Moldavie
ne sont plus aujourd'hui que de vastes déserts.

Bucharest est une ville extrêmement malsaine, bâtie
sur des marais qui répandent dans certains quartiers une
odeur infecte. Elle est sur une petite rivière que l'on
nomme   Toutes ses rues qu'on appelle des ponts,
au lieu d'être pavées, sont planchéyées. L'usage des
voitures est général dans cette ville. Le moindre petit
Major Russe a sa voiture à quatre chevaux. Les Bo-
yards et les Négocians leur ont donné les premiers cet
exemple, mais depuis l'occupation des deux Provinces
par les Russes, on y met plus de luxe encore que par
le passé.

Le 23 Septembre, je quittai Bucharest chargé par
le Consul de France d'une mission auprès du Ministre
des Relations Extérieures alors à Vienne. La guerre avec
l'Autriche ne me permettant pas de passer par la
Transylvanie ni la Hongrie, je me dirigeai vers
Rimnick. Jassy en passant par Rimnick ville qui depar

la Walachie de la Moldavie, célèbre par la victoire que Suwarow y remporta sur les Turcs en , et qui lui valut le surnom de Rimniski ; par

Fokchân. Fokchân, et par Galatz où les bouches du Danube

Galatz. offrent un spectacle admirable. J'étais porteur d'une dépêche et d'une lettre de recommandation pour le Sénateur Russe Kouchnikoff Président du Divan de la Walachie et de la Moldavie et qui résidait ordinairement dans cette ville, mais que je ne rencontrai point parcequ'il venait de partir pour Jassy.

Jassy. Jassy est une assez jolie ville mieux batie, mais moins grande que Buckerest. Les rues y sont comme dans cette derniere ville, planchéyées avec des poutres équarries. On y remarque le Palais des Princes de Moldavie qui est assez vaste, et plusieurs autres édifices tant publics que particuliers. Il y a une prodigieuse quantité de Juifs, et l'on en trouve même aux environs des villages entiers. Leurs femmes sont assez jolies, et sont surtout remarquables par un costume aussi bizarre que riche les jours de fêtes.

Je remis au Sénateur Kouchnikoff ma dépêche et

ma lettre de recommandation, et je m'acheminai

Balabat. le lendemain par Balabat vers Chotzim ou Chottin

Chotzim ou Chottin. ville au bord du Dniester en face de la Pologne Russe.

Le commandant de la ville qui était un colonel Allemand au service de Russie, m'invita à passer la soirée chez lui, et quoique je desirasse de ne point m'arrêter, je ne pus cependant résister à ses instances et n'eus pas lieu de m'en repentir, cette soirée étant la première où j'eus occasion d'observer les moeurs Russes. On célébrait ce jour là, l'anniversaire du couronnement de l'Empereur Alexandre, et il y avait chez lui une réunion assez complette de Dames Russes. Le Colonel me présenta d'abord à sa femme qui m'embrassa sur le front tandisque que je lui baisais la main suivant l'usage Russe. Cette cérémonie fut répétée à la ronde par les principales Dames rangées en cercle sur des sofas. J'étais comme ces enfans gatés que l'on se passe de main en main pour les caresses, et je me soumis d'autant plus volontiers à cet usage que les Dames étaient toutes jeunes et passablement jolies. Dans le cas contraire, je me serais borné à la Politesse Française.

Après avoir Baisé une douzaine de jolies Mains Blanches, et avoir reçu autant de Baisers, La Maîtresse de la Maison me présenta du Thé et du Punch, je bus avec tout le monde à la santé de l'Empereur Alexandre, et le Colonel eut la politesse de riposter par celle de l'Empereur Napoléon.

L'~~Maison~~ ne ressemblait pas mal à une salle d'armes, des sabres, des pistolets, des fusils, des Carabines suspendus de tous côtés à la muraille, témoignaient à n'ess'y point méprendre, que l'on était chez des Militaires, et qui plus est chez des Militaires en campagne. Presque tous les Hommes étaient dans une salle voisine, quelques uns Jouant, et tous Fumant. d'autres Raclaient du Violon, et cherchaient à faire danser les Dames.

Je me retirai à onze heures du soir, après avoir payé un nouveau Tribut de Baisers aux Dames Russes, et avoir reçu d'elles celui qui est dû à tous les étrangers. Je retournai chez le Boyard Président du Divan de la Ville qui m'avait donné l'hospitalité à mon arrivée, et j'eus le plaisir d'y trouver à ~~souper~~ un Français qui était son secrétaire

et qui avait avec lui sa Femme Francaise aussi et qui plus est Parisienne. A la pointe du jour, je pris congé de mes Hôtes pour poursuivre ma Route.

Chotzim ou Chottin était la résidence d'un Pacha qui avant la guerre ayant donné passage aux Russes sur ses terres fut victime de sa crédulité ou plutôt de sa crainte. Les Russes à peine entrés dans la ville, s'en emparèrent en pleine paix au nom de l'Empereur de Russie, et permirent comme une grande grâce au Pacha de se retirer avec tous les Habitans Turcs. Aujourd'hui les Mosquées sont converties en Eglises, et la Croix à remplacé le Croissant sur tous les minarêts. Je passai le Dniester une lieue au dessous de Chotzim. Je trouvai dans un Village Juif un Bac qui me transporta à Okop Chateau et Village de Pologne dans la Galicie Autrichienne, et les Aigles Francaises plantées au bord du fleuve m'apprirent que j'étais en Pays Conquis. J'évitai

Okop. Pologne.

par ce moyen la Quarantaine Russe où l'on m'aurait retenu plusieurs jours.

Je dinai à Okop chez un Comte Polonais Intendant Général des Douanes de la Frontière, et qui me

donna avec beaucoup de complaisance, tous les renseignemens que je pus desirer pour la continuation de ma route dans un pays tout nouveau pour moi.
Tout était sensation dans ce voyage. En mettant le pied sur le territoire de la Chrétienneté, sur cette terre depuis six ans, l'objet de mes desirs et de mes regrets, j'éprouvai un sentiment de joie dont je pourrais difficilement rendre compte. Je laissais loin derrière moi ces Turcs que j'ai toujours eus en execration; mais le plaisir du moment était bien mêlé d'amertume par la pensée qu'il faudrait peut-être bientôt rentrer sur la terre de barbares pour y passer les plus belles années de ma vie. En attendant, jouissons du présent.
A deux lieues d'Okop, la difficulté de trouver des chevaux, m'ayant retenu près d'une heure dans un village à la porte d'un Paysan, je vis arriver un laquais en livrée s'exprimant très-bien en français, et me priant de la part de Madame de vouloir bien venir me reposer au Château. Le mot pompeux de Château me surprit d'abord un peu au milieu d'un pays assez misérable, où

l'on n'appercevait que de mauvaises cahutes entourées de palissades, et habitées par de pauvres Paysans Polonais ruinés par la guerre.
Je voulus d'abord m'excuser sur le trop grand négligé de mon costume de voyage, mais il n'y eut pas moyen de résister aux instances réitérées qui me furent adressées, et la curiosité, je l'avouerai, autant que le desir de répondre à une offre aussi obligeante, m'ayant fait accepter, je suivis dans ma voiture l'émissaire de Madame sans savoir encore chez qui j'allais. Je ne tardai pas à découvrir un assez joli petit castel situé au bas du village dans un vallon très-riant. Madame la Comtesse (car c'en était une) et ses deux filles dont l'une était fort jolie, et l'autre assez bien, parlant toutes trois très-couramment le Français, poussérent la politesse au point de venir au devant de moi jusqu'à la porte. Descendu de voiture, je réitérai moi-même à ces dames mes excuses sur le désordre de ma toilette, et je fus introduit dans un petit salon où je fus interrogé d'une manière fort spirituelle sur le sujet de mon voyage. Quand on sut que je venais de Perse, et surtout que j'étais Français

les politesses redoublèrent, et j'avoue que les expressions me manquaient pour témoigner toute ma reconnaissance à de si aimables personnes. La Comtesse était une femme d'environ cinquante ans d'un extérieur respectable, et ses deux filles joignaient à toutes les grâces des Polonaises, l'amabilité des Françaises les mieux élevées. Elles firent tout en usage pour me retenir à diner, et me faire passer la nuit au château, mais malheureusement j'étais déjà diné à Okop où j'étais perdu deux heures, et je me bornai à accepter une petite collation où l'on servit d'excellent café à la crème que l'on prend à toute heure en Pologne et de petits biscuits. Les dames me questionnaient avec beaucoup d'intérêt sur mes voyages, c'était à qui me servirait, à qui préviendrait mes moindres desirs, j'étais confus de tant de bontés, mais j'étais pressé, et il fallut quoique à regret, quitter cette maison hospitalière où un inconnu fut pendant plus d'une heure fêté et recherché comme un fils ou comme un frère qui aurait fait une longue absence. J'eus peu le

suite plusieurs ~~autres~~ occasions d'éprouver de nouveau dans d'autres Chateaux l'hospitalité des Polonais, et je fus reçu partout dans leur pays comme un Frère et comme un ami.

Le lendemain soir, j'arrivai fort tard dans un Village occupé par des troupes Polonaises. Je descendis chez le commandant qui dès qu'il sut que j'étais Français, me dit avec enthousiasme en me montrant ses compagnons d'armes : Nous sommes ces Messieurs et Moi, Sujets du Grand Napoléon.

On me fit entrer dans une grande salle où tout le monde, Officiers supérieurs, Officiers et Soldats, Fumaient, Buvaient et causaient familièrement. Surpris au premier abord de ce mélange confus de chefs et de Subalternes, mon étonnement fit bientôt place à l'admiration, quand j'appris du commandant lui-même que tous les jeunes Gens que je voyais étaient pour la plupart des Seigneurs Polonais fort Riches, Sujets Russes, et que le Patriotisme et l'espoir de voir la Pologne rétablie, avaient fait quitter leurs Foyers et leurs Biens qu'ils consentaient

à se laisser confisquer par les Russes, pour venir s'enrôler comme simples soldats sous les drapeaux de l'Empereur Napoléon. On voyait au fond de la salle une aigle française renfermée dans un cadre doré, au dessous de laquelle on lisait ces mots : Napoléon le Grand.

On se mit bientôt à table dans une salle voisine, et je fus placé par honneur au haut bout, à côté du Commandant qui présenta un Toast général à l'Empereur.

En prenant congé de ces braves gens, je fus embrassé par chacun d'eux suivant l'usage Polonais, je le leur rendis de bon cœur, et je m'apperçus en sortant qu'ils avaient poussé l'attention jusqu'à mettre deux anciens en faction autour de ma voiture. Le Commandant me remit un passeport, et je partis. Je voudrais pouvoir les citer tous, mais dans l'impossibilité où je suis de m'acquitter envers tous, je me contenterai de nommer le Commandant Monsieur Joseph Dwernicki. Ce furent les derniers Polonais que je vis jusqu'à Cracovie. Je vais me retrouver encore avec les Russes qui ne

gagnent pas à la comparaison.

Tarnopol. La première ville un peu considérable que je vis dans la Galicie Autrichienne fut Tarnopol où je remarquai une assez jolie place entourée de belles maisons et

Zatchow. une Eglise assez vaste. J'arrivai le lendemain par Zatchow

Lemberg ou Léopol. Galicie Autrichienne. à Lemberg ou Léopol grande et belle ville, capitale de la Galicie Autrichienne. Avant d'entrer dans cette ville, on m'arrêta aux barrières, comme dans toutes les villes ou villages occupés par les Russes pour me demander mes passeports, et un Pandoure Russe me fut donné pour me conduire chez le commandant de la place.

Je commençai par descendre à l'Hôtel de Pologne sur la Grande Place, je renvoyai avec un Pour-Boire mon Pandoure qui ne m'était d'aucune utilité, et qui m'avait été donné plutôt pour m'espionner que pour m'escorter, et je me rendis ensuite seul dans un fiacre chez le Gouverneur de la ville, le Baron Müller qui me reçut avec beaucoup de politesse. Il avait été en Perse, et je lui donnai des nouvelles récentes d'un pays qu'il avait quitté depuis longtemps.

Je passai à Lemberg deux jours que j'employai à

visiter la ville.

Lemberg ou Leopol est une ville très-grande et très-bien bâtie. Les rues et principalement la Grande qui traverse presque toute la ville, sont larges, mais mal pavées et très-sales. Les maisons y ont une belle apparence, et l'on y voit un grand nombre d'édifices, et des Eglises très-riches et très-vastes. La Grande Rue dont j'ai oublié le nom, est garnie de belles boutiques. Il y a un mauvais théâtre Polonais qui ne vaut pas la peine qu'on en parle. Cette ville à l'époque de mon passage, au commencement d'Octobre 1809, était occupée par les Russes qui l'évacuèrent après le traité de Vienne, et la rendirent aux Autrichiens vers le mois de Mars 1810.

Lemberg est située non loin de la rivière de Pieretta, à 64 lieues de Cracovie. Cette ville est très-commerçante. Son nom signifie en allemand La montagne du Lion

Jaroslaw. Le soir du jour où je partis de Lemberg, j'arrivai à Jaroslaw grande et belle ville sur le Sane, où l'on voit une place très-vaste, sur laquelle

une partie de la Population était Rassemblée autour
d'une Musique Militaire Russe qui donnait tous
les soirs une sérénade aux Dames de la Ville. Les
Auberges y sont médiocrement bonnes, comme dans
tout le reste de la Pologne. Elle est célèbre par la Victoire
que Charles XII y remporta en 1656, et à la suite de
laquelle il s'empara de la Ville.

Tarnow. Jusqu'à Tarnow, je ne vis rien de Remarquable que
Landshut. le superbe Château de Landshut situé au bout d'une
avenue magnifique, et appartenant à la Princes-
Pilsna ou Pilsno. se Lubomirski, et la ville de Pilsna ou Pilsno.

J'arrivai le 5 Octobre à midi à Tarnow grande Ville
Quartier-Général de l'Armée Russe en Galicie.
J'étais porteur de Lettres pour le Général en chef
Prince Galitzin vieux militaire qui eut toutes sor-
tes de bontés pour moi, et me donna avec beaucoup
de complaisance les Informations et les Passeports
qui pouvaient faciliter mon passage. En sortant de
chez le Prince, un Général Russe, Commandant de
la Place, me fit appeller, me demanda mes passeports,
que je lui montrai, et voulut me questionner d'un
ton d'autorité sur l'objet de ma mission. Je lui

répondis assez sèchement que je sortais de chez le Général en chef, que je n'avais aucun compte à lui rendre et je sortis.

Cracovie. Le lendemain, à midi, j'arrivai à Cracovie où je descendis à l'Hôtel de la Providence. La ville était occupée par les Polonais sous les ordres du Prince Joseph-Poniatowski Général en Chef, et par les Russes sous ordres de Suwarow fils du fameux Suwarow. La mésintelligence et la haine étaient au comble entre les deux Armées, et chaque jour éclairait de nouveaux Duels entre les Officiers et même les soldats Polonais et Russes.

Je me rendis chez le Commandant Polonais de la Place, pour y faire viser mes passeports, et ensuite au Quartier-Général chez le Prince Joseph-Poniatowski qui me fit demander, m'accueillit avec la plus grande bonté, et m'invita à dîner. En ma qualité de Français, je fus placé très près du Prince, entre sa soeur et un autre Personnage de distinction. La Princesse Poniatowski soeur du Prince est une femme d'environ cinquante ans d'une conversation fort aimable, parlant le

Français comme une Française, et faisant son séjour ordinaire à Paris. Elle s'était rendue à Cracovie par amour pour son Frère qu'elle ne voulait point quitter tant que la guerre devait durer, et malgré son âge, elle supportait la fatigue avec un courage d'Amazone dont elle portait le costume. Elle venait d'arriver de Paris en très peu de jours et aussi vite qu'un courier.

Il y avait à la table du Prince environ soixante personnes presque toutes militaires, et quand on fut rentré dans les salons, une musique guerrière se fit entendre sur la Place, sous les fenêtres du Général en Chef.

Peu de temps après, je pris congé du Prince et de la Princesse sa sœur, et la curiosité me porta au spectacle où j'assistai à une mauvaise comédie Polonaise à laquelle je ne compris rien. Les armes de France étaient placées au dessus de la scène, et la Loge du Prince en face. Il ne tarda pas à y paraître avec sa sœur, ainsi que le Prince Suwarow.

Je soupai avec plusieurs Officiers Polonais, et le Lendemain Matin, je fus présenté à une Comtesse

qui me remit des lettres pour son Frère, Officier au Service d'Autriche, qui étoit prisonnier de guerre en France à Châllons-sur-Marne. Je partis ensuite dans l'après-midi, en me dirigeant vers les Avant-Postes Autrichiens, à quatre lieues de la Ville. J'espérois passer à la faveur de l'Armistice à travers l'Armée Autrichienne, et je ne fus point trompé dans mon calcul; autrement il m'eut fallu faire un détour très-considérable, et me rendre à Vienne par la Saxe, c'est à dire, faire un nouveau voyage de près de deux cents lieues.

Je quitte donc cette fois pour tout à fait les Polonais, et je remonte en voiture à tout hazard, et au risque de faire quatre postes de plus, si les Autrichiens n'eussent pas voulu me ~~passer~~ laisser passer, et qu'il m'eut fallu retourner sur mes pas. Mais il en avoit heureusement été ordonné autrement. A deux lieues de Cracovie, je passai les derniers Avant-Postes Russes occupés par un Piquet de Cosaques barraqués dans la Plaine, et deux lieues plus loin, je trouvai dans un petit

village les avant-Postes autrichiens occupés par des Hussards hongrois. Le chef du Poste me reçut avec une Politesse qui me parut de bon augure, et

Moghilân — me fit escorter par un Hussard jusqu'à Moghilân Poste suivante où je trouvai un Major qui me visa mes Passe-ports, et me permit de passer outre, en m'adressant en même temps au Général Mohr à Biala. Il me donna un nouveau Hussard qui m'ac-

Wadowice — compagna jusqu'à Wadowice où je passai la nuit, et où je trouvai le Chevalier de Grammont Général-Major au service d'Autriche qui me donna pour escorte un jeune Officier de Hussards hongrois qui ne se fit aucun scrupule d'accepter deux ducats à

Kenty. — Kenty dont le Général commandant de la Place me changea mon Officier hongrois contre un Officier de la Landwehr qui m'accompagna jusqu'aux avant-Postes Français.

Biala ou Bielitz. — Arrivé à Biala ou Bielitz, Première Ville de la Silésie-Autrichienne, je me rendis chez le Général Mohr commandant en chef des Troupes Autrichiennes dans cette Province, qui me prenant d'abord, je ne sais pourquoi, pour un Courier Russe,

me demanda avec empressement si je venais de St. Petersbourg. Lorsqu'il sut que j'étais Français, sa curiosité parut diminuer un peu, mais je n'eus qu'à me louer de son honnêteté et de celle de son Etat-Major. En Général, quoique les Autrichiens fussent alors nos ennemis, je trouvai partout chez eux plus de Politesse, et même, je puis dire, de cordialité, que je n'en avais rencontré chez les Russes nos alliés. Biala est une jolie petite ville fort agréable où je remarquai de très-jolies Femmes.

Cette Place était alors remplie de Landwehr espèce de milice presque toute composée d'Enfans de Quatorze à Quinze ans, à peine en état de porter leurs armes, et sur lesquels l'Autriche fondait la dernière espérance de son Salut. Je me trouvai au milieu de tous les Officiers sans qu'aucun se permît le moindre propos sur mon compte. Je cite cette circonstance comme très-extraordinaire dans le moment d'une guerre où il ne s'agissait de rien moins que de la destruction de leur Empire, et pour faire ressortir davantage la

différence du caractère allemand au caractère Russe.
Je quittai Biala dans l'après-midi du huit Octobre
et traversai successivement dans la Silésie les Villes
Skotscha ou Schotzow. de Skotscha ou Schotzow petite ville sur la
Teschen. Vistule, Teschen ville forte plus considérable, Mis-
Misteck. teck, Freinberg, et entrai dans la Moravie par
Freinberg. Neü-Titschein, Weissen-Kirchen, et Gross-Odjest.
Moravie.
Neü Titschein. Arrivé à une poste d'Olmütz, le neuf Octobre
Weissen-Kirchen. soir, l'on ne voulut pas me permettre d'entrer
Gross-Odjest. dans la Place, et mon Officier de Landwehr fut
Olmütz. expédié seul à la ville pour aller y faire viser
mes Passeports. Il ne revint que fort tard dans la
nuit, et continuant ma route par des chemins
détournés, et par une pluie à verse, je n'arrivai
Prosnitz. que le lendemain Matin à Prosnitz, c'est à dire
que je passai toute la nuit à faire une poste,
égaré par des Postillons qui ne connaissaient point
le Pays. A quatre cents pas d'un Piquet de Hussards
Hongrois barraqués en plein champ au milieu de la
Neige, et formant les derniers avant-Postes des
Dreyssitz. Autrichiens, je trouvai dans le village de Dreyssitz
les Premiers avant-Postes Français. Cette Rencontre

fit sur moi la plus agréable impression. Quoique encore éloigné de la France, je me retrouvais au milieu de mes compatriotes, et j'éprouvais une joie plus facile à concevoir qu'à exprimer. Je régalai de mon mieux l'Officier Autrichien qui m'avait accompagné, je lui donnai quelques Ducats qu'il accepta sans aucune cérémonie, et nous nous séparâmes assez contens l'un de l'autre. Le Commandant du Poste, sous-Lieutenant de Hussards du [illegible] Régiment, et membre de la Légion d'Honneur, se nommait Monsieur René.

Wischau. J'arrivai bientôt à Wischau ville assez considérable dont le septième Régiment de Hussards Français formait la garnison.

Posorsitz. Je passai à Posorsitz, et j'arrivai à 9 heures du soir à

Brünn. Brünn grande et belle ville, capitale de la Moravie. Le Maréchal Davoust commandait dans cette Place. Je ne pus le voir, parcequ'il était, je crois au spectacle, et mes Passeports furent visés par le Colonel de la Gendarmerie Impériale, Saulnier Commandant de la ville. Je ne restai que deux heures à Brünn qui me paraît ~~extrêmement~~ une Place forte, et dont les Fauxbourgs sont

Reygern. Poblitz. Austerlitz. immenses. Je passai pendant la nuit à Reygern, à Poblitz, et près du champ de Bataille d'Austerlitz, et j'arrivai de grand matin par une forte pluie à

Nikolsbourg. Poysdorff. Wilkersdorff. Gaünersdorff. Wolkersdorff. Stamersdorff. Vienne.

Nikolsbourg sur les frontières de l'Autriche. Pendant toute la journée du 11 octobre, je passai successivement à Poysdorff, Wilkersdorff, Gaünersdorff, Wolkersdorff, Stamersdorff, et j'arrivai à Vienne, à neuf heures du soir après avoir traversé un camp de trente mille hommes au milieu duquel mon Postillon s'égara, à tout moment obligé de répondre aux Qui Vive! qui partaient de toutes parts.

Vienne était alors pour la seconde fois, occupée par les Français.

Je descendis à l'Hôtel du Prince Charles, où faute de lits, il fallut coucher la première nuit avec des soldats dans la salle à manger, sur de la paille.

Le lendemain de grand matin, je fis chercher un logis dans un autre Hôtel, et j'eus le bonheur d'en trouver un sans peine à l'Hôtel du Grand-Cerf, Rue Rotern Tourn (Rue de la Tour-Rouge), où je me transportai aussitôt. Je m'habillai, je montai en voiture, et je me rendis au Palais Impérial, chez le Ministre des Relations Extérieures Le Duc de Cadore qui occupait les appartemens de l'Impératrice et auquel je remis mes dépêches. Ma Mission remplie, je séjournai à

-vième onze Jours.

Cette Ville dont la plus grande partie de sa Population est ses Fauxbourgs qui sont vastes, bien bâtis mais sales et non pavés, et séparés de tous côtés de la Ville par une grande Esplanade plantée d'arbres qui sert de promenade publique. La ville proprement dite ou la Cité, est peu étendue, et entourée de murailles et de fossés. On y remarque l'Eglise Cathédrale de St. Etienne édifice Gothique dont la flèche élevée de plus de quatre cent cinquante pieds, se voit à une très-grande distance; une quantité considérable d'Autres Eglises parmi lesquelles celle des Augustins qui est la Paroisse de la Cour, et dans laquelle on voit un Monument admirable élevé à l'Archiduchesse Christine.

Le Palais Impérial n'a rien de magnifique quant à l'extérieur, ni même à l'Intérieur. C'est un Grand Batiment quarré dans l'enceinte duquel se trouve une vaste cour oblongue et une plus petite, et dont une partie donne sur les Remparts, du côté du Fauxbourg de Josephstadt. Vis à Vis est une Place dite Joseph Platz (Place de Joseph) sur laquelle on

voit une assez belle statue équestre en bronze de l'Empereur Joseph II en face de la Bibliothèque Impériale assez beau bâtiment dont la facade est décorée d'un Phaëton tombant du char du Soleil. L'Université est un grand et beau bâtiment sur la Place qui porte le même Nom.

Les Principales Places de cette Ville sont décorées, non de monumens élevés à la gloire des Empereurs, mais d'Obélisques et de statues en l'honneur de la Religion et des Saints.

Tous les Ponts de Vienne sont de Bois. Plusieurs ont été détruits par les Autrichiens avant la prise de la Ville, et rebâtis depuis par les Français. La Petite Rivière de Vienne qui lui donne son nom, se jette dans le Danube non loin de la Ville.

Le Prater est sans contredit, la plus belle promenade de Vienne. Il est hors des Fauxbourgs, et peut se comparer sous certains rapports au Bois de Boulogne près Paris. Il est coupé par des avenues magnifiques, et l'on y trouve des Cafés, des Restaurateurs, et même des Spectacles. Le Peuple de Vienne se promène aussi les dimanches et les jours de Fêtes sur

les Remparts qui sont des espèces de Boulevards ~~Plantés~~ plantés de deux rangs d'arbres. A deux Petites Lieues de Vienne, est situé le Château de Schœnnbrünn qui était alors habité par l'Empereur Napoléon.

Je fréquentais tous les soirs les Spectacles de cette Capitale qui sont au nombre de cinq, dont deux Théâtres de la Cour, savoir: 1°. Celui du Palais Impérial, ou de la Place St. Michel qui était alors occupé par une Mauvaise troupe de Comédiens Français qui jouaient de la manière la plus pitoyable nos meilleurs Opéra-Comiques Français, et quelques petites pièces de Variétés qui leur convenaient mieux. 2°. Le Théâtre de la Porte d'Italie où l'on joue la Comédie et l'Opéra Allemands, les Ballets et la Comédie Italienne. 3°. Le Théâtre du Faubourg de la Vienne où l'on joue la Comédie et l'Opéra Allemands, le Ballet et la Pantomime, 4°. et 5°. les Théâtres des Faubourgs de Léopolstadt et de Josephstadt où l'on joue la Farce et le Vaudeville.

Il y a à Vienne une quantité innombrable

de Cafés qui sont, comme partout, le Rendez-vous des Politiques et des Oisifs.

Le Quatorze Octobre, après midi, le canon de Réjouissance annonça aux Habitans de Vienne l'heureuse conclusion de la Paix. Deux Jours après l'Empereur repartit pour Paris. Le lendemain de son Départ, et le Jour suivant, les Français firent sauter les Remparts, conformément au Traité de Paix. Pour moi, je quittai Vienne le Vingt Octobre après midi, en même temps que le Ministre des Relations Extérieures, le Ministre Secrétaire d'Etat, plusieurs autres Ministres, Maréchaux ou Généraux.

Je vis en Sortant de Vienne le Superbe Château de Schœnbrünn, et pendant la nuit S.t Pœlten et Mœlk célèbre par une magnifique Abbaye.

Le Lendemain, je passai l'Ens, je dinai dans la ville de même nom où l'on voit un très-beau Château, et le soir j'arrivai à Lintz Grande et Belle Ville.

Arrivé à Braünau Place Forte dernière Ville de l'Autriche, je passai l'Inn, et j'entrai sur

Schœnbrünn
S.t Pœlten.
Mœlk.
Ens.
Lintz.
Braünau

Bavière. le territoire de la Bavière.

Cette Province érigée en Royaume par l'Empereur Napoléon depuis la guerre de 1805, est couvert d'immenses forêts. Le Roi attire le plus qu'il peut d'étrangers dans ses états, et particulièrement des Hollandais auxquels il donne des terres à défricher au milieu des Bois. Les Hollandais forment en Bavière plusieurs colonies très-industrieuses. Leurs maisons construites de Bois, et à la manière de leur Pays, sont de la plus grande propreté et en même temps d'une simplicité qui rappelle les premiers âges. Je ne crois pas qu'aujourd'hui que la Hollande est réunie à la France, on permette aux Habitans de se expatrier pour aller peupler une terre étrangère.

Munich. Munich Capitale de la Bavière, où j'arrivai le 14, est une grande et belle Ville bien peuplée et très-commerçante. Comme je n'ai fait qu'y passer, je n'ai pu remarquer que la grande Place qui est environnée d'arcades, et une autre vaste Place d'armes derrière le Palais du Roi, et les Rues m'ont paru en général belles

et les maisons bien bâties. Une seule chose déplaît dans presque toutes les villes d'Allemagne, c'est la manie qu'ont les habitans de barbouiller l'extérieur de leurs maisons de mauvaises peintures tirées de l'Ecriture Sainte, et qui défigurent de la manière la plus désagréable à l'oeil des façades d'ailleurs très belles. Le Palais du Roi n'a rien de remarquable. Les environs de Munich sont assez riches: du coté de la Route de Paris on sort de la Ville par une magnifique avenue longue de plus de deux lieues, et à l'extrémité de laquelle est un beau bourg peuplé de colons hollandais.

Augsbourg. Augsbourg à environ quinze lieues de Munich, est une Ville riche où l'on remarque la place du Marché et quelques monumens Publics.

Ulm. Ulm quelques lieues plus loin, est une Ville forte dans le même genre, célèbre célèbre par le siège mémorable à la suite duquel les Français la prirent en 1805. On remarque l'Eglise Cathédrale qui est vaste et magnifique. Cette Ville et son territoire viennent d'être cédés au Royaume de Würtemberg

en échange de quelques autres villes. (1811).

Stuttgard. Stuttgard Capitale du Royaume de Würtemberg où j'arrivai le 25, est une jolie ville au milieu d'un Pays riche et bien cultivé. Les environs sont délicieux, et couverts de jardins et de Promenades. Cette ville est la Résidence du Roi de Würtemberg qui habite un assez joli Château. Le Prince a fait bâtir nouvellement à Stuttgard une Rue magnifique très large où sont les Hôtels de presque tous ses Ministres.

Carlsrhüe. Je passai le lendemain matin à Carlsrhüe Résidence du Grand-Duc de Bade, où l'on arrive par une avenue de Peupliers magnifiques. Je ne puis mieux comparer cette ville qu'à Versailles. Les Rues sont belles et larges et les maisons bien bâties.

Rastadt. Rastadt Capitale de la Principauté de Bade, est à quatre lieues de Carlsrhüe. Cette ville quoique Capitale, est peu peuplée, et l'on ne voit presque personne dans les Rues. La Cathédrale peut passer pour une belle Eglise.

Je traversai enfin le superbe Pont de

Kehl Kehl, et j'arrivai à Strasbourg.

Strasbourg. Me voici en France. Il ne me Reste plus qu'une

centaine de lieues à faire pour arriver à Paris.

Je ne vous entretiendrai point de mon impatience,

ni de la satisfaction que j'éprouvais. Elle peut

aisément se deviner. Le fameux clocher de Stras-

bourg qui a quatre cent cinquante pieds d'élé-

vation, ni même les pâtés de foie gras ne furent

point capables de m'arrêter.

Je ne restai qu'une heure dans cette ville, et je

repartis le soir même, d'autant plus vite qu'on

court en France la poste mieux qu'en allemagne,

et qu'en aucun pays du monde. Je passai pendant

Sarrebourg la nuit à Sarrebourg, et j'arrivai le matin à Blamont

Blamont. petite ville qui sépare l'Alsace de la Lorraine.

Bénaménil Je traversai Bénaménil et Lunéville ancienne

Lunéville. ville remarquable par le château qu'habitait

autrefois le Roi de Pologne Stanislas Leczinski

beau-père de Louis XV, et où se tinrent depuis

les conférences pour la paix avec l'autriche, et

Nancy. je dînai le même jour à Nancy. Je passai

Toul. Bar sur Ornain ensuite à Toul, jolie ville, à Bar-sur Ornain,

St. Dizier. Longchamp. Vitry sur Marne. La chaussée. Challons sur Marne. Jâlons. Epernay. Port à Binson. Dormans. Château-Thierry. Ferme de Paris. La Ferté sous Jouarre. St. Jean. Meaux. Clayes. Bondy.

et le lendemain, à St. Dizier, à Vitry-sur-Marne, à Longchamp, à La chaussée, Challons-sur-Marne, Jâlons, Epernay, Port-à-Binson, Dormans, Château-Thierry, La Ferme de Paris, pendant la nuit, La Ferté sous-Jouarre, St. Jean, Meaux, Clayes, et à la pointe du jour à Bondy dernière Poste. Les Postillons qui arrivent à Paris, font ordinairement la dernière Poste ventre à terre pour faire augmenter pour leur Pour-boire. On aurait dit que les miens devinaient le desir que j'avais d'arriver, ils brulaient pour ainsi dire le pavé, et nous traversames la Forêt de Bondy avec une rapidité sans égale, quoique la Route fut couverte d'une infinité de charettes qui portaient des approvisionnemens à Paris.

Paris. Enfin j'arrivai à Paris le 28 Octobre 1809, à 7 Heures du Matin par la barrière de Pantin, et après avoir traversé les faux-bourgs St. Martin et St. Denys, j'entrai par la Porte St. Denys dans la Capitale du Monde.

Fin du Voyage à Paris.

Journal abrégé de mon Voyage de Paris à Constantinople par l'Allemagne, les Provinces Illyriennes et la Bosnie, Avril et Mai 1811.

Je suis parti de Paris le dimanche 28 avril 1811 à six heures du soir, et je suis arrivé en cin-

Strasbourg. quante heures à Strasbourg, en passant par

Meaux. Châllons sur Marne. Lunéville. Nancy. Sarrebourg. Kehl. Bondy, Meaux, Montmirail, Châllons sur Marne, Lunéville, Toul, Nancy et Sarrebourg. Le premier Mai, à la pointe du jour, je sortis de Strasbourg par le pont de Kehl, et j'entrai en Allemagne dans le Grand-Duché de Bade qui est un des plus jolis et des plus Riches Pays du monde. A dix heures, j'arri-

Rastadt. vai à Rastadt, et à midi à Carlsruhe char-

Carlsruhe. mante petite ville dans le genre de Versailles dont les deux avenues Principales sont Plantées de

Stuttgard. Peupliers magnifiques. Le soir je soupai à Stutt-

Munich. gard, et je dinai le lendemain à Munich, où je quittai la route de Vienne pour prendre

celle des Provinces Illyriennes. J'arrivai bientôt
Salzbourg — à Salzbourg d'où j'entrai dans les Montagnes
Montagnes du Tirol. — du Tirol qui méritent une description parti-
culière. les montagnes séparent d'un côté l'au-
triche et la Bavière du Tirol, et de l'autre
le Bavière des Provinces Illyriennes. Elles for-
ment de ce côté une chaîne de plus de vingt
lieues presque sans aucune interruption. On descend
d'abord par une pente très rapide dans un
chemin assez large pour le passage de deux
Voitures, bordé à gauche, de rochers énormes à
pic, et à droite, de précipices affreux au
milieu desquels roulent avec grand fracas des
torrens épouvantables. En entrant dans les
Lieux, on ne peut se défendre d'une sorte de
terreur Religieuse mêlée d'admiration à la
vue de ces Pics orgueilleux qui semblent ne
permettre qu'à regret au Jour d'y apporter
une faible Lumière. De distance en distance,
des Crucifix placés par Je ne sais quelle Main
au milieu des Rocs les plus inaccessibles,
invitent le Voyageur à la Patience et à la

Résignation. Des Oratoires et même ~~et~~ des Chapelles servent en même temps d'asile et de Lieu de Prière au Piéton prêt à succomber à la fatigue, et au Voiturier ~~[illegible]~~ qui vient implorer la Miséricorde divine pour l'heureuse issue de son Voyage. Quelquefois d'impétueux torrens de neige fondue se précipitant du haut de la Montagne, et paraissant menacer la tête du passager, viennent s'englouter avec bruit dans des souterrains creusés sous la route d'où ils sont lancés avec force dans le précipice. Des sapins énormes déracinés par les mêmes torrens, sont entraînés par centaines dans les Gouffres de la Montagne accessible aux seuls chevreuils qui viennent y brouter paisiblement des herbes odoriférantes, tandisque le Pâtre Tyrolien répète sur son chalumeau sauvage l'air chéri des Montagnards auquel se mêle souvent le son lugubre du cor des Postillons Bavarois.

Une heure avant la nuit, nous arrivames au pied d'un Rocher d'une Hauteur prodigieuse

sur la cime duquel est bâti un chateau dans lequel les habitans du pays disent que fut enfermé le Roi Richard. A l'Aspect de ces Lieux, je me rappelai l'air de Ô Richard ô mon Roi et la Romance de Marguerite, mais le Roi Richard n'aurait point entendu ma voix, et je continuai ma route jusqu'au Village de la Poste où je réparai un peu mes forces. Pendant toute la nuit, je continuai ma marche, et le Lendemain je me convainquis que je n'avais encore vu que des Roses. Il fallut atteler six cheraux à notre voiture, et quatre hommes à pied suffisaient à peine pour la maintenir en équilibre dans des sentiers étroits pratiqués dans une neige épaisse de plus de dix pieds, et qui surpassait quelquefois la hauteur de notre voiture.

Je passai dans un petit village où l'on démonte ordinairement les voitures pour les placer sur des traineaux. On m'avait d'abord prévenu que la mienne subirait le même sort, mais heureusement il n'en arriva rien. Il y a dans ce

village une Eglise et un Oratoire. Quoique nous fussions dans les premiers jours de Mai, la végétation était aussi peu avancée dans les montagnes que dans nos contrées à la fin de Février ou au commencement de Mars. Nous sortimes enfin de ces gorges pour entrer dans les Provinces Illyriennes. On nous arrêta à la frontière de Carinthie pour nous demander nos Passeports. Il fallut renouveller la même

Villach. cérémonie à Villach capitale de cette Province

Laybach. et à Laybach capitale de la Carniole et de toutes les Provinces Illyriennes, et Résidence du Gouverneur Général.

Le dixième jour de mon départ de Paris,

Petrina. j'arrivai à Petrina en Esclavonie ou Croatie,

Kostanitza. et le onzième à Kostanitza dernière ville occupée par les Français, située au bord de la Save qui la sépare du territoire Ottoman. Kostanitza est à environ cinq cents lieues de Paris. Au milieu du fleuve, est une Ile qui appartient aux Français et qui est défendue par une forteresse qui sert de Lazaret, et qui est gardée par des Esclavons ou Croates. Je passai

la nuit dans la forteresse et le lendemain de grand matin, nous passames le fleuve avec tous nos bagages; nous laissames à Kostanitza l'excellente calèche qui nous avait amenés de Paris, et nous mimes pied à terre sur le sol de la Bosnie.

Entrée en Turquie.

Nous y trouvames les chevaux que nous avions commandés la veille et deux turcs qui nous attendaient en fumant leurs pipes. Je montai à cheval après avoir pris congé du commandant de la forteresse qui m'avait accompagné et je saluai pour la dernière fois d'ici à un autre voyage en France, le sol de la Chrétienneté pour m'enfoncer dans les sauvages forêts de la Bosnie. Ce ne fut pas sans éprouver un grand serrement de coeur, ni même je l'avouerai, sans verser quelques larmes, que je perdis de vue les clochers de Kostanitza. Je revis encore une fois cette ville du sommet d'une montagne, à près d'une lieue du rivage du fleuve, mais je la reperdis bientôt de vue, et depuis ce moment, je n'ai eu

d'autre jouissance que celle des souvenirs.
Nous avions à peine fait cinq lieues sur la terre des barbares, lorsque nous fûmes rencontré de six bandits turcs avec lesquels nous faillîmes en venir aux mains pour défendre nos bagages qu'ils virent examines de trop près.
Il nous restait encore près de trois cents lieues de pays turc à traverser à franc étrier pour arriver à Constantinople, et ce n'était pas la partie la moins difficile de mon voyage.
J'avais fait cinq cents lieues en pays chrétien dans l'espace de dix jours dans une excellente voiture, et j'en mis dix-huit à cheval pour faire trois cents lieues en Turquie ce qui est aller fort vite dans un pareil pays où il n'y a pas l'ombre d'une route ni à plus forte raison d'un grand chemin. Nous traversâmes d'abord pendant deux jours et demi des montagnes épouvantables encore couvertes de neige en beaucoup d'endroits, et tellement boisées qu'à peine on y trouve un sentier praticable. Le plus souvent, il faut errer à l'aventure

à travers les bois, en suivant des guides accoutumés à ces Passages, et qui rarement vous égarent. Le troisième Jour, nous arrivâmes à

Trawnick. Trawnick Capitale de la Bosnie où réside un Consul-Général de France, Monsieur David qui sait faire respecter le nom Français à ces sauvages. Il a auprès de lui sa femme qui est une Parisienne fort aimable. Monsieur David me retint le reste de la Journée, et le Lendemain Nous fimes prix avec un Tartare du Pacha de cette Ville qui s'engagea à nous conduire à Constantinople en quinze Jours. Le 12 mai dans l'après-midi, je remontai à cheval pour continuer ma route,

Je traversai toute la Bosnie et une partie de l'Albanie sans cesse sur le Qui Vive! Ces deux Provinces étaient alors infestées de bandes de voleurs organisées et très-nombreuses. En côtoyant la Servie principalement, nous eumes plusieurs alertes qui heureusement n'eurent aucunes suites. Les Principales villes que je vis en Bosnie et en Albanie,

Banialouka. Bosna-Seraï. Prépolo. Senitza. Jeni-Bazar. Pristina. Vrania. Palanka. Dubinitza.

sont Trawnick, Banialouka ancienne capitale de la Bosnie aujourd'hui peu de chose, Bosna-Seraï, Prépolo, Senitza, Jeni-Bazar, Pristina, Vrania, Palanka, Dubinitza où commandait un Rebelle &c. Nous entrâmes avec une grande satisfaction en Romélie où quoiqu'il y ait aussi des Voleurs, on Voyage cependant avec un peu plus de sécurité dans le moment présent. Le 24 mai, à quatre heures après midi, j'arrivai à Andrinople par Bazardjik, Philippopoli et le Pont de Mustapha-Pacha. Je ne partis de cette ville que le Lendemain matin, et le 28 Mai 1811 à dix heures du matin, je fis mon entrée dans Constantinople.

Bazardjik. Philippopoli. Mustapha Pacha-Kenpri. Andrinople. Constantinople.

Fin du Voyage à Constantinople.

Table.

Fin du Voyage à Constantinople.

(267.)

(368.)

Fin du Voyage de Perse.

Fin du Voyage à Paris

Fin du Voyage à Constantinople.

(.276.)

(278.)

(282.)





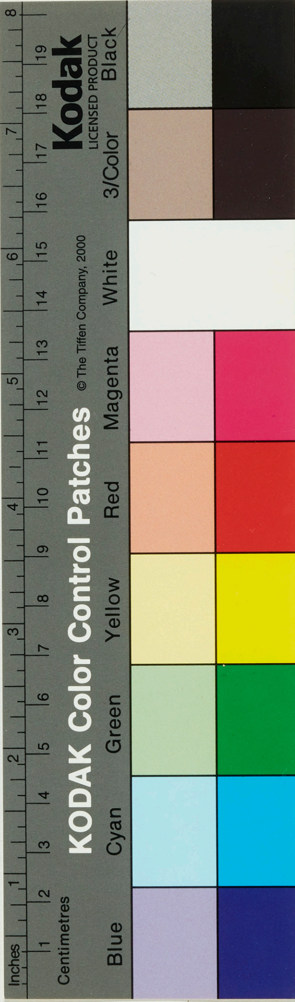











KODAK Color Control Patches
© The Tiffen Company, 2000
Kodak
LICENSED PRODUCT
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black
Inches
Centimetres